



TopE125823

WR-25020

AA1-4

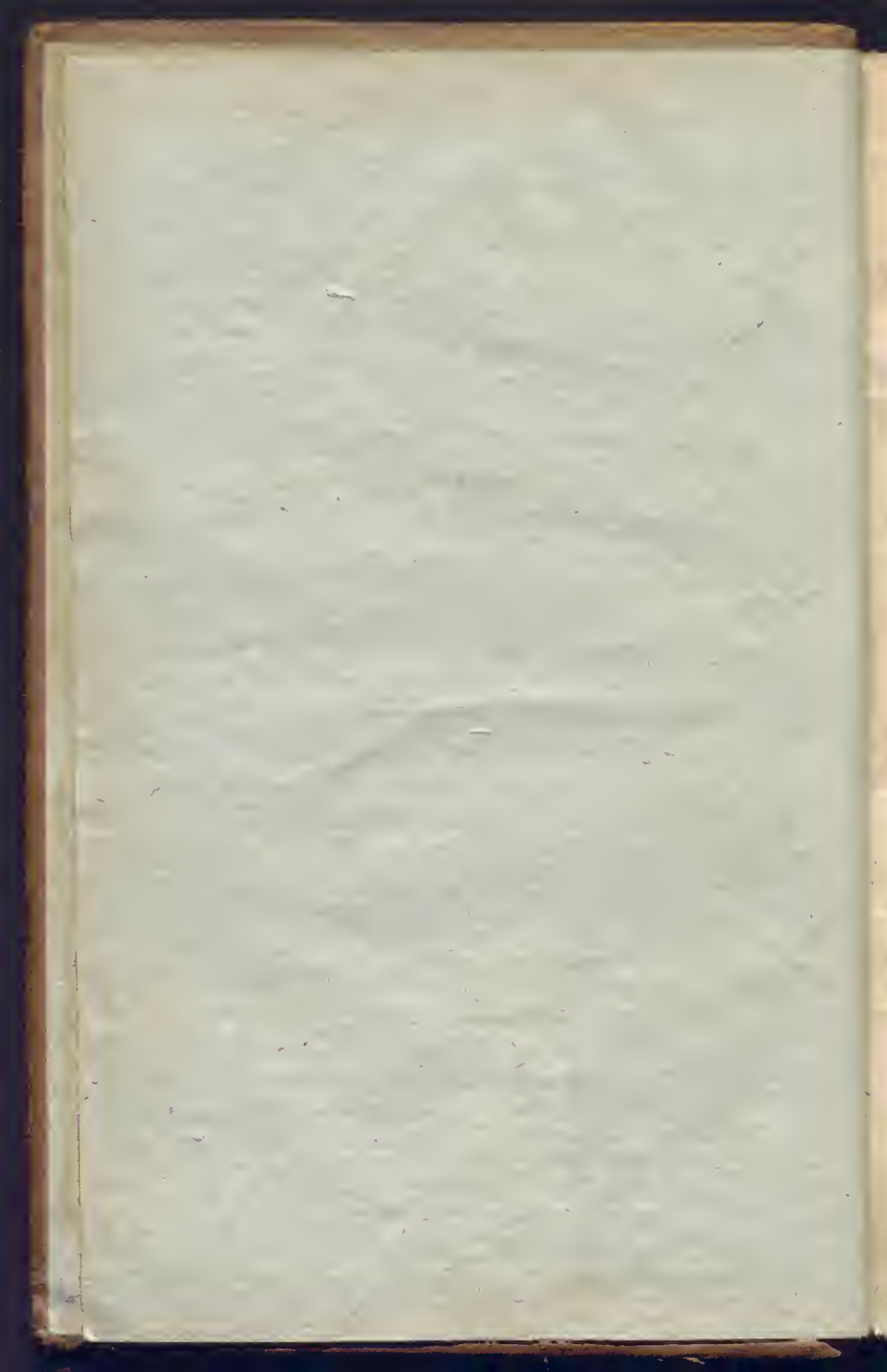
Giudi scientifica

~~75-356~~

~~NY~~

~~17A~~

4A1 6



SUPPLÉMENT
A
LA MAGIE BLANCHE
DÉVOILÉE.

TOME SECOND.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
100 N. 4TH ST. N.Y.C.

SUPPLÉMENT
A
LA MAGIE BLANCHE
DÉVOILÉE,

CONTENANT l'explication de plusieurs Tours nouveaux, joués depuis peu à Londres. Avec des éclaircissémens sur les artifices des Joueurs de profession, les Cadrans sympathiques, le Mouvement perpétuel, les Chevaux savans, les Poupées parlantes, les Automates dansans, les Ventriloques, les Sabots élastiques, &c. &c.

Par M. DECREMPS, du Musée de Paris.

OUVRAGE orné de 101 figures.

Il est plus facile de tromper le monde, que de le détromper.

Lettres de Mylord Chesterfield à son Fils. -

TOME SECONDE.



A PARIS,

Et se trouve à LIÈGE,

Chez J. F. DESOER, Imprimeur-Libraire, à la
Croix d'or, sur le Pont-d'Isle.

1792.

T A B L E

Des Matières du Tome second.

- C**HAPITRE PREMIER. SECT. I. *Affiche singulière d'un Faiseur de Tours, où l'on trouve une première esquisse des différentes branches de la Jonglerie. Un homme peut se faire enchaîner de plusieurs manières, & se détacher adroitement sans rien briser & sans employer les moyens qui paroissent le plus nécessaires.* 1
- SECT. II. *Deux moyens différens, l'un ancien, l'autre nouveau, de se faire lier les pouces, & de se délier en un instant. Métamorphose d'un Verre en morceaux de papier. Réflexions sur les fausses Théories. Prétention absurde. Preuve captieuse de cette prétention.* 18
- SECT. III. *Divers secrets pour tirer en apparence des Écus d'une bourse sans l'ouvrir.* 30
- CHAP. II. SECT. I. *Ancienne méthode de faire le Tour des trois Canifs. Divers moyens de cacher un Compère, & de faire croire qu'on n'en a point, lors même qu'on en employe plusieurs.* 41
- SECT. II. *Objection d'un genre singulier. Nouvelle méthode de faire sauter un Canif.* 55
- SECT. III. *Le Tour des trois Canifs peut se faire par tant de moyens différens, qu'on pourroit les*

<i>multiplier à l'infini. Crainte d'ennuyer le Lecteur, on n'en donne ici que neuf pour exemple.</i>	66
<i>Conclusion de ce Chapitre, & première réponse aux Détracteurs de la Magie Blanche dévoilée.</i>	86
CHAP. III. SECT. I. <i>Observations sur le Monde Microscopique.</i>	87
SECT. II. <i>Prodige arrivé sur la Côte d'Afrique, chez un Peuple demi-sauvage.</i>	92
SECT. III. <i>Trois Figures colossales paroissent en l'air, descendent à terre, & remontent à la prière ou au commandement d'un Sauvage.</i>	101
SECT. IV. <i>Les Sauvages font des raisonnemens absurdes : on en fait de plus choquans dans les pays civilisés. Seconde réponse aux Détracteurs de la Magie Blanche.</i>	112
CHAP. IV. SECT. I. <i>Première apparence de Mouvement Perpétuel.</i>	121
SECT. II. <i>Autre apparence de Mouvement Perpétuel.</i>	124
SECT. III. <i>Cadrans sympathiques.</i>	127
SECT. IV. <i>Mouche savante, Cheval savant.</i>	129
SECT. V. <i>L'Épagueul Encyclopédiste.</i>	131
SECT. VI. <i>Machine hydraulique exprimant la circulation du sang dans les veines & les artères.</i>	145
SECT. VII. <i>Poupée parlante.</i>	151
SECT. VIII. <i>Voltigeur mécanique.</i>	154
SECT. IX. <i>Évènement singulier. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.</i>	158

SECT. X. <i>Nouvelles Estampes.</i>	166
CHAP. V. SECT. I. <i>Coup-d'œil sur une Assemblée de Joueurs.</i>	171
SECT. II. <i>Le Cocher Escamoteur. Observation sur les Gazettes Angloises.</i>	183
SECT. III. <i>Tour du Piquet incompréhensible nouvellement perfectionné.</i>	189
SECT. IV. <i>Tour des trois Bijoux rendu plus simple & plus merveilleux.</i>	197
SECT. V. <i>Le Devin de la Ville.</i>	206
<i>Lettre à Miss Molly Draper, Ouvrière en Modes chez M^{re}. Williams, dans le Strand.</i>	215
SECT. VI. <i>Le Cygne ingénieux.</i>	217
SECT. VII. <i>Expériences nouvelles, & divers Tours d'équilibre.</i>	221
SECT. VIII. <i>Les Préjugés règnent sur la terre; le Charlatanisme les propage hardiment; le vrai mérite les combat modestement.</i>	227
<i>Logogriphe:</i>	237
<i>Éclaircissement sur quelques Articles dont on n'a pas donné l'explication dans le Supplément à la Magie Blanche.</i>	239

Le mot du Logogriphe est LOT, rivière de la haute Guyenne, qui se jette dans la Garonne, au dessus de Bordeaux.

Fin de la Table;

A V I S.

LES enthousiastes & les amateurs du merveilleux, qui chérissent l'illusion, sont invités à ne point lire les cent premières pages : ils y trouveroient une réponse trop victorieuse à un sophisme qui leur a plu l'année dernière. Les personnes judicieuses, qui liront les trois derniers Chapitres avec quelque attention, conviendront sans peine qu'on auroit pu dédier cet Ouvrage A LA RAISON; cependant on ne se dissimule point qu'il peut s'y être glissé quelques négligences, *humanum est errare*; mais, si on en excepte la narration, qui sert de cadre aux principes de l'Auteur, il n'y a pas un seul mot dont il ne puisse dire sincèrement, *hoc mihi violentus VERITATIS amor suggessit* : on ose se flatter que peu de personnes le liront jusqu'à la fin, sans acquérir quelques connoissances utiles. Quant à ceux qui ne lisent que le titre & les Discours Préliminaires d'un Ouvrage, ils regarderont peut-être celui-ci comme une production frivole, & blâmeront l'Auteur d'avoir pris la plume; mais nous les prions de vouloir bien faire les deux réflexions suivantes :

Quod jure permittente fit, etiamsi alteri noceat, neque culpa est, neque delictum. LÉG. GRACCHUS.
Cod. ad Leg. Jul. de Adult.

Quod enim munus reipublicæ majus meliusve afferre possumus, quàm si docemus atque erudimus? CIC.



SUPPLÉMENT A LA MAGIE BLANCHE DÉVOILÉE.

CHAPITRE PREMIER.

SECTION PREMIÈRE.

Affiche singulière d'un Faiseur de Tours, où l'on trouve une première esquisse des différentes branches de la Jonglerie. Un homme peut se faire enchaîner de plusieurs manières, & se détacher adroitement sans rien briser & sans employer les moyens qui paroissent les plus nécessaires.

IL y avoit environ trois mois que nous avions quitté M. Van Estin à l'Isle-Bourbon, & nous étions arrivés depuis deux jours au Cap de

Tome II.

A

Bonne-Espérance, lorsque M. Hill lut, au coin d'une rue, une affiche conçue en ces termes :

„ Le sieur Pilferer, natif de la Bohême, Docteur en Pyrotechnie, professeur de Chiromancie, connu dans les Colonies Angloises sous le nom de Crook-Finger'd Jack, venu dans ce pays-ci, pour condescendre aux supplications de plusieurs personnes du premier rang, donne avis au Public, qu'après avoir visité toutes les Académies de l'Europe, pour se perfectionner dans les Sciences vulgaires, qui sont, l'Algèbre, la Minéralogie, la Trigonométrie, l'Hydrodinamique & l'Astronomie, il a voyagé dans tout le monde savant, & même chez les Peuples demi-sauvages, pour se faire initier dans les Sciences occultes, mystiques & transcendantes, telles que la Cabalistique, l'Alchimie, la Nécromancie, l'Astrologie judiciaire, la Divination, la Superstition, l'interprétation des Songes & le Magnétisme animal.

C'étoit peu pour lui d'avoir étudié dans trente-deux Universités, & d'avoir voyagé dans soixante-quinze Royaumes, où il a consulté les Sorciers du Mogol & les Magicieuses Samoyèdes; il a fait d'autres voyages autour du monde, pour feuilleter le grand Livre de la Nature, depuis les glaces du Nord & du Pôle

austral, jusqu'aux déserts brûlans de la Zone-Torride; il a parcouru les deux hémisphères, & a séjourné dix ans en Asie avec des Saltimbanques Indiens, qui lui ont appris l'Art d'apaiser la tempête, & de se sauver après un naufrage, en glissant, sur la surface de la mer, avec des sabots élastiques (1).

Il apporte du Tunquin & de la Cochinchine, des Talismans & des Miroirs constellés pour reconnoître les voleurs & prévoir l'avenir, sans employer la mandragore comme Agrippa, & sans réciter l'oraison des Salamandres, comme le Grand & le Petit Albert. Il peut en un besoin endormir le Loup-garou, commander aux Lutins, arrêter les Farfadets & conjurer tous les Spectres nocturnes (*enfants naturels de l'imagination qu'ils effrayent, & pères putatifs du ténichemar*); il a aussi un moyen infailible de chasser une espèce de pauvres Diables, qu'on appelle *Parasites*:

Genus istud Dæmoniorum non ejicitur oratione, sed jejuniò.

(1) Les Sabots élastiques doivent être de liège, & avoir environ huit pouces de long sur quatre de large & deux d'épaisseur. Voyez au reste la description, qui en fut donnée au mois de décembre 1783, & la rétractation du mois de Janvier suivant.

Il a appris, chez les Tartares du Thibet, le secret du grand Dalailama, qui s'est rendu immortel, non comme Voltaire & Montgolfier, par des productions du génie, mais en achetant en Suède l'élixir de longue vie ; à Strasbourg, la poudre de Cagliostro ; à Hambourg, l'or potable du grand Adeptes Saint-Germain ; & à Stutgard, la Béquille du Père Barnabas & le Bâton du Juif-Errant, lorsqu'on vit passer ces deux Vieillards dans la Capitale du Vittemberg, le 11 Mai 1684.

En faisant usage de l'onguent qu'employoit la Magicienne Candidia pour aller au Sabbat, il prouve, par des expériences multipliées, qu'un homme peut entrer dans le goulot d'une bouteille, si elle est assez grande, & même se rendre entièrement invisible, comme font quelquefois certains débiteurs vis-à-vis de leurs créanciers.

La quadrature du cercle, le mouvement perpétuel & la pierre philosophale, ne sont pour lui que des jeux d'enfant, qu'il abandonne aux Physiciens de la onzième force. *Aquila non capit muscas.*

Il ne fera point l'expérience du Magnétisme animal sur de malins singes, ni sur de vieux renards, parce que ce sont des espèces anti-magnétiques ; mais s'il peut se procurer des dindons, il fera voir au Public combien il est

A LA MAGIE BLANCHE. 5

facile, en magnétisant ces animaux, de les guérir de toutes les maladies imaginaires; l'on pourra voir en même temps avec quelle adresse il fait tourner la Baguette Divinatoire,

Qui, toujours inutile à découvrir des sources,
Sert au moins quelquefois à faire ouvrir des bourses.

Il fera tous les jours trois ou quatre expériences, où l'on sera admis moyennant un ducat par personne.

*Huc ades, ô Batavorum gens, divinarum artium
amantissima.*

Il avertit au reste qu'il continue de guérir du mal aux dents, non comme les empiriques, en arrachant la mâchoire, mais par un moyen aussi certain qu'il est inoui; qui consiste à couper la tête; &, pour prouver que cette opération n'est point dangereuse, & qu'on peut la faire selon les règles de l'art, *cito, tuto & jucunde*, il décapitera plusieurs animaux qu'il ressuscitera un instant après; selon les principes du P. Kirker, par la *Palingénésie*. Il est si persuadé de l'efficacité de ses remèdes sur l'odontalgie, & sur toutes les maladies curables ou incurables, qu'il ne craint point de promettre une somme extraordinaire à tous les malades qui, trois

mois après le traitement; seront en état de se plaindre.

Il vend à vingt-cinq ducats la pièce (ou pour dix louis) des yeux de belette proprement enchâssés dans des anneaux de similor. On fait, d'après Galien, Plinie & Paracelse, que c'est un remède souverain contre l'impuissance:

Si tu veux promptement dénouer l'aiguillette,
Porte à ton petit doigt l'œil droit d'une belette.

. *Venienti occurrere morbo,
Principiis obsta, QUÆRENDÆ PECUNIA PRIMUM.*

L'Auteur de cette affiche, me dit M. Hill, promet, contre sa pensée, de grandes merveilles pour attraper les fots; & néanmoins il affecte de faire un peu connoître ce qu'il en pense pour obtenir le suffrage des gens d'esprit. C'est vraisemblablement un homme à qui la hardiesse tient lieu de génie, & qui a le talent de faire des dupes, en faisant valoir des bagatelles par son éloquence trompeuse; cependant, après une pareille annonce, il ne peut guère s'empêcher de faire quelqu'expérience singulière. Sur ces raisons & plusieurs autres, nous résolûmes de satisfaire notre curiosité, en assistant à sa première représentation. Nous trouvâmes une assemblée nombreuse dans une superbe Salle de Spectacle; & quand l'Acteur parut,

on fut si satisfait de le voir, qu'il fut généralement applaudi avant d'avoir prononcé un seul mot.

Il commença par faire coudre & cacheter sur ses jambes deux morceaux de drap, portant chacun un anneau de fer, où il fit passer une chaîne, comme la représente la figure première: *Voyez la Planche première, ci-après, pag. 26.* Les bouts de la chaîne alloient aboutir à un cadenas qui tenoit à une colonne; après quoi, sans toucher le cadenas, & sans casser la chaîne, il se détacha en un instant, & profitant aussi-tôt de la surprise où nous étions, il nous régala de cette anecdote.

Quand j'étois prisonnier de guerre à Calcutta, nous dit-il avec un air de naïveté qui en imposa au grand nombre, on m'avoit enchaîné au fond d'un cachot, parce qu'on craignoit une évasion de ma part, tant on étoit convaincu de mon adresse à subtiliser les Guichetiers; mais le Geolier, qui, dans ce moment, se croyoit plus fin que moi, fut bien attrapé; car il ne m'eut pas plutôt perdu de vue, que je me trouvai absolument libre des fers dont il m'avoit chargé....

Sans doute, lui dit M. Hill, en l'interrompant, qu'on vous avoit attaché de la même manière que vous l'étiez ici: il n'y a qu'un ins-

tant : car si on vous avoit enchaîné comme un forçat, vous auriez eu bien de la peine à vous détacher sans employer une lime ou de l'eau-forte.

Alors M. Hill nous fit voir que, pour se détacher dans le cas proposé, il n'y avoit qu'à prendre le chaînon *A*, le faire passer dans l'anneau *B*, *fig. 1*, le porter ensuite sur la tête *C*, & sous les pieds *D*, *fig. 2*, ci-après, *pag. 16*; & qu'après cette petite manipulation, il n'y avoit qu'à tirer un peu fort pour que la chaîne se dégageât d'elle-même des anneaux attachés aux jambes (1).

Mais ce moyen de se délivrer des fers, continua M. Hill, ne peut servir que quand on est enchaîné d'une certaine façon; & heureusement, pour la tranquillité publique, ce n'est point de cette manière qu'on enchaîne les furieux & les forçats.

De quelque manière qu'on les enchaîne, ré-

(1) Cependant il est bon de soutenir, & même de pousser un peu la chaîne pour éviter les frottemens. Pour bien comprendre cette explication, & quelques autres que nous donnerons dans la suite, il ne suffiroit pas de lire couramment le discours, & de jeter un coup-d'œil rapide sur la figure; il faut lire posément, & pratiquer ensuite pas à pas ce qui est annoncé. Dans ce cas-ci, il suffit de s'exercer à détacher des ciseaux attachés comme dans la figure, 3, *pag. 17*.

pondit Pilferer, ils obtiendroient bientôt leur liberté, s'ils possédoient mon secret. Alors il s'attacha lui-même comme on attache les Galériens. *Voyez la fig. 4, pag. 27.* Des Négocians françois & anglois furent priés de s'approcher pour visiter la chaîne, & ils convinrent tous qu'on ne pouvoit pas mieux enchaîner les fous de Bicêtre & de Bedlam ; cependant , après s'être couvert d'un manteau pendant une demi-minute pour cacher son opération, comme dans l'expérience précédente, le Professeur de Chiromancie parut entièrement dégagé comme la première fois ; profitant alors de l'enthousiasme de la compagnie pour réfuter M. Hill, il lui adressa ces mots :

Vous voyez, Monsieur, que je me dégage toujours avec la même facilité, de quelque manière que je sois attaché ; & que vous induisez l'assemblée en erreur, puisque le moyen que vous indiquez, n'est point celui dont je me sers.

M. Hill alloit lui répondre qu'on peut produire le même effet par différentes supercheries, & que plusieurs chemins peuvent conduire au même but ; mais les applaudissemens qui succédèrent en faveur du Bohémien, l'admiration simulée des Compères adroitement distribués dans toutes les parties de la Salle, le mépris qu'ils affectoient d'avoir pour l'explication de

M. Hill, qu'on qualifioit d'ignorant, de pré-somptueux, & même d'impofteur, enfin les menaces & d'autres circonftances qu'il eft inutile de détailler ici, l'obligèrent à ne plus combattre des erreurs chéries, & de dire intérieurement :

Mundus vult decipi, decipiatur.

Cependant je le priai tout bas de me dire à l'oreille quel étoit le moyen employé dans le fecond cas; il me répondit que l'arganeau attaché aux jambes & coufu fur un morceau de drap, étoit formé d'une pièce de fer repliée fur elle-même, de manière que fes deux extrémités fe touchant immédiatement, & s'appuyant même l'une fur l'autre, ne préfentoient à l'œil aucune ouverture; cet arganeau, ajouta M. Hill, ne diffère que par la grandeur de ces petits anneaux d'acier qu'on voit quelquefois au bout des chaînes de montre pour y fufpendre des breloques; un léger effort fuffit pour en écarter les extrémités, quand on veut en dégager un cachet ou une caffolette, & bientôt après fon élasticité naturelle lui fait reprendre la première forme; c'eft par ce fecond moyen que le faifeur de tours a pu fe déchaîner fans employer le procédé dont il s'étoit fervi la première fois. On ne s'eft pas

aperçu de cette tricherie, continua M. Hill, quand on a visité la chaîne, 1°, parce qu'on ne la soupçonnoit pas, & qu'on ne pouvoit chercher un moyen dont on n'avoit pas l'idée dans cet instant, *ignoti nulla cupido*; 2°, parce qu'il y a de ces anneaux si bien faits, qu'il faudroit un microscope pour apercevoir la petite fente que laissent entr'elles les deux extrémités rapprochées. D'ailleurs l'envie de voir des choses non communes, & l'admiration où l'on est déjà de ce qu'on a vu précédemment, sont autant d'obstacles à l'usage de la raison; ajoutez à cela, que la simplicité des moyens employés pour nous en imposer, est quelquefois un motif de plus pour fermer les yeux aux approches de la vérité. L'amour propre rougiroit, & feroit humilié de ne voir qu'une puérilité & des moyens frivoles, là où il croyoit avoir remarqué l'empreinte du génie & des efforts plus qu'humains.

Tandis que Pilferer se préparoit à faire de nouveaux tours, je priai la Compagnie de m'écouter un instant; & sur la permission que j'obtins de parler, je prononçai ces mots:

MM., quand un homme fait des tours pour amuser le Public, s'il n'a pas la folle prétention de passer pour un magicien, il est censé, je crois, proposer à ses Spectateurs des problè-

mes difficiles, & vouloir exciter leur admiration par la facilité qu'il a lui-même de les résoudre; les difficultés qu'il propose, & la solution qu'il en donne, ne doivent lui obtenir des applaudissemens que lorsque ses opérations ne sont point à portée de tout le monde; il doit donc être permis à un demi-Savant comme moi de donner une explication de la dernière expérience qu'on vient de faire; l'Assemblée ne peut que gagner en m'accordant la permission que je sollicite; car, si je me trompe dans les éclaircissemens que je vous offre, mes vains efforts ne feront qu'augmenter le triomphe d'un homme qui prétend faire des choses incompréhensibles; & si, au contraire, mes observations sont justes, claires & précises, il se trouvera obligé par là de consulter son génie, & d'inventer de nouvelles opérations, pour perfectionner un Art qui ne vous amuse que par ses mystères.

Je ne fais si ce fut la validité de mes raisons, ou une simple curiosité de m'entendre, qui frappa tout à coup les esprits; mais tout le monde, excepté les Compères, me donna, d'un commun accord, la permission que je demandois.

Alors je proposai l'explication que je tenois de M. Hill, & je parlai de l'arganeau fendu, d'où l'on pouvoit facilement dégager un chaînon, &c. Pilferer commença par rougir, & puis

il se fâcha. Sa colère auroit dû me convaincre que je l'avois attaqué sur son foible ; mais il m'en imposa bientôt par sa hardiesse. Le bohémien reprenant ses esprits , fit une longue dissertation , entrelardée de mots Latins , Allemands , Russes & Polonois , pour prouver que j'avois tort. Il finit par observer qu'on trouve par-tout des hommes qui prétendent expliquer les choses les plus mystérieuses , quoique leur incapacité soit généralement reconnue.

Piqué de l'apostrophe qu'il m'adressoit indirectement , je m'emparai des deux arganeaux qu'il avoit laissés sur la table , & je me préparois à le faire repentir de son audace , en faisant remarquer à l'Assemblée la petite ouverture que j'avois annoncée dans ces petits cercles de fer ; mais quelle fut ma surprise , lorsqu'après l'examen le plus attentif , je m'aperçus qu'il n'y avoit aucune espèce de fente , & que personne ne put la remarquer , même avec un microscope. Tous les efforts que l'on fit pour ouvrir ces anneaux s'étant trouvé inutiles , je fus sifflé & menacé par le Public , qui refusa d'entendre mes dernières observations. Un homme ayant alors prononcé le nom de Pilferer , un autre s'écria *vivat* ; ce cri fut répété par toutes les voix , & il s'ensuivit un applaudissement général.

D'après cette exposition fidelle de faits dont j'ai été témoin, & *quorum pars magna fui*, n'est-il pas vrai, mon cher Lecteur, que vous oseriez presque penser que je me trompois dans mon explication, & que Pilferer étoit un grand homme? Gardez-vous cependant de le croire. Quoique j'eusse exposé fidèlement la pure vérité, il trouva le secret de persuader que j'étois dans l'erreur. Aussi-tôt qu'il eut entendu mon explication, il vit bien que j'avois raison; & ce fut là la vraie cause de la rougeur qui, dans ce moment, parut sur son visage; mais peu accoutumé à rougir, il fut étonné lui-même de sa foiblesse; & reprenant courage, il prononça finement un discours très-embrouillé, pour parvenir à un double but. Le premier étoit de faire croire d'abord qu'il étoit dans l'embarras, pour mieux jouir ensuite de la surprise qu'il méditoit; le second consistoit à partager, par son discours, l'attention des Spectateurs, pour pouvoir substituer, sans être aperçu, aux deux arganeaux fendus qu'il avoit laissés sur la table, deux autres arganeaux non fendus; ayant réussi selon ses desirs, il fit croire, par cette nouvelle circonstance, que ses moyens m'étoient inconnus. Cet exemple, comme cent autres, prouve ce que nous avons dit dans la préface du premier Volume, savoir, *qu'd mesure que les esprits s'é-*

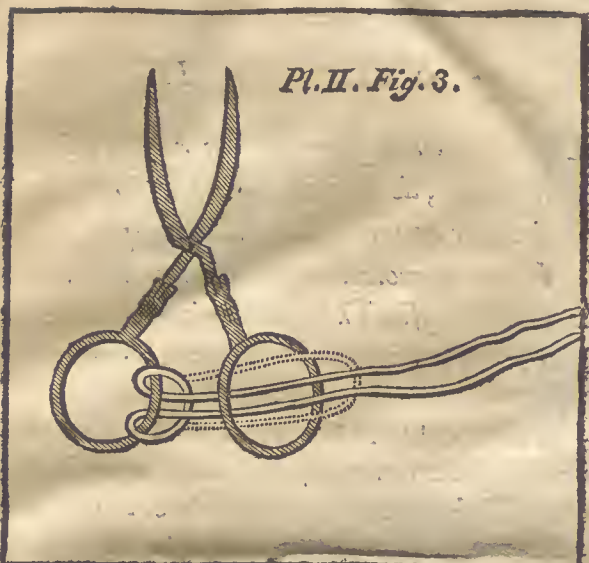
clairer, l'industrie se replie & invente de nouveaux moyens de séduction.

M. Hill ayant fait observer à la Compagnie que les arganeaux présentés en dernier lieu n'étoient pas ceux qu'on avoit attachés aux jambes, les Spectateurs les plus judicieux furent de son avis; il y en eut même quelques uns qui assurèrent les avoir vu escamoter; mais Pilferer nia hardiment le fait, & proposa de prouver la fausseté de cette accusation, en se faisant attacher avec une corde ou un ruban de fil, pour qu'on ne pût pas le soupçonner de se dégager à l'aide d'un anneau préparé.

On auroit pu sans doute lui repliquer qu'une tricherie de plus qu'il alloit employer ne prouveroit point qu'il n'eût employé celle dont on l'accusoit; mais l'emphase avec laquelle il promit des choses plus extraordinaires, inspira la plus grande confiance, & l'Assemblée l'encouragea par de nouveaux applaudissemens.







SECTION II.

Deux moyens différens, l'un ancien, l'autre nouveau, de se faire lier les Pouces, & de se délier en un instant. Métamorphose d'un Verre en morceaux de papier. Réflexions sur les fausses Théories. Prétention absurde. Preuve captieuse de cette prétention.

ALORS il se fit lier fortement les deux pouces avec une jarretière, & faisant couvrir d'un chapeau ses mains ainsi attachées, il fit voir aussi-tôt sa main droite dégagée de la main gauche, qui seule restoit sous le chapeau. Versant ensuite du vin dans un verre, il prononça ces mots : *Quand j'ai les mains bien garrottées, je commence toujours par déboucher une bouteille pour boire un coup à la santé de celui qui m'a lié....*

Immédiatement après avoir bu, il porta gravement ses regards vers le plafond, & parut saisi d'étonnement comme s'il avoit aperçu quelque phénomène très-singulier, toute l'Assemblée levant alors les yeux, il saisit ce moment pour jeter en l'air le verre dans lequel il venoit de boire; mais ce verre parut alors

métamorphosé en papier, car on ne vit descendre que des morceaux de cartes.

On alloit lui faire quelques observations sur cette dernière circonstance, lorsque, présentant à son voisin ses deux mains bien attachées comme auparavant, il lui dit : Je vous prie, Monsieur, dénouez bien vite cette jarretière, car mes deux pouces sont tellement ferrés, qu'après avoir senti la plus vive douleur, je craindrois que la circulation du sang ne fût arrêtée, ce qui pourroit produire la gangrène, dégénérer en sphacèle, & causer la mort. Les idées de mort & de gangrène achevant d'absorber l'attention de la Compagnie, empêchèrent de voir le moyen grossier qu'il venoit d'employer dans ce dernier tour. Quand on eut dénoué la jarretière, son empreinte, qui paroissoit bien marquée sur les deux pouces, causa cependant la plus grande surprise, en démontrant aux plus incrédules qu'on venoit de défaire des nœuds bien réels & bien ferrés ; d'ailleurs il n'étoit guère possible de supposer que c'étoient des nœuds feints & simulés, parce que celui qui les avoit faits étant un peu l'antagoniste du faiseur de tours, ne devoit pas être d'intelligence avec lui, & n'étoit guère propre à lui servir de Compère. Ajoutons à tout cela, que la rapidité avec laquelle les trois derniers tours venoient de se succéder, n'avoit

laissé à personne le temps de réfléchir; c'est pourquoi l'amour du merveilleux, & la crédulité naturelle des Spectateurs, auroient pu, dans ce moment, porter l'admiration à son plus haut point, quand même le Thaumaturge auroit mis dans ses prestiges moins de hardiesse, & dans ses discours un peu moins d'emphase.

Après avoir reçu les louanges les plus exagérées, voyant que personne ne proposoit aucune difficulté sur les trois dernières expériences, il crut que, pour mieux triompher, il devoit demander des objections; c'est pourquoi il fit cette déclaration moitié humble, moitié gasconne: » Jusqu'ici, Messieurs, vos bontés m'ont » accordé les mêmes éloges que j'ai reçus par- » tout ailleurs; mais ce ne sont point de vaines » louanges que mon cœur désire, ce sont des » conseils, des observations, & votre indulgen- » ce. S'il y a quelqu'un dans la Compagnie qui » puisse expliquer ce que je viens d'exécuter » sous vos yeux, qu'il parle hardiment, qu'il » dévoile tout; s'il peut découvrir la vérité, je » suis prêt à lui rendre hommage par un aveu » sincère; mais, si je suis le seul possesseur de » mes secrets, comme je vous forcerai peut-être » d'en convenir, vous n'avez vu jusqu'à présent » que le commencement de mon petit savoir : » cessez donc de m'applaudir, suspendez votre

„ admiration, retenez vos éloges, & gardez au-
 „ moins vos applaudissemens pour les merveilles
 „ que je vous prépare „

M. Hill s'étant alors approché de moi, me dit à l'oreille : Que pensez-vous de tout ceci ? Je crois, lui répondis-je, qu'on nous fera bientôt voir les plus petits tours de gibecière ; car, pour nous faire tout admirer, on vient de préparer les esprits en captant notre estime par une apparence de modestie, & en montant notre imagination par des promesses hyperboliques ; un Escamoteur, quand il est sûr d'avoir excité l'enthousiasme, n'offre plus que de petits tours de passe-passe, qu'il relève néanmoins par des discours emphatiques, semblable à cet égard aux Marchands de vin de Paris, qui, lorsqu'ils s'aperçoivent que les buveurs sont enivrés d'un vin médiocre, leur en fournissent du plus mauvais, qu'ils font alors passer pour du Bourgogne ou du Champagne.

Comme on se préparoit à faire de nouvelles expériences, M. Hill profitant de l'invitation de Pilferer, donna à la Compagnie l'explication du tour qui venoit de produire un si grand effet.

On commence, dit M. Hill, par se faire attacher avec un ruban de fil le pouce de la main gauche ; quand on a fait faire un double nœud, on prend la partie du ruban tournée vers la main droite ; on la fait passer entre l'in-

dex & le pouce de cette dernière main pour prier la même personne de bien lier les deux pouces ensemble par deux autres nœuds; & dans l'instant où on lui présente les deux mains ainsi rapprochées, quatre doigts de la main droite s'entrelacent dans cette partie du ruban qui doit lier le second pouce : par ce moyen, quelque ferrés que soient les deux nœuds qu'on fait sur ce dernier, on peut toujours le dégager en lâchant ce qu'on a retenu avec les quatre autres doigts, & qu'on cacheoit adroitement en tenant la main droite dans la main gauche. Voyez les fig. 5, 6 & 7.



On sent que, par le même moyen, on peut donner à la main droite sa première position, pour qu'elle paroisse attachée à la main gauche comme auparavant. Quant à la métamorphose du gobelet, continua M. Hill, c'est ici le plus simple & le plus facile de tous les tours d'escamotage : on fait avec le bras droit deux mouvemens, l'un vers la terre comme pour prendre l'élan, & l'autre vers le ciel comme pour jeter le gobelet ; on profite du premier de ces mouvemens pour lâcher le gobelet sur une serviette qu'on tient sur ses genoux, & l'on employe le second à jeter vivement vers le plafond, des morceaux de cartes qu'on tenoit cachés dans les deux petits doigts de la main, & qu'on avoit pris un instant avant de verser à boire. Lorsqu'on fait le second mouvement, le spectateur est déjà frappé des tours précédens, & voyant dans cet instant un tour auquel il ne s'attendoit point, il n'est pas étonnant qu'il soit un peu plus crédule qu'à l'ordinaire ; d'ailleurs, comme il vient de voir le verre dans la main du faiseur de tours ; & que la rapidité des cartes dans leur ascension ne lui permet pas de les distinguer, il croit naturellement, dans sa première idée, qu'on a jeté le verre en l'air ; mais, comme les cartes descendent ensuite avec assez de lenteur pour qu'on puisse les aperce-

voir distinctement, il est si stupéfait de ne pas voir descendre le gobelet, & si ébloui des tours précédens, qu'il s' imagine naturellement que le verre est métamorphosé en morceaux de papier. Qu'on ne croye point, ajouta M. Hill, que j'exagère ici la crédulité du spectateur : j'ai vu à Londres, un Littérateur de beaucoup d'esprit, soutenir en pareille circonstance, qu'il avoit vu réellement monter le gobelet & expliquer ce tour de la manière suivante. La première idée, disoit-il, qui se présente à l'esprit, est de croire que le gobelet est changé en papier ; mais comme une pareille métamorphose est sans doute impossible dans la nature, je pense que la Chimie peut, en combinant diverses substances, répandre dans l'air des vapeurs qui forment sur nos yeux une illusion d'optique ou de dioptrique, & nous font apercevoir, par ce moyen, des morceaux de papier là où il n'y en a peut-être point. On voit, continua M. Hill, que cette théorie n'est pas fort lumineuse, & qu'il seroit bien difficile de la réduire en pratique ; elle ressemble, lui dis-je alors, à celle qu'on a donnée de nos jours pour expliquer par des émanations électriques & des vapeurs aériformes, un tour de passe-passe qu'on fait avec la baguette divinatoire. Il est évident que de pareilles explications sont cal-

quées sur le discours de Sganarelle, dans la Pièce du *Médecin malgré lui*, lorsqu'il explique, par les humeurs peccantes, comment la fille de Géronte ne peut pas parler; on y trouve des mots qui ne signifient rien & voilà tout, *cabricias arti turam catelamus*, c'est la vraie raison pour laquelle votre fille est muette; *ossabundus nequeis potarium*; & voilà pourquoi les vapeurs font tourner la baguette; *ocus bocus tempera bonus*; & voilà pourquoi un homme peut avoir une dent d'or.

Ne croyez pas, dit alors M. Hill, que ces fortes d'explications soient absolument inutiles à ceux qui les donnent. Un galimathias, quel qu'il soit, en impose toujours à quelqu'un; la théorie la plus obscure trouve toujours des partisans, parce qu'il y a des gens qui n'admirent que ce qu'ils n'entendent point: les explications énigmatiques ont un autre avantage; elles sont ordinairement si pleines de phébus & de néologisme, & en même temps si longues, qu'une infinité de personnes aiment mieux croire l'Auteur sur sa parole, que de lire une dissertation sans fin.

Je ne fais si M. Hill croyoit avoir réduit au silence le faiseur de tours; mais celui-ci lui repliqua vivement que toutes ses observations étoient fausses & erronées. Je ne peux, dit-il, réfuter en détail tout ce qu'on vient de dire con-

tre moi ; mais je m'en vais répéter le dernier tour, & le dévoiler moi-même à la Compagnie, pour faire voir qu'on ne connoît rien à mes opérations ; aussi-tôt il se fit lier les deux pouces, & ouvrant ensuite les deux mains, il les fit examiner de tous côtés, pour prouver qu'il n'avoit pas retenu, comme le prétendoit M. Hill, une partie du ruban entre ses doigts. M. Hill voulut parler pour dévoiler cette nouvelle supercherie ; mais le Jongleur lui coupa la parole, & fit observer lui-même à la Compagnie, qu'il faisoit usage de deux rubans, tenant ensemble par un petit crochet qu'il cachoit adroitement entre le pouce & le métacarpe de la main gauche. Ce crochet étoit assez court, pour qu'en le pressant de l'index de la main droite, on pût facilement dégager la main gauche en désunissant les deux rubans. *Voyez la fig. 8.*



Ici M. Hill voulut repliquer qu'il connoissoit ce dernier moyen ; mais qu'on n'en avoit pas

fait usage dans le premier cas , parce qu'il avoit vu employer un ruban entier , &c. Mais les fatellites de Pilferer , distribués dans toutes les parties de la Salle , firent un brouhaha qui empêcha M. Hill de se faire entendre ; ensuite on vit un exemple frappant de ce penchant naturel , qui nous porte à imiter certains mouvemens qu'on voit dans autrui ; car , de même que le rire , les pleurs , le bâillement , la terreur & les convulsions magnétiques se communiquent & se propagent quelquefois par imitation , on vit que les exclamations forcées & l'admiration simulée des Compères , produisirent dans toutes les têtes chaudes une admiration réelle , qui fut portée , je ne dis pas jusqu'à l'enthousiasme , mais jusqu'à la folie. Les têtes froides , qui étoient en petit nombre , furent les seules préservées de la contagion ; & l'on décida , à la pluralité des voix , que M. Hill étoit un imposteur , & que l'incomparable Pilferer étoit pour le moins un très-grand personnage.

Le Bohémien voyant que l'assemblée sembloit avoir sur les yeux un voile épais qui l'empêchoit de voir la vérité , voulut profiter de cet aveuglement pour faire passer des propositions absurdes ; il savoit que c'étoit là le vrai moyen d'obtenir le plus grand nombre de suffrages ; il étoit si persuadé de la crédulité po-

pulaire, qu'il disoit en lui-même : *quò absurdius, eò melius.*

Je vous ai appris, MM., dit-il, d'un air grave & naïf, que lorsque j'étois prisonnier de guerre à Calcutta (*c'étoit, s'il m'en souvient, le 29 Septembre*), je me délivrai très-facilement des fers dont on avoit voulu me charger au fond d'une prison; celui de vous qui m'a interrompu dans ma narration, m'a empêché de vous conter le plus beau de l'histoire; vous ferez donc qu'il n'y avoit pas deux minutes que j'étois enchaîné, & le geolier n'avoit pas encore achevé de verrouiller les portes du cachot, que je m'étois échappé par le trou de la ferrure.

Ici, un murmure général lui fit comprendre qu'il avoit porté les choses un peu trop loin, & que les esprits ne paroissent pas disposés à l'en croire sur sa parole. Cependant enhardi par ses premiers succès, il ne désespéra point de venir à bout de son entreprise, & continua de cette manière : Je fais, MM., que j'annonce une chose incroyable, & que par le désir de vous plaire, je m'expose au risque de passer pour un menteur; mais daignez m'écouter jusqu'à la fin, & vous serez de mon avis : N'est-il pas vrai qu'il fut un temps où l'on croyoit qu'il étoit impossible de braver la foudre, où l'on regardoit comme téméraires toutes les entre-

prises des favans à cet égard : tout cela empêchera-t-il qu'il n'y ait bientôt autant de manufactures de Paratonnerres, qu'il y a de magasins de Parapluies ? D'une autre part, n'a-t-on pas vu en Europe d'illustres Académiciens prouver par $a + b - \frac{b}{c}$, que l'animal à deux pieds & sans plumes ne pourroit jamais disputer à l'aigle l'empire des airs ; que toutes les tentatives à cet égard étoient une suite naturelle de l'amour du merveilleux ; que les Poëtes n'avoient donné des ailes à Dédale, que pour amuser l'imagination, mais que la Fable de l'imprudent Icare ne pourroit jamais se réaliser : qu'a-t-il résulté de cette prétendue démonstration ? Le génie brisant toutes entraves, a passé les bornes que le calcul vouloit lui prescrire, & l'heureux Pilastre, après avoir perfectionné l'art de Montgolfier, obtient aujourd'hui le suffrage des Rois, en planant majestueusement sur les nuages.

Ici Pilferer fut généralement applaudi ; croyez donc, ajouta-t-il, qu'il n'est rien d'impossible à l'homme, qu'un génie supérieur peut franchir toutes les barrières, & vaincre des difficultés qui paroissent insurmontables au vulgaire des Philosophes ; & qu'il existe dans la nature des moyens secrets connus des ames privilégiées, à l'aide desquels un homme peut non seulement passer à travers le trou d'une aiguille, mais

encore se rendre tout à fait invifible, ce qui peut être bien utile dans plufieurs occafions, foit en politique, foit en amour. Au refte, je n'exige point qu'on me croye fur ma parole, j'en appelle à l'expérience : *Non verbis, fed operibus credite.*

SECTION III.

Divers fécets pour tirer en apparence des Écus d'une Bourse fans l'ouvrir.

Ces dernières paroles prononcées d'un ton qui porta la perfuafion dans tous les efprits, firent croire à toute l'Affemblée qu'on alloit voir quelque expérience étonnante & fublime. Cette idée trompeufe fut conçue avec d'autant plus de facilité, que dans cette erreur le cœur étoit de moitié : chacun défiroit dans ce moment de voir des chofes merveilleufes, & l'on s'imagina toujours facilement ce que l'on défire.

Un instant après, on fut effectivement bien étonné, non pas de voir l'expérience miraculeufe qui venoit d'être annoncée, mais de voir que le grand prometteur, au lieu de tenir fa parole, ne préfentoit à la Compagnie qu'une puérilité. Il fit voir une bourse dans laquelle étoient des écus de 6 livres, qu'il faisoit fonner

en la secouant. Il proposa d'en tirer ces écus sans ouvrir la bourse , & conclut de là qu'un homme pouvoit, par le même moyen, sortir d'un cachot sans en ouvrir la porte.

Vous voyez, me dit alors en riant M. Hill, que les opérations d'un Faiseur de Tours sont autant d'utiles leçons. La dernière qu'on vient de nous proposer est pour le moins aussi instructive & aussi parlante que la Fable de la Montagne en travail.

Parturient montes, nascetur ridiculus mus.

Pilferer comprit que M. Hill connoissoit le Tour dont il s'agissoit dans ce moment, & craignant qu'il ne l'expliquât, il se plaignit amèrement de ce que certaines personnes sembloient prendre plaisir à l'embarrasser. Si ces personnes étoient assez instruites, ajouta-t-il finement, pour enseigner les vrais principes de mon Art, je ne pourrois pas en être fâché, puisque leurs efforts tendroient alors au progrès des lumières; mais, comme on ne voit en elles que de la présomption avec un grand fonds d'ignorance, & des dispositions propres à la conserver, j'ai d'autant plus de raison de m'en plaindre, que leur principal but est de me rendre odieux & d'en imposer au Public.

Quelque gratuite & mal fondée que fût cette

accusation, elle fit le plus grand effet sur les esprits foibles, puisqu'ils crurent sur sa parole un homme qui, depuis une heure, ne les amusoit que par des mensonges; dans le même instant, l'essaim de Compères dispersés dans le parterre fit un bourdonnement qui nous obligea de garder le silence. Le Bohémien rassuré par le secours des Tartares qu'il avoit soudoyés, continua de cette manière :

Je ne puis, Messieurs, passer moi-même aujourd'hui dans le trou d'une aiguille ou dans le goulot d'une bouteille, parce que je n'ai pas les simples qui servent pour cette expérience vraiment singulière.

Alors un homme de l'amphithéâtre l'interrompit, en s'écriant d'une voix forte, qui annonçoit son mécontentement : Je soupçonne en effet que, pour votre expérience, il faudroit des simples, & que vous ne trouvez pas en nous assez de simplicité; mais si c'est des plantes qu'il vous faut, nommez-les-moi, je les enverrai quérir chez mon Herboriste. Monsieur, répondit le Bohémien, avec un air respectueusement hypocrite, la principale de ces plantes s'appelle en Latin, *Semper viridis*; en Arabe, *Eproukemou*; en Anglois, *Always green*; en Langue Japonoise, *Kariontou*; en Etrusque, *Moskargouné*. — Je n'ai pas besoin de ta kyrielle,

kyrielle, repliqua la voix forte de l'amphithéâtre, nomme-la seulement en Hollandois. Le Bohémien répondit, qu'étant étranger au Cap de Bonne-Espérance, il ne pouvoit savoir le nom des plantes en langage vulgaire, & que, d'ailleurs, celle dont il avoit besoin, n'étoit point chez les Herboristes du voisinage, puisqu'on ne la trouvoit que dans les déserts de l'Arabie. Ne croyez pas, continua-t-il avec audace, que j'invente ceci pour me dispenser de faire le Tour ~~que~~ ^{que} je vous ai promis; il doit m'en arriver demain par un vaisseau qui vient de la Mer Rouge, &, si elle est telle que je l'ai demandée, c'est-à-dire, si on l'a ~~ve~~ ^{ve}illie la veille de la Saint-Jean, pour qu'elle soit ~~au~~ ^{au}ée de toute sa vertu, vous ferez, dans peu de jours, le témoin irrécusable de ses merveilleux effets. En attendant, je vous prie de vous contenter du Tour que je viens de vous offrir, & qui prouve mieux qu'on ne croiroit d'abord combien il est facile à un homme de passer dans le goulot d'une bouteille: en effet, Messieurs, dit-il, en secouant les écus dans la même bourse, un homme quelconque est toujours plus petit, respectivement au goulot d'une bouteille, que ne l'est un écu de 6 livres, en égard aux pores imperceptibles du drap qui forme cette bourse: or, je peux faire passer invisible-

ment des écus à travers les pores de ce drap : donc je pourrai , à plus forte raison , entrer moi-même dans une bouteille. Alors il fit manier cette bourse par différentes personnes , & l'on vit qu'elle étoit formée de douze morceaux de drap , si bien cousus par-tout , qu'on ne voyoit aucune ouverture ; cependant , un instant après , en la tenant dans ses mains , qu'il couvroit d'un chapeau , il ôta les écus , & fit voir que la bourse étoit aussi bien fermée qu'auparavant. M. Hill en examina les coutures , & n'y vit aucune espèce de supercherie ; une personne de la compagnie nous dit qu'il n'y avoit , dans ce tour , qu'un peu d'escamotage ; que Pilferer avoit mis subtilement dans sa poche la première bourse où étoient les écus , pour y substituer une bourse vide parfaitement semblable , & que tous les Spectateurs prenant celle-ci pour la première , on s'imaginoit naturellement que les écus en étoient sortis , quoiqu'ils fussent toujours dans la même ; au reste , ajouta la même personne en parlant à Pilferer , pour achever de le convaincre par un argument *ad hominem* , la première bourse & les écus sont actuellement dans la poche droite de votre habit ; car c'est là que vous avez porté rapidement la main , sous prétexte de prendre de la poudre de sympathie.

La meilleure manière de réfuter cette objection, étoit pour le Bohémien de faire voir qu'il n'avoit aucune bourse dans la poche droite de son habit, & de permettre qu'on y mît la main; mais il ne jugea pas à propos d'employer cette réponse, ce qui fit croire pour un moment qu'il étoit pris au trébuchet. Cependant cet homme, pètri de ruses, ne manqua pas de ressources, il tendit un piège qui lui réussit parfaitement; il éluda la difficulté par une défaite, que la plupart des Spectateurs regardèrent comme une réponse triomphante: Il existe, dit-il, un moyen bien simple & bien certain de vous prouver que je n'escamote point la bourse où sont les écus; c'est d'y fondre de la cire, d'y faire apposer le cachet de plusieurs personnes, & de faire vérifier ces cachets avant & après l'opération, pour démontrer que c'est la même bourse, qui sans avoir aucune ouverture, peut se trouver tantôt pleine & tantôt vide. On accepta la proposition. Pilferer passa pour un moment derrière la toile, & reparut bientôt après avec une bourse pleine d'écus, construite en apparence comme la première; on y posa deux cachets; Pilferer la couvrant d'un chapeau, en tira successivement quinze écus de 6 livres, qu'il jetoit un à un sur le théâtre à mesure qu'il les ôtoit. Quand il eut

fini, on vérifia les cachets, & il fut généralement reconnu que la bourse qui étoit actuellement vide, étoit la même que celle où étoient auparavant les écus de 6 livres. On fut si occupé à vérifier les cachets, qu'on ne porta aucune attention sur le point essentiel, qui faisoit, dans ce moment, le vrai nœud de l'affaire. Quoique la bourse ressemblât extérieurement à celle dont on avoit examiné les coutures, elle en étoit cependant bien différente. Une de ses douze coutures étoit faite de façon qu'on pouvoit facilement en écarter les bords : quand on pinçoit le drap pour le tirer d'une certaine manière, deux fils différens qui la formoient cédant alors à l'effort des doigts, présentoient une espèce de petite grille à barreaux parallèles, à travers lesquels on pouvoit faire passer un écu de 6 livres. Une autre manière de tirer les morceaux de drap rapprochoit les bords de la couture, & faisoit disparaître les fils.

Cette construction étant connue de beaucoup de personnes, le Bohémien s'imagina que ce Tour ne produiroit pas beaucoup de surprise, & qu'il étoit nécessaire de porter l'attention des Spectateurs sur un nouvel objet ; il s'en tira par une ruse nouvelle, qui prouve en même temps combien cet homme étoit fécond en ressources, & combien il étoit persuadé de la foiblesse de

l'esprit humain; il parla lui-même du moyen qu'il venoit d'employer; & quoiqu'il s'en fût réellement servi, il fit croire qu'il n'en avoit jamais fait usage: Je fais, dit-il hardiment qu'on vend des livres où l'on explique la manière de faire des coutures qu'on peut ouvrir & fermer à volonté; mais les auteurs de ces sortes d'ouvrages ne connoissent point les vrais secrets de mon art; je n'ai jamais employé de stratagèmes aussi grossiers que ceux qu'ils prétendent enseigner au Public. Voici, continuait-il en montrant une bourse de tricot, une pièce qu'on ne soupçonnera sûrement pas d'être mal cousue, je vais m'en servir pour faire le même Tour; & vous conviendrez bientôt que je n'emploie ni les fausses coutures pour tirer les écus d'une bourse, ni les fausses portes pour sortir d'une prison; mais, ajouta-t-il, je fais attention qu'en exécutant le tour, avec une bourse que je fournirai moi-même, on m'accusera peut-être d'y avoir fait quelques préparatifs: qu'on me fournisse donc une bourse telle qu'on jugera à propos; qu'on préfère, si l'on veut, un bas de soie ou de laine: quelqu'un en tiendra l'embouchure bien ferrée, tandis que j'en tirerai un écu avec la même facilité que j'aurois à sortir d'une prison. Alors on lui donna un bas de soie dans lequel il mit un écu. Il en lia forte-

ment l'embouchure , qu'il donna d'ailleurs à tenir à une personne de la Compagnie ; cependant l'ayant couvert d'un chapeau , comme il avoit couvert la bourse dans les deux tours précédens , il en tira l'écu , & fit remarquer un instant après qu'il n'avoit pas fait la moindre ouverture dans le pied du bas où il avoit d'ailleurs attaché particulièrement l'écu en le liant avec un peu de ficelle. *Voyez la fig. 9.*

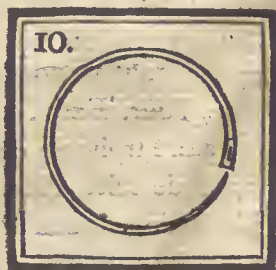


L'adresse avec laquelle ce Tour fut exécuté , & le discours qui fut prononcé en même temps , me paroissoient réunir tous les suffrages , lorsque je m'adressai à M. Hill pour savoir s'il accorderoit le sien. J'avoue , me dit-il froidement , que cet homme est fort adroit & très-fertile en expédiens ; il surpasse même tous ses Confrères par la manière ingénieuse dont il combine ses Tours pour étayer les plus foibles par les plus forts ; la multiplicité des moyens

qu'il employe pour produire des effets qui sont les mêmes en apparence, en imposera toujours au grand nombre. A mesure qu'on dévoile ses procédés, il en employe un nouveau pour faire croire qu'on a mal expliqué ses opérations : lorsque ce plan lui réussit, il triomphe en apostrophant ses adversaires pour entamer une querelle ; & si, dès le commencement de la dispute, celui qui a donné les premières explications se décide à garder le silence pour ne pas se compromettre, une certaine partie du Public croit aussi-tôt que le Faiseur de Tours a remporté une victoire honorable, parce que les Spectateurs vulgaires ignorent les raisons qu'on peut avoir pour ne pas lutter contre un Escamoteur, & pour lui laisser, par ce moyen, une apparence de supériorité.

Un homme qui étoit à côté de M. Hill lui demanda alors s'il pourroit bien expliquer le dernier Tour qu'on venoit de faire trois fois ; M. Hill lui répondit qu'il n'avoit pas vu faire trois fois le même Tour. Excusez-moi, dit le voisin, puisqu'on a tiré trois fois des écus d'une bourse ou d'un bas de soie. Pardonnez-moi, repliqua M. Hill, puisque dans le premier de ces trois Tours on n'a rien tiré de la bourse, & qu'on a seulement substitué une bourse vide à une bourse pleine. Quant à l'expérience du

bas de soie, on n'a pas pu en tirer un écu, puisqu'il n'y en avoit point. Cependant, dit le voisin, j'ai vu mettre l'écu de 6 liv. dans le bas de soie, & quand on a eu attaché le bas par l'embouchure, l'écu paroissoit y être encore, par la forme ronde qu'il donnoit à la partie du bas qui lui servoit d'enveloppe. Je fais bien, répondit M. Hill, qu'on a commencé par mettre l'écu de 6 liv. dans le bas; mais je fais aussi qu'après l'en avoir fait sortir, en secouant le bas comme par mégarde & par distraction, on s'est contenté de faire semblant de l'y remettre, & qu'on y a réellement mis alors une longue aiguille ployée en rond, qui donnoit à son enveloppe la même forme qu'auroit pu lui donner l'écu de 6 livres. Cette aiguille ainsi ployée a passé en tournant entre les fils, & n'y a pas laissé plus de traces de son passage que si elle avoit été bien droite; *fig. 10.*



Le Faiseur de Tours laissant tomber l'écu de 6 livres, qu'il tenoit serré entre la naissance du

pouce & celle du petit doigt, a fait voir qu'il n'y avoit plus rien dans le bas, & tout le monde a cru & croit encore que l'écu étoit sorti par un trou infiniment petit; d'où l'on conclura peut-être que le Thaumaturge peut passer lui-même à travers le trou d'une ferrure, comme il s'en est vanté. Cette explication parut très-satisfaisante & très-judicieuse à tous ceux qui l'entendirent; mais comme elle ne fut entendue que d'une douzaine de personnes, le grand nombre se retira tout émerveillé, & crut positivement que si Pilferer n'étoit pas un peu forcier, il avoit au moins découvert dans la nature de nouvelles lois inconnues à toutes les Académies.

CHAPITRE II.

SECTION PREMIÈRE.

Ancienne méthode de faire le Tour des trois Canifs. Divers moyens de cacher un Com-père, & de faire croire qu'on n'en a point, lors même qu'on en employe plusieurs.

QUELQUE temps après, Pilferer répandit avec profusion, dans toute la Ville, des annonces dans lesquelles il promettoit de faire des tours différens de tous ceux qu'on avoit vus jusqu'a-

lors; cependant il ne fit que d'anciens Tours, qu'il avoit annoncés sous des noms inconnus, pour faire croire qu'ils étoient nouveaux, & dont quelques uns parurent nouvellement inventés, parce que l'Agent qu'on employoit, quoique connu depuis long-temps, étoit assez bien déguisé. M. Hill les devina tous, excepté une petite expérience qui consiste à faire sauter à terre un canif qu'on met avec deux autres dans un gobelet, ou qu'on appuye tout simplement sur ses bords. M. Hill ne découvrit point ce Tour, soit qu'il n'en fût pas assez frappé pour y donner toute son attention, soit parce que dans certains momens il étoit si paresseux qu'il ne vouloit pas se donner la peine de réfléchir, soit enfin parce que les esprits pénétrants, capables de vaincre de grandes difficultés, s'endorment quelquefois, & sont arrêtés par les plus petits obstacles. Quoi qu'il en soit de la cause qui empêcha M. Hill de faire usage de sa pénétration ordinaire, il ne faut pas conclure de là qu'il n'avoit point d'aptitude à expliquer les Tours, parce que, comme le dit sagement le judicieux Horace dans le Poëme didactique qui est le chef-d'œuvre de cet Écrivain, & qu'on regardera dans tous les siècles comme le code du bon sens & de la raison,

Quandoque bonus dormitat Homerus.

L'illustre ami de Mécène étoit trop éclairé pour croire qu'on pouvoit juger un homme par une seule négligence; bien différent à cet égard de quelques Auteurs du troisième ordre, qui prétendent juger d'un Ouvrage entier par une seule phrase, & qui, s'érigeant en juges dans une cause qui n'est pas de leur compétence, croient trouver une erreur là où il n'y en a point, & concluent de cette erreur supposée, & non prouvée, que l'Ouvrage entier ne contient que des absurdités, & que l'Auteur vaut aussi peu que l'Ouvrage.

M. Hill n'eut pas la patience de passer vingt-quatre heures sans se faire expliquer le Tour qu'il n'avoit pu deviner; il fut donc trouver l'Escamoteur après la séance, & celui-ci dévoilant son secret pour six ducats, apprit à M. Hill qu'il falloit glisser au fond du verre un petit écu attaché à un fil, & qu'un Compère tirant un bout de ce fil à l'instant choisi par la Compagnie, faisoit sauter celui des canifs qui étoit appuyé sur le petit écu.

M. Hill, fâché d'avoir payé si cher un Tour qu'on exécutoit par un moyen aussi ignoble, en fit des reproches au Bohémien, qui lui répondit de cette manière : Qu'importe le moyen dont je me sers, pourvu que je parvienne à mon but; qui consiste à produire le plus grand étonnement possible, pour attirer à mon Spectacle un grand

concours de monde, & par ce moyen escamoter au Public un grand nombre de ducats. Les vrais connoisseurs savent par expérience que les procédés les plus grossiers sont quelquefois les meilleurs pour exciter l'admiration, parce que le spectateur vulgaire qui voit des effets frappans, ne peut s'imaginer qu'ils puissent provenir d'une si simple cause.

Bientôt après, M. Hill m'ayant raconté ce qui venoit de se passer, & la dépense qu'il avoit faite pour apprendre le plus petit de tous les Tours, je lui fis un reproche amical de son trop grand empressement à se faire instruire d'un secret qu'il auroit pu dévoiler lui-même, s'il avoit voulu se donner la peine de réfléchir; & j'ajoutai que, dans tous les cas, j'aurois pu l'instruire moi-même sur cet article: Quoi! me dit-il, vous connoissiez ce Tour! hé! comment avez-vous pu deviner qu'il y avoit un Compère? j'avoue que je n'aurois jamais soupçonné qu'on employât un moyen aussi trivial; je lui répondis alors que je ne l'avois pas deviné; vous avez donc payé pour le savoir, me dit-il: je n'ai pas payé non plus, lui repliquai-je; mais je l'ai appris par des circonstances favorables que le hasard m'a procurées: 1°. Dans une occasion où on faisoit ce Tour, j'ai vu glisser un petit écu au fond du gobelet, ce qui m'a fait

soupçonner qu'il pouvoit bien y avoir un fil & un Compère : 2°. Ce soupçon me rendant plus attentif & plus clairvoyant, m'a fait entrevoir la main du Compère dans l'instant où il tiroit le fil : 3°. Un de mes amis qui a vu la main du Compère en pareille circonstance, m'a assuré qu'il lui avoit donné un petit coup de canne sur les doigts pour lui prouver qu'on l'avoit aperçu : 4°. Enfin, le Compère qui a tiré lui-même le fil, pendant quatre ans, pour faire ce Tour, est venu l'autre jour chez moi, & m'a tout avoué sans difficulté, soit parce que ce n'étoit pas la peine de me cacher ce que je savois déjà, soit parce qu'il désiroit que je fisse un troc avec lui en lui prêtant dans quelques uns de mes secrets, dont il étoit curieux.

M. Hill, propriétaire d'un Tour qu'il méprisoit, & qu'il croyoit avoir payé trop cher, ne fit aucune difficulté de l'enseigner à tous ses amis; la renommée le portant bientôt de bouche en bouche, le publia en peu de temps dans tous les quartiers de la Ville, & les Citoyens en général pensèrent que la plupart des Tours qu'on avoit tant admirés chez Pilferer, se faisoient, comme celui des trois canifs, à l'aide d'un Compère.

Il y avoit déjà deux mois que le Bohémien ne paroissoit plus; on le croyoit parti, avec d'autant

plus de raison, que dans sa dernière séance, il avoit fait ses adieux au Public; cependant il étoit retenu dans le pays par différens procès, qui, heureusement pour lui, venoient de se civiliser. On le croyoit déjà bien loin; lorsqu'il fit afficher qu'il alloit donner encore trois représentations de plusieurs Tours inconnus, ajoutant finement à cette promesse des particularités qui devoient lui attirer un grand concours de monde; cependant, dans ces nouvelles séances, il fit à peu près les mêmes Tours qu'il avoit faits jusqu'alors; & quoiqu'il employât un Compère, il fit croire qu'il n'en avoit point par un tissu de ruses dont le Public n'a jamais eu l'idée. Messieurs, dit-il avec un air de bonhomme qui persuada à toute l'Assemblée que la vérité étoit sur ses lèvres, & la sincérité dans son cœur; c'est à tort qu'on a fait courir le bruit que j'ai un Compère derrière la cloison. Otant alors de cette cloison deux morceaux de bois mal cloués, qu'il avoit eu la précaution de faire attacher légèrement pour avoir plus de facilité à les arracher: Voyez vous-mêmes, continua-t-il avec sécurité, s'il y a quelqu'un de caché derrière les planches. Ensuite entrant dans une espèce d'enthousiasme, & prenant par le bras trois jeunes gens qui étoient sur le théâtre, il les pria de passer derrière la cloison, & de certifier au Public que

ce Compère, dont on parloit tant, étoit un être imaginaire.

Le Public fut bien trompé par leur témoignage, car il ne savoit pas que ces trois personnes étoient elles-mêmes des Compères déguifés, qui, trouvant leur quatrième Confrère derrière la cloison, burent avec lui deux bouteilles de vin à la santé des bonnes gens, & s'approchèrent alternativement du trou qu'on venoit de former en arrachant des lambeaux de planches, d'où regardant le Public comme par une fenêtre, ils l'amuserent par des pantomimès & des grimaces, & lui certifièrent qu'il n'y avoit jamais eu de Compères.

Ce stratagème, auquel on ne s'attendoit point, forma une espèce de ~~coup de théâtre~~ qui en imposa au commun des Spectateurs, & les gens d'esprit, qui n'en furent point dupes, furent si contents d'en avoir ri, qu'ils firent semblant de tout croire, & témoignèrent, en applaudissant à cette farce, combien ils étoient satisfaits qu'on l'eût inventée.

Bientôt après, le Bohémien boucha d'un morceau de tapisserie le trou qu'il avoit fait à la cloison en arrachant un morceau de planche mal cloué, & continua de faire des Tours qui supposoient l'assistance d'un Compère, mais qui, selon Pilferer, se faisoient par un simple mécanisme dont il prétendoit avoir le secret.

Il mit sur une table un Automate habillé à la Turque, qui, par ses mouvemens, répondoit à une infinité de questions; mais comme ces mouvemens étoient libres & spontanés, obéissant à la voix de quiconque leur commandoit; comme on vit d'ailleurs que l'Automate étoit appuyé sur une table clouée sur le théâtre, on pensa avec raison qu'il y avoit des fils cachés dans les pieds de la table, & que le Compère, par leur secours, agitoit des bascules pour faire remuer l'Automate selon le besoin; quelqu'un en fit la remarque, & Pilferer donna pour réponse, qu'en Prusse, en Allemagne, en Pologne, à Venise & à Naples, il avoit fait, chez différens Seigneurs, l'expérience de l'Automate, en le posant par terre ou sur une chaise au gré de la Compagnie. Je ne peux pas faire aujourd'hui l'expérience de cette manière, continua-t-il, parce que le mécanisme n'est pas monté pour cela; mais je peux, si on l'exige, arracher la table & la déclouer pour faire voir qu'il n'y a aucun fil d'archal dans ses pieds. Alors faisant de foibles efforts pour la déclouer, il parut ne pas pouvoir en venir à bout, & continuant de tirer la table de manière à faire croire aux esprits les plus difficiles qu'il avoit envie de la transporter ailleurs, il prononça ces mots: *Voulez-vous absolument que je l'arrache?*

Un

Un grand nombre de Spectateurs s'écria à plusieurs reprises : *Oui, oui, qu'on l'arrache* ; mais les Compères distribués dans le parterre s'écrièrent en même temps : *Non, non, qu'elle reste*. Alors toute l'Assemblée se trouva divisée en deux factions opposées, dont l'une crioit *oui*, & l'autre *non* ; & dans cette espèce de combat, qui dura un demi-quart-d'heure, les Compères, comme plus obstinés, remportèrent la victoire en criant les derniers.

Pilferer, selon ses désirs, s'en tint à leur décision, & donna à entendre que c'étoit par pure politesse ; la table & les fils d'archal, cachés dans ses pieds, restèrent donc à leur place, & l'offre seule que le Jongleur venoit de faire, d'arracher cette table pour prouver qu'il n'y avoit point de fil d'archal, passa pour une preuve incontestable qui devoit démontrer aux plus incrédules, qu'il n'y avoit ni fil ni Compère.

Après ce Tour, on fit l'expérience de la Montre pilée dans un mortier (voy. le Chapitre 23 du premier volume) ; & comme je m'aperçus qu'on ne faisoit pas la substitution à l'aide d'un pilon creux dont on se sert ordinairement ; comme, d'ailleurs, Pilferer n'escamota pas lui-même la montre avec la main, puisqu'il la fit poser par autrui, je pensai que la substitution s'étoit faite à l'aide d'un Compère. Mais le Compère

ne pouvoit pas, dans ce cas-ci, être caché derrière la cloison, puisque la table étoit isolée au milieu du théâtre, distante de la cloison d'environ 7 à 8 pieds : M. Hill s'imagina qu'il y avoit un autre Compère caché dans le tiroir de la table; ce qui le confirma dans cette idée, ce fut la grandeur du tiroir, qui paroissoit avoir les dimensions nécessaires pour contenir au moins un enfant de 10 à 12 ans. M. Hill, pour dissiper ce soupçon, pria Pilferer d'ouvrir ce tiroir; mais celui-ci répondit qu'il en avoit perdu la clef : Ne croyez pas, dit-il, qu'il y ait quelqu'un de caché, car je peux répéter l'expérience par-tout ailleurs. Aussi-tôt il porta le mortier sur une autre table où il n'y avoit point de tiroir assez grand pour contenir une personne; le Tour réussit également : mais M. Hill fit remarquer que la table étoit sur des roulettes, & qu'avant de faire le Tour, Pilferer l'avoit poussée peu à peu comme par mégarde, pour l'approcher de la cloison, derrière laquelle il y avoit un Compère, qui dans ce cas-ci, pouvoit avoir fait la substitution à la place de celui qui étoit caché dans le tiroir de la première table : Vous savez bien, dit alors le Bohémien, qu'il n'y a pas de Compère derrière les planches, puisque voilà trois Messieurs qui certifient n'avoir pu le trouver.

En supposant, dit M. Hill, qu'ils ayent dit la vérité pour l'instant où ils étoient derrière la cloison, cela ne prouveroit point que le Compère n'y est pas actuellement, puisqu'il peut y être venu depuis cet instant-là. Passez derrière la cloison, dit Pilferer, pour vous assurer par vous-même qu'il n'y est point. J'aurai beau y passer, dit M. Hill; s'il prend la fuite avant que j'y arrive, je ne le trouverai pas. Passez-y toujours, dit le Bohémien, je vais répéter le Tour sur la même table; & si vos soupçons sont bien fondés, il faudra bien qu'il revienne. Cela est vrai, dit M. Hill, pourvu que cette fois-ci vous n'escamotiez pas vous-même la montre, soit avec la main, soit à l'aide d'un pilon creux. Partez avec confiance, repliqua Pilferer, en poussant M. Hill pour le conduire derrière la cloison, tandis que vous tâcherez en vain de trouver le Compère derrière les planches, mille personnes veilleront sur moi, pour vous certifier à votre retour que j'ai fait mon opération, sans tricher en aucune manière.

M. Hill étant passé derrière la cloison, le Tour fut exécuté pour la troisième fois; je déposai moi-même la montre dans le mortier, que je couvris d'une serviette portée sur trois bouteilles; bientôt après, je donnai cinq à six coups de pilon dans le mortier, après quoi on n'y

trouva que des morceaux de montre brisés & fracassés. Je les recouvris de la même serviette, & je les laissai un instant comme pour leur donner le temps de revenir à leur place, & de reprendre leur première forme, & enfin je tirai du mortier la montre toute entière telle qu'elle étoit auparavant; Pilferer n'avoit touché ni le pilon, ni la montre, ni le mortier. Dans ces circonstances, il n'étoit guère possible d'expliquer ce Tour sans supposer le secours d'un Compère; mais M. Hill nous assura très-positivement, quoiqu'en fouriant, qu'il n'avoit pas vu de Compère derrière la cloison. Quand M. Hill fut revenu auprès de moi, je lui demandai ce qu'il pensoit de tout ceci : Je pense, me répondit-il, que mes soupçons étoient bien fondés, & que le Compère existe derrière les planches, quoique je ne l'aye pas vu. Comment cela, lui repliquai-je ! C'est, me dit-il, que la cloison derrière laquelle j'ai passé, se trouve double; c'est-à-dire qu'elle est composée de deux cloisons parallèles arrangées de manière qu'elles paroissent n'en faire qu'une, mais assez éloignées l'une de l'autre pour cacher un homme; voilà ce qui m'a empêché de voir le Compère. Surpris de cette ruse dont je n'avois jamais eu l'idée, je passai moi-même derrière les planches pour vérifier le fait : mais quel fut mon étonnement, quand, au

lieu de trouver cette double cloison dont M. Hill venoit de me parler, je ne vis qu'une grosse poutre verticale; qui sembloit porter le poids de tout le plancher supérieur! Elle touchoit la cloison & résonnoit comme un tonneau vide, quand on la frappoit, ce qui me fit croire qu'elle étoit composée de quatre planches clouées ensemble pour cacher le Compère. Je courus vers M. Hill pour lui dire d'abord qu'il n'y avoit pas de double cloison; il me répondit aussi-tôt que la seconde cloison étoit faite de papier collé sur toile, soutenue par un châssis; & qu'étant ainsi très-portative, le Compère, en se retirant, pouvoit l'avoir emportée avec lui. Alors je lui parlai de la poutre creuse, que j'avois aperçue: Je vois ce que c'est, dit M. Hill; c'est ici le comble de la ruse, & le plus adroit de tous les artifices; vous saurez; ajouta-t-il, que dans l'instant où je tâtonnois derrière la cloison pour découvrir le Compère, il est venu une femme (c'étoit une Commère) qui m'a prié de regarder sans rien toucher, & de ne rien révéler à l'assemblée dans le cas où j'apercevrais quelque chose. Je lui ai promis, & je tiens ma parole, en ne parlant à la Compagnie, ni de la Commère, ni de la cloison que j'ai aperçue. Je pense, continua M. Hill, que par un excès de prudence

& d'industrie , on avoit fait des préparatifs pour me faire repentir de mon indiscretion , dans le cas où j'aurois manqué à ma promesse , en révélant le secret de la Commère & de la double cloison. De plus , on auroit peut-être désiré que j'eusse fait cette révélation à la Compagnie , pour avoir le plaisir de me mettre dans l'embarras , & de me faire siffler par le Public , en lui faisant voir ensuite qu'il n'y avoit ni double cloison , ni Commère ; toutefois on s'étoit réservé la poutre creuse pour continuer , à l'insu du Public , de mettre à profit les secours du Compère , nonobstant les recherches que les curieux & les incrédules pourroient aller faire derrière les planches. Cependant , continua M. Hill , gardons le secret que j'ai promis , & jouissons de la surprise des Spectateurs.

Elle fut grande , cette surprise , quand M. Hill assura pour la seconde fois qu'il n'avoit point aperçu de Compère derrière la cloison : cependant il restoit encore des esprits rétifs , qui , sans pouvoir donner aucune raison plausible de leur incrédulité , refusoient leurs suffrages à Pilferer ; mais il fit sur la fin une opération par laquelle les plus incrédules devinrent ses profélytes.

SECTION II.

Objection d'un genre singulier. Nouvelle méthode de faire sauter un Canif.

ON a fait courir le bruit, dit le Bohémien, que je faisois mes tours à l'aide d'un Compère : je vais démasquer l'imposture & démontrer la fausseté de cette imputation d'une manière bien victorieuse; ce ne sera pas en vous cachant les moyens dont je fais usage, car alors le mystère dont mes expériences seroient revêtues, vous feroit encore soupçonner une supercherie nouvelle dans la manière de cacher ce Compère que vous avez tant à cœur. C'est donc en vous dévoilant moi-même mes secrets, que je veux démontrer la futilité des explications qu'on a prétendu vous donner; n'attendez pas cependant que je vous explique chaque Tour en particulier, ce seroit nuire à ma fortune que de faire une révélation générale; mais je vais vous en expliquer un seul, & vous jugerez de tous les autres par cet échantillon.

Ab uno disce omnes.

Le Tour des trois Canifs, ajouta-t-il, est un de ceux qu'on attribue au secours d'un Compère. On prétend que c'est à l'aide d'un fil, d'un petit écu, & d'une main cachée, que je produis le mouvement dans cette occasion; mais un simple morceau de ressort ployé en cercle, est le seul agent que j'emploie; je mets dedans, un morceau de sucre assez gros pour tenir le ressort ouvert & lui donner presque la forme de la lettre C. J'appuyé ensuite celui des canifs que je veux faire sauter à terre sur l'extrémité de ce ressort au fond d'un globelet, & j'y verse de l'eau; bientôt après le sucre se fond par la force de l'élément liquide qui le pénètre de toutes parts; le ressort jouissant alors de son élasticité, reprend subitement sa première forme, & donne au canif une petite secousse qui le fait sauter à terre.

Le Public ne fit pas attention que cette expérience n'étoit pas la même qu'on avoit faite les jours précédens, puisque, dans l'une, il s'agissoit de faire sauter un canif, précisément à l'instant choisi par la Compagnie, ce qui suppose l'assistance d'un Compère, & que dans l'autre il falloit attendre patiemment que le sucre fût fondu, sans donner aux Spectateurs le choix de l'instant où le canif devoit sauter : nonobstant cette différence bien sensible pour quiconque veut

la voir , la théorie de Pilferer , appuyée sur l'expérience , parut si lumineuse , que tout le monde en fut satisfait. Le Faiseur de Tours profita des applaudissemens qu'on lui prodigua dans cette occasion , pour charger des imputations les plus odieuses les personnes qui se flattoient de connoître ses Tours , & qui les avoient révélés au Public. On crut dès lors sur sa parole tout ce qu'il débita , & l'on ne fit pas attention que le métier d'un Jongleur se réduiroit à rien , s'il étoit obligé de dire la vérité quand il fait ses Tours , & quand il parle de ses adversaires.

Cependant M. Hill , mécontent d'avoir donné fix ducats pour apprendre de Pilferer que le Tour des trois canifs se faisoit à l'aide d'un Compère , tandis qu'on pouvoit l'exécuter par des moyens physiques , alla trouver le Faiseur de Tours après la séance , pour lui faire des reproches de sa mauvaise-foi. M. Hill , à son arrivée chez Pilferer , fut introduit dans un petit cabinet qui servoit d'antichambre : on le pria d'attendre un instant , parce que le Faiseur de Tours étoit occupé dans ce moment à parler avec une personne de distinction. M. Hill entendit dans la chambre voisine une voix inconnue qui disoit : Ce n'est pas de m'avoir vendu votre secret que je vous blâme ; vous êtes le propriétaire de vos idées , & vous avez le droit de les vendre à qui-

conque préfère votre savoir à son argent; mais vous ne sauriez vous laver envers moi de m'avoir vendu six ducats un secret que vous avez ensuite divulgué dans toute la Ville pour rien.

Il n'est pas bien difficile, répondit le rusé Bohémien, dont la voix fut aussitôt reconnue par M. Hill, de me disculper sur ce point, & d'obtenir un jugement favorable dans une cause où, quoique vous soyez ma Partie adverse, je désire de vous avoir pour Juge. N'est-il pas vrai, Monsieur, continua Pilferer, que puisque vous êtes venu pour m'acheter mon secret, vous me considérez à cet égard comme un homme qui avoit droit de le vendre, c'est-à-dire, comme un Marchand ? Cela est vrai, dit l'inconnu. Or, continua Pilferer, je le demande à tout être raisonnable; un Marchand n'a-t-il pas le droit incontestable de vendre sa marchandise à l'un & de la donner à un autre pour rien ? Cela est vrai, dit l'inconnu, pour les marchandises ordinaires, parce que la pièce donnée à l'un n'est pas précisément la même que celle qu'on a vendue à un autre; d'où il s'ensuit qu'on peut donner à l'un sans priver l'autre de son acquisition: mais il n'en est pas de même d'un secret qu'on vient de vendre. Le divulguer, c'est lui ôter sa valeur & son existence, & l'on ne peut évidemment le donner ainsi au Public, qu'en

le dérobant à l'acheteur qui l'a payé. En supposant, dit le rusé Pilferer, que le secret dont il s'agit ait perdu son existence & sa valeur par la publicité, je serois encore exempt de tout reproche, puisque la nécessité où je me suis trouvé de le dévoiler pour me défendre contre mes adversaires, doit être considérée comme un de ces accidens fâcheux, imprévus & inévitables, qui font perdre à l'acheteur la chose vendue, sans que le vendeur lui doive pour cela ni restitution, ni dédommagement. Au reste, ajouta Pilferer, je ne fais si vous approuvez mes raisons ; mais je peux vous assurer qu'au fond de mon cœur, elles me paroissent très-justes, & que, sous ce point de vue, je suis au moins excusable par la pureté de mes intentions.

L'inconnu paroissant peu satisfait de ces dernières raisons, se retira sans ajouter un seul mot.

M. Hill fut introduit, & débuta de cette manière : Je viens vous faire mes représentations sur la petite convention qui s'est passée entre nous, & vous dire que je suis un peu fâché, non pas de ce que vous avez enseigné pour rien au Public le vrai moyen de faire le Tour des trois canifs, mais de ce que vous ne m'avez enseigné, pour six ducats, qu'un moyen ignoble, faux & illusoire. Je ne fais, dit le Bohémien, ce que vous entendez par un moyen

ignoble; mais je présume que la noblesse des moyens, en quoi qu'elle consiste, doit être regardée comme nulle, quand il s'agit de faire illusion; & qu'on y réussit. Quant à ce que vous appelez moyen faux & illusoire, le fil tiré par un Compère ne mérite pas cette dénomination, puisque ce procédé produit un plus grand effet, & puisque je m'en sers presque toujours, & que je dois l'employer encore demain, quoique j'aye assuré aujourd'hui que je n'en faisois jamais aucun usage. Vous deviez au moins, dit M. Hill, m'enseigner en même temps les deux procédés que vous connoissiez, afin que je pusse, comme vous, les employer tour à tour, & pour que, dans toutes les occasions où l'un des deux seroit connu du Public, je pusse me servir de l'autre comme d'un retranchement favorable contre des adversaires trop éclairés.

Vous enseigner deux moyens à la fois, dit Pilferer, je ne le devois pas, pour trois raisons: la première, parce que j'ai promis seulement de vous enseigner pour six ducats le moyen que j'avois employé jusqu'alors, & non celui que j'emploierois dans la suite, & que j'ai tenu ma promesse en vous dévoilant le fil & le Compère: la seconde, parce que, quand nous avons fait notre convention, je ne connoissois réellement que le

procédé que je vous ai enseigné ; & si depuis ce temps-là j'ai découvert une nouvelle méthode , je la dois à la force de mon génie , & je ne crois pas que cela doive m'attirer des reproches : la troisième enfin , parce que , dans le cas même où j'aurois connu le second moyen , je ne vous l'aurois pas enseigné , avec le premier , pour six ducats. — Je pense bien , dit M. Hill , que vous ne m'auriez pas enseigné pour ce prix les deux moyens ensemble ; mais vous auriez pu me les montrer à six ducats chacun. Point du tout , dit Pilferer , les deux ensemble vous auroient coûté au moins cent ducats. Pourquoi donc auriez-vous exigé un prix aussi exorbitant , dit M. Hill étonné , puisque je n'ai payé le premier de ces deux procédés que six ducats ? C'est , dit Pilferer , parce que le second moyen est infiniment plus précieux que le premier ; mais il ne doit pas l'être davantage , dit M. Hill , puisque vous ne l'avez pareillement fait payer que six ducats à la personne qui sortoit d'ici quand je suis entré. Comment le savez-vous , dit Pilferer en rougissant ; est-ce que vous connoissez cet homme ? Je ne le connois pas , répondit M. Hill ; mais comme votre porte étoit entr'ouverte , & que j'ai attendu un demi-quart-d'heure dans votre antichambre , j'ai tout entendu sans rien écouter.

Ici Pilferer se trouva un moment dans l'embarras; mais il étoit trop fin menteur pour y rester long-temps. Il est vrai, dit-il, que je lui ai donné mon secret pour six ducats; mais le céder à ce prix, c'étoit le donner pour rien, & mon intention étoit réellement de lui en faire un présent, parce qu'il m'étoit recommandé par un de mes amis à qui j'ai les plus grandes obligations. A propos, continua le Bohémien, en cessant de rougir, & prenant un air gai, comme s'il lui étoit survenu une pensée fort agréable, vous devez savoir que chaque procédé pour faire un Tour est en lui-même d'une valeur modique, parce qu'on trouve toujours dans la plupart des sociétés quelque personne éclairée qui en a connoissance, & qui, en l'expliquant à l'Assemblée, le rend à peu près inutile: mais, quand on a plusieurs méthodes pour faire la même expérience, elles forment autour du professeur une espèce de rempart inexpugnable qui le met à l'abri de tous les coups. Attaqué dans un coin, il se réfugie dans un autre; poursuivi dans celui-ci, il passe à un troisième, & revient au premier; tel qu'on voit un habile maître d'escrime passer rapidement de la tierce à la quarte, & par la vivacité de ses mouvemens aussi prompts que la pensée, employer pour ainsi dire dans le même ins-

tant toutes les reffources de fon art ; tel un habile Professeur de Phyfique amusante doit se rendre invincible , enjoignant à son adresse habituelle la variété , la multiplicité & la complication de ses moyens. Les différens procédés qu'on employe pour faire le même Tour , se donnent donc une force mutuelle par leur réunion ; & l'on ne doit pas être surpris que deux moyens ensemble soient vendus 15 à 20 fois plus cher que ne le feroit chacun séparément. Il en est , pour ainsi dire , de ces moyens comme des chevaux de carrosse qu'on achète au marché ; s'ils sont dépareillés , on peut se les procurer à un prix modique ; mais quand on en trouve deux , quatre ou six , qui , par l'égalité de la taille & l'assortiment des couleurs , sont propres à former un superbe attelage , le prix auquel on les vend n'a plus d'autres bornes que le luxe ou le caprice de l'acheteur. Vous voyez donc que deux moyens qui ont été vendus séparément six ducats chacun , peuvent être vendus ensemble cent ducats , sans qu'il y ait aucune lésion , & sans que personne puisse avoir lieu de s'étonner ou de se plaindre.

Dans la suite de cette conversation , M. Hill remarqua que Pilferer , en plaidant sa cause , mêloit toujours à ses mensonges quelque bonne vérité qui leur servoit de passe-port , & qu'il

sembloit prendre pour modèle ces faux-monnayeurs qui ont toujours sur eux de l'argent de bon aloi pour faire passer une fausse pièce. M. Hill paroissant enfin satisfait des raisons de Pilferer, n'insista pas davantage ; & se contenta de lui dire que vraisemblablement il ne feroit plus le Tour des trois canifs dans cette Ville, puisque ses deux moyens étoient connus. Pilferer, après avoir éclaté de rire, dit qu'il étoit en état de faire ce même Tour tous les jours pendant un an dans la même ville, quand même il s'y trouveroit des gens assez instruits pour dévoiler tous les jours ses moyens, parce qu'en donnant le lendemain un moyen différent, il feroit accroire que l'explication de la veille étoit fausse & trompeuse. Est-il possible, dit M. Hill ? C'est même très-facile, repliqua Pilferer : apprenez que pour faire sauter un canif, je peux employer successivement, l'aiman, la matière électrique, la fumée, le vent, l'eau, le sable, le feu & tous les élémens cachés & déguisés de mille manières. Nouveau Protée, je peux paroître tous les jours sous une forme nouvelle. Comme Dédale, je veux construire un labyrinthe qu'on pourra nommer à plus juste titre que celui de Crète,

Labor & inextricabilis error.

ENEIDE.

On

On ne pourra s'y conduire qu'à l'aide d'un fil que je tiendrai moi seul entre mes mains ; & s'il se trouve un esprit assez sublime pour me suivre dans tous mes détours, je le forcerai du moins à admirer la fécondité de mon imagination. . . . Mais je me trompe, ajouta-t-il, après avoir hésité un instant, je n'ai pas besoin de faire de si grands efforts, je connois la crédulité populaire & la foiblesse de l'esprit humain, je ne veux employer de ma vie qu'un fil & un ressort, & je veux faire accroire à toute la terre que je n'emploie ni l'un ni l'autre, ou corriger le proverbe, *stultorum infinitus est numerus*.

Ce discours, quoiqu'un peu exagéré, sembloit partir du fond du cœur, & porta la conviction dans l'esprit de M. Hill, qui, intérieurement humilié de n'avoir rien imaginé sur un Tour qu'on pouvoit déguiser de tant de manières, résolut à l'instant d'y réfléchir bien sérieusement, & s'aperçut aussi-tôt que, pour faire sauter un canif, on pouvoit employer la Mécanique, la Chimie, les Évaporations, les Dissolutions, les Fermentations & tout ce qui peut produire quelque mouvement, tant dans les arts que dans la nature.

SECTION III.

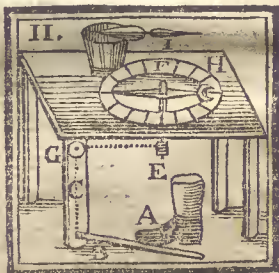
Le Tour des trois Canifs peut se faire par tant de moyens différens, qu'on pourroit les multiplier à l'infini. Crainte d'ennuyer le Lecteur, on n'en donne ici que neuf pour exemple.

MONSIEUR Hill, de retour chez lui, ne s'arrêta point à une vaine théorie : il mit d'abord en pratique, sans témoins, tous les procédés qu'il imagina pour faire sauter un canif, & donna ensuite une séance où il invita plusieurs personnes honnêtes, & Pilferer aussi. Il y fit neuf fois le tour des trois canifs, toujours par un procédé différent; d'abord il dit que, pour faire ce Tour, on n'avoit employé jusqu'alors que des moyens indignes d'un Physicien, savoir, un fil & un simple ressort. Je vais, dit-il, appuyer les canifs sur les bords du gobelet, afin que tout le monde puisse voir qu'ils ne sont appuyés, ni sur un ressort, ni sur un petit écu tiré par un fil. Ayant ensuite mis sur les bords du gobelet les trois canifs, il fit sauter par terre, sans le toucher, celui des trois qu'on avoit choisi, & à l'instant que l'on le désira : Je pense, dit Pilferer, qu'il y a ici un peu de compéra-

ge ! Comment cela se peut-il , dit M. Hill , puisqu'en vous approchant du gobelet , vous ne pouvez voir ni fil , ni petit écu ? Ce n'est pas ainsi que je l'entends , dit Pilferer ; il peut y avoir dans la table , sur laquelle vous posez le gobelet , un aiman caché , mis en mouvement par un fil tiré par un Compère ; dans ce cas , le fil est caché dans les pieds de la table , & je ne peux l'apercevoir ; mais l'aiman , qui , par ce moyen , s'approche du canif mis en équilibre sur les bords du verre , peut très - bien le mettre en mouvement par son attraction & lui faire faire la culbute. Pilferer avoit deviné juste ; mais cela n'empêcha pas M. Hill de faire croire pour un moment à toute la Compagnie , que Pilferer s'étoit trompé : Vous voyez bien , dit M. Hill , ôtant la table de l'endroit où elle étoit , pour la transporter au milieu de la chambre , que cette table ne tient à rien , & que , par conséquent , il ne peut pas y avoir dans ses pieds un fil tiré par un Compère ; ensuite pour persuader à l'assemblée que Pilferer étoit dans l'erreur , il répéta la même opération avec les mêmes circonstances. Tout le monde crut que Pilferer avoit donné une fausse explication , & l'on auroit sans doute persévéré dans cette erreur , si Pilferer avoit été obligé de garder le silence ; mais , sur la permission qu'il obtint

de parler, on fut bientôt détrompé. Maintenant, dit-il à M. Hill, ce n'est plus le Compère qui a tiré le fil, c'est vous-même: d'abord, en ôtant la table de sa première place, vous avez cassé le fil à l'endroit où la table touchoit le plancher, pour ne pas faire apercevoir ce fil en le traînant dans la chambre; ensuite vous avez approché votre pied de celui de la table: vous l'avez appuyé à l'instant requis sur une bascule, qui, par son mouvement, a fait remuer l'aiman caché dans la table.

Nous joignons ici, pour plus grande clarté, une figure qui doit rendre la chose palpable; *fig. 21.*



Le Faiseur de Tours avec son pied *A*, pousse la bascule *B*, par ce moyen il tire le fil *C*; à l'aide de la poulie *G*, il fait tourner l'axe *E F*, sur lequel le fil est entortillé; par ce moyen, l'aiman *H*, tourne autour de son pivot, comme l'aiguille d'une montre, & quand il arrive

sous le canif *I*, dont la lame est en dehors, il lui fait faire la culbute par son attraction.

M. Hill, qui avoit prévu qu'on pourroit donner cette explication, ne fut guère embarrassé, parce qu'il avoit en même temps préparé la réponse : Je n'ai pas besoin, dit-il, pour faire sauter un canif, d'avoir de l'aiman caché dans une table. Pour vous en donner une preuve sans réplique, je vais mettre le canif & le gobelet sur une chaise, & vous verrez que l'expérience réussira comme auparavant ; il exécuta ensuite la même récréation sur une chaise, & Pilferer en donna l'explication suivante : Vous avez, dit-il, choisi exprès une chaise délabrée & inclinée, qui n'étoit point propre à donner au gobelet une assiette perpendiculaire. Vous saviez bien que, pour remédier à cet inconvénient, vous seriez obligé de faire usage d'une petite planche que vous avez posée sur la chaise, sous le gobelet. Vous aviez caché, dans l'épaisseur de cette planche, le mouvement d'une grosse montre, qui, portant un morceau de fer aimanté au bout d'une aiguille à secondes, l'a fait passer sous le canif en moins d'une minute, & a produit, par ce moyen, le même effet que l'aiman caché dans la table, quand vous le remuez avec votre pied, à l'aide d'une bascule. M. Hill répondit, en employant un autre moyen ; &, pour prouver que

L'aiman étoit inutile dans cette expérience, il employa tout simplement une table de verre, portée sur des pieds de cristal; dans ce cas-là, il est évident qu'il n'y avoit point d'aiman; mais la table étoit formée de deux glaces parallèles, comme celle dont nous avons parlé, Chap. 25 du premier Volume. Elle étoit adaptée & fixée sur une planche où alloit aboutir un porte-vent: M. Hill passant sur une autre planche du parquet de sa chambre, faisoit remuer un soufflet qui étoit dessous; le vent entrant dans les pieds de la table, passoit entre les deux glaces, & sortoit par un petit trou sur lequel on avoit posé un gobelet percé dans le fond, pour donner passage au vent. Le canif qu'on vouloit faire sauter étant en équilibre sur le bord du verre, s'en alloit au moindre vent; mais les autres canifs, fixés sur le verre, par des entailles qui en ferroient le bord, restoient parfaitement immobiles.

Nota. 1°. Le bord du verre doit être plat & large au moins d'une demi-ligne, pour qu'on puisse facilement y appuyer le canif qu'on veut faire sauter; d'un autre côté, ce canif doit être marqué d'avance à l'endroit qui doit toucher le bord du verre, pour qu'on puisse facilement le mettre en équilibre dès le premier instant, & sans tâtonner. 2°. On peut em-

ployer, si l'on veut, des canifs fournis par la Compagnie; mais comme ils n'ont point les entailles dont nous venons de parler, pour les fixer sur le bord du gobelet, on emploie alors un autre moyen pour leur donner l'immobilité nécessaire. Le bord du gobelet est enduit de colle à bouche dans deux endroits; & dans l'instant où on y pose les deux canifs qu'on veut rendre immobiles, on y passe le doigt qu'on a mouillé un instant auparavant, à l'insu du Spectateur, soit en le portant à la bouche, pour y mettre un peu de salive, soit en mettant la main dans sa poche, où on tient de l'eau dans une éponge. 3^o. On peut aussi fournir soi-même trois canifs, & faire accroire à toute la Compagnie que ce sont des canifs fournis par elle; pour cela, on en demande un grand nombre : on les met tous sur une table, & on y mêle adroitement les trois qu'on veut faire servir à l'expérience. Chacun de ceux qui ont fourni des canifs, s' imagine alors que le sien reste sur la table, & que c'est celui de son voisin qui est appuyé sur le bord du verre; cette idée lui vient très-naturellement, parce que, quand même il supposeroit que ce sont des canifs substitués par le Faiseur de Tours, cette supposition seroit en elle-même très-insuffisante pour rendre raison de l'expérience.

M. Hill, ayant dévoilé lui-même le dernier procédé qu'il venoit d'employer, se servit d'un autre, que tout le monde trouva fort ingénieux, & qu'il nous expliqua lui-même aussi-tôt qu'il l'eut mis en pratique : Il faut, dit-il, poser le canif de manière que sa partie la plus pesante soit hors du verre ; & pour faire l'équilibre, on y joint une longue épingle à friser, soudée au point *A*, avec de la cire à cacheter. *Voyez la fig. 12 ;*



& portant à l'autre extrémité une balle de plomb *B*, qui sert de contre-poids : on laisse négligemment une chandelle allumée sous le point *A* du canif qu'on veut faire sauter, & la chaleur faisant alors fondre la cire, l'épingle entraînée dans le gobelet, par le plomb *B*, laisse tomber le canif au dehors.

Après cette explication, M. Hill remit le canif & l'épingle sur le bord du gobelet, comme auparavant : Vous croyez, dit-il, que c'est le feu de la chandelle qui fait fondre la cire ; soyez

fût que je n'ai pas besoin de cet agent ; il souffla aussi-tôt la chandelle, & au bout d'une minute le canif sauta : Pilferer dit à M. Hill, qu'en ôtant la chandelle, il avoit laissé négligemment sur la table trois volumes, sur lesquels le chandelier étoit appuyé auparavant. Ces volumes, dit Pilferer, ne sont peut-être des livres qu'en apparence ; au lieu d'avoir été faits à l'Imprimerie & chez le Relieur, ils pourroient bien avoir reçu l'existence dans la boutique d'un Ferblantier ; ce seroit alors une simple boîte de fer-blanc, formant une lanterne sourde, dans laquelle il y auroit une lampe allumée, qui produiroit l'effet de la chandelle. M. Hill, quoiqu'attaqué par son foible, ne fut pas encore vaincu ; il ôta d'abord les volumes & se garda bien de les montrer de près, ou de les ouvrir, pour en faire voir les feuillets ; ensuite il posa lui-même le canif sur un grand gobelet d'argent, & sans y mettre ni plomb ni épingle, & sans approcher la chandelle ni la lanterne sourde, il fit sauter le canif pour la septième fois. Personne n'ayant pu pénétrer ce mystère, M. Hill nous dit qu'il venoit d'employer trois fois le même agent ; & que cette dernière fois, au lieu de faire usage d'une lanterne sourde, il avoit mis tout simplement une lampe dans la patte du gobelet ; qu'un très-petit morceau de suif, attaché au

bout du canif, commençoit à se fondre par la plus légère chaleur, & que la chute de la première goutte faisoit perdre au canif son équilibre & le laissoit tomber au dehors. *Fig. 23.*



M. Hill prit un autre verre, & après avoir fait remarquer qu'il n'y avoit aucune lampe, il appuya sur ses bords le même canif, sans y ajouter aucune matière capable d'entrer en fusion par la chaleur; il ne manqua point de faire observer qu'il se mettoit à tous égards dans l'impossibilité d'employer aucun des procédés dont nous avons parlé jusqu'ici; cependant il nous dit que le canif sauteroit à la deuxième, troisième ou quatrième minute, selon nos desirs. On choisit la troisième minute, & le canif sauta, dans ce moment, comme on l'avoit demandé; Pilferer, pour expliquer ce Tour, eut recours à l'aiman qu'il prétendit être caché dans un chandelier voisin, & ne put rien imaginer de plus vraisemblable pour rendre raison de cette

expérience, avec les circonstances qui l'accompagnoient, mais M. Hill le fit bientôt désister de ses prétentions, & prouva que le Magnétisme n'y entroit pour rien, en nous donnant l'explication que voici. J'ai mis, dit-il, après le verre, un chandelier de tôle, qui porte dans sa partie *A*, du sable coulant, qui s'échappe par le trou *B*, pour descendre dans la partie *C*. A mesure qu'il arrive dans la partie inférieure, le petit tas augmente dans cette partie; & quand il est monté jusqu'au trou *D*, le sable sort du chandelier par cette ouverture; & tombant sur la lame du canif, lui fait perdre l'équilibre; *fig. 24.*



Ce sable arrive plus ou moins tard au passage *D*, parce qu'en haussant ou baissant le fond *E* de deux ou trois crans, selon le besoin, la capacité du creux qui reçoit le sable, se trouve remplie plus tôt ou plus tard dans la même proportion.

Cette explication, bien différente de celle

que Pilferer avoit voulu donner par l'aiman caché dans le chandelier, attira à M. Hill des applaudissemens d'autant plus mérités, qu'il ne faisoit pas ses Tours pour éblouir le Peuple & pour avoir son argent, mais seulement pour avoir le plaisir de les dévoiler à ses amis, & de faire voir que l'admiration aveugle qui ne veut jamais attribuer des effets merveilleux, en apparence, à une très-petite cause, est toujours fille de l'ignorance & de la crédulité.

M. Hill ne voulant pas épuiser la matière en démontrant tous les moyens possibles de faire le même Tour, se contenta de l'exécuter pour la neuvième fois, mais d'une manière qui lui procura la plus grande satisfaction. Il remit un canif sur le bord d'un verre, dit qu'il tomberoit au bout d'une minute, & après avoir assuré qu'il défioit le plus rusé de dire le fin mot, il entr'ouvrit une armoire, où il remua quelque chose qu'on ne pouvoit pas bien distinguer, parce qu'il sembloit vouloir le cacher. Cependant Pilferer crut voir une machine électrique; il se félicita de l'avoir aperçue, & s'imagina qu'à l'aide de quelques conducteurs cachés derrière la tapisserie, on électrisoit le canif pour le faire sauter à terre. Ravi d'avoir découvert un moyen que M. Hill sembloit vouloir cacher, il s'écria, aussi-tôt que le canif fut tombé

à terre : C'étoit bien la peine d'annoncer comme incompréhensible, un Tour que vous faites par l'électricité. Par l'électricité, dit M. Hill, en faisant semblant d'être embarrassé ! Oui, sans doute, dit Pilferer, ceux qui connoissent le fluide électrique, savent bien que cet agent a, comme l'aiman, la vertu d'attirer & de repousser ; & ceux qui, sans être Physiciens, ont éprouvé la commotion dans l'expérience de Leyde, ou qui ont seulement vu le carrillon électrique, ne peuvent douter que l'électricité n'ait la force de faire tomber un canif mis en équilibre sur le bord d'un verre. Je fais, répondit M. Hill, que cela est possible ; mais je pense que vous ne prétendez pas conclure de la possibilité à la réalité. Je ne prétends pas tirer une pareille conclusion, repliqua Pilferer ; mais après avoir assuré que la chose est possible, je suis prêt à parier qu'elle est réelle. Vous risqueriez de faire un tel pari, dit M. Hill ! vous voyez bien que je n'ai ni conducteur ni machine électrique. Les conducteurs, dit Pilferer, peuvent être cachés entre le mur & la tapissérie, & la machine électrique peut être dans votre armoire. M. Hill, faisant encore semblant d'être embarrassé, dit qu'il n'y avoit chez lui aucune machine électrique, & sortit pour un moment de la chambre, sous prétexte d'aller quérir

quelque chose. Pilferer profita de l'occasion pour regarder promptement dans l'armoire par un trou qui sembloit destiné à donner de l'air aux objets qui s'y trouvoient renfermés. Il aperçut une forme de machine électrique avec tout son appareil, & regagna aussi-tôt sa place pour que M. Hill ne le soupçonnât point d'avoir eu tant de curiosité. Cependant M. Hill étoit dans l'appartement voisin, où il observoit tous les mouvemens de Pilferer à l'aide d'un polémoscope (les polémoscopes sont des miroirs cachés, & disposés de manière, que par leur secours on peut voir différens objets sans être soupçonné de les regarder). M. Hill fut bien satisfait de voir que Pilferer regardoit dans l'armoire : il étoit même sorti exprès pour lui en donner le temps & l'occasion, afin qu'il achevât de se persuader à lui-même que la machine électrique avoit influé sur le dernier Tour. L'intention de M. Hill étoit d'engager Pilferer dans un pari considérable, non pour s'enrichir à ses dépens, car il se proposoit de lui rendre l'argent, ou de le donner aux pauvres, mais seulement pour humilier Pilferer, & jouir un peu de sa défaite; car il est des occasions où, comme dit la Fontaine,

C'est un double plaisir de tromper un trompeur.

C'est pour cela que , lorsque Pilferer avoit parlé de l'électricité , M. Hill avoit répondu , en affectant d'hésiter , pour attirer Pilferer dans le piège , & lui faire croire , par cet embarras apparent , qu'il avoit deviné juste. Pilferer , au retour de M. Hill , lui dit : Vous ne voulez donc pas avouer , Monsieur , que vous avez employé la machine électrique ? Je ne peux , dit M. Hill , toujours en hésitant , & même en pâlisant , faire un aveu contraire à la vérité , dans la seule vue de vous faire plaisir , mais je parie cinquante ducats , ajouta M. Hill , que je n'ai pas employé ce moyen. On vous attraperoit bien , dit Pilferer , si on acceptoit le pari. Je ferois si peu attrapé , dit M. Hill , qu'il n'y a rien dans cette chambre qui puisse mettre en action le fluide électrique. — Vous comptez donc pour rien la machine qui est dans l'armoire ? — Je vous ai dit qu'il n'y en avoit aucune. — Je ne l'ai pas vue , dit Pilferer en mettant cinquante ducats sur la table , mais je perds tout cet argent , s'il est vrai qu'il n'y en ait pas une. Je suis bien sûr que vous n'avez pas regardé dans l'armoire , dit M. Hill , qui savoit bien le contraire ; car , si vous y aviez regardé , vous sauriez qu'il n'y a rien. Pilferer crut qu'on prononçoit ces dernières paroles pour l'empêcher de parier ; mais c'étoit bien le contraire , car M. Hill ne fei-

gnoit de craindre le pari que pour donner plus de courage à son adversaire.

Les conventions de la gageure furent écrites & signées de part & d'autre; & Pilferer, pour mieux s'assurer de gagner, y ajouta une seule condition : c'étoit, que le pari seroit nul, dans le cas où il y auroit dans l'armoire quelque passage caché pour escamoter la machine & la faire passer dans le cabinet voisin. M. Hill ayant souscrit à cette condition, ouvrit l'armoire, & fit voir qu'il y avoit tout simplement au fond d'une boîte obscure, à demi-ouverte, un miroir concave à facettes, qui réfléchissoit l'image d'un carton situé horizontalement sur une tablette voisine, & qui représentoit en peinture découpée une machine électrique dont le plateau verdâtre imitoit la couleur du verre commun.

Cette peinture, vue aussi dans le miroir, avoit d'autant mieux imité la réalité aux yeux de Pilferer prévenu, qu'il n'y avoit jeté qu'un simple coup-d'œil, & qu'il ne savoit pas qu'on avoit fait des préparatifs pour lui faire illusion. L'embarras apparent de M. Hill dans la conversation précédente, la difficulté d'expliquer le Tour autrement que par l'électricité, le témoignage de quelques uns des Spectateurs qui prétendoient avoir vu une machine électrique dans l'armoire; enfin l'illusion d'optique qui
avoit

avoit fait voir aux yeux de Pilferer une machine électrique, là où il n'y en avoit point, furent autant de circonstances qui le conduisirent dans le panneau qu'on lui tendoit ; & , pour cacher son mécontentement, il prit familièrement la main de M. Hill, ensuite la serrant & la secouant à la manière angloise, comme pour lui démancher le bras, il lui dit, avec un sourire forcé :

You are a good conjurer.

Vous êtes un bon Sorcier.

Pour vous témoigner ma reconnoissance d'un si beau compliment, dit M. Hill, en mettant dans sa poche les 50 ducats qu'il venoit de gagner, je veux vous montrer l'argent que j'ai employé pour faire le Tour ; j'ai cru, dit Pilferer en l'interrompant, que vous alliez me rendre les 50 ducats. Vous les rendre, dit M. Hill ! ce seroit vous faire un don, & vous ne l'accepteriez pas de ma part ; ce seroit, dit Pilferer, me donner seulement une partie de ce qui m'appartient. Comment donc cela, dit M. Hill ? — C'est, répondit Pilferer, parce que j'ai gagné le pari, puisqu'il y avoit réellement dans l'armoire une machine électrique en peinture, & que vous ne devez avoir gagné

que dans le cas où l'armoire n'auroit contenu de machine électrique en aucune manière. — Dans ce cas, dit M. Hill, qui avoit prévu toutes les ruses de la chicane la plus aguerrie, j'aurois encore gagné, parce que le carton peint que vous avez vu dans le miroir, n'est pas dans cette armoire; il est dans l'armoire voisine, & l'image en est portée sur le miroir par un trou de communication. Le Bohémien ne pouvant prouver qu'il avoit gagné le pari, auroit au moins voulu le rendre nul, en y trouvant des équivoques; c'est pourquoi il repliqua de cette manière: Mais, à cause de cette communication dont vous venez de parler, les deux armoires doivent être considérées comme n'en faisant qu'une, & sous ce point de vue, je peux prétendre avec raison, qu'il y avoit une machine électrique en peinture dans cette armoire. Je passe encore condamnation là dessus, dit M. Hill: prenez, si vous voulez, deux armoires pour une ou pour la moitié d'une, peu m'importe; mais vous conviendrez au moins que vous avez perdu le pari, si on ne trouve ni dans l'une ni dans l'autre aucune machine électrique, même en peinture.

M. Hill fit voir dans ce moment un carton sur lequel on avoit peint une infinité d'objets entassés sans aucun ordre, savoir, dans le milieu,

une pendule , un groupe d'enfans , un chat avec un morceau de lard , un mouchoir & un paquet de linge ; dans les quatre coins , c'étoient une bouteille , des livres , des jumelles de bois , du fil d'archal , une lunette d'opéra , des tuyaux de cuivre , des jarres , une écritoire , un plateau de verre , une roue de coutelier , des cylindres de cristal , un fourcier avec une baguette divinatoire , des sabots élastiques , & une mâchoire d'âne.

Je vous demande , dit M. Hill , si vous découvrez sur ce carton une machine électrique en peinture. Tout le monde répondit que non. Cependant , continua M. Hill , vous pouvez y voir toutes les parties d'une pareille machine , car ces jarres , cette manivelle , ces fils d'archal , ce plateau & ces tuyaux de cuivre en formeroient une avec son appareil , si toutes ces pièces étoient arrangées chacune à sa place ; mais ces différens morceaux ainsi déplacés , méritent aussi peu le nom de machine électrique , que des tas de ruines de pierre ou de charpente méritent celui d'une maison ; ce sont cependant toutes ces pièces désunies qui , réfléchies par un miroir concave à facettes , présentent l'image d'une véritable machine électrique. Les facettes sont autant de petits miroirs qui représentent chacun sa partie ; & leur inclinaison respective

est telle , qu'elles donnent à l'image partielle qui s'y trouve représentée , la vraie position qu'elle doit avoir pour paroître réunie avec les autres , & former une machine complete , sans représenter à l'œil les objets étrangers & parasites qu'on y a entre-mêlés , tels que le fourcier & la mâchoire.

Pilferer ne pouvoit , sans se rendre ridicule , donner le nom de machine électrique à des parties éparfées peintes sur un carton. Il sentoît aussi au fond de son cœur que l'armoire où ce carton étoit placé , n'étoit pas la même que celle où il avoit prétendu trouver une machine électrique , & qu'il s'agissoit aussi d'une machine réelle & non en peinture , puisque , selon lui , elle devoit avoir servi à électriser un canif . C'est pourquoi il prit le parti de se taire , & parut néanmoins très-humilié d'avoir été vaincu par un simple bourgeois qui ne faisoit ses Tours que pour amuser ses amis. M. Hill lui rendit les cinquante ducats , & lui dit , pour lui épargner la confusion de les recevoir : Ce n'est pas à vous , Monsieur , que je les donne , c'est aux pauvres : je vous charge d'en faire vous-même la distribution , à condition toutefois que vous ne ferez point afficher cette aumône. Cette condition est inutile , dit Pilferer , vous savez bien que je ne suis pas un charlatan en fait de bienfaisance.....

M. Hill ne nous congédia point sans nous enseigner le dernier moyen qu'il avoit employé pour faire sauter le canif. .

Le manche du canif est creux & divisé en trois compartimens. Dans le premier *A*, j'ai mis du vif-argent qui s'écoule par le trou *B* dans la partie *C*, *fig. 15.*



Tant que le mercure peut être contenu dans la partie *C*, le canif reste en équilibre, parce qu'alors le mercure se distribue avec égalité des deux côtés du point d'appui; mais à force de couler, il monte enfin jusqu'à l'ouverture *D*, & passe dans la capacité *G*. Cette partie devenant alors plus lourde, il n'est pas étonnant que le canif change de place.

*Conclusion de ce Chapitre, & première réponse
aux Détracteurs de la Magie Blanche dé-
voilée.*

Le commencement de ce Chapitre prouve qu'il existe différens moyens de cacher un Compère, & de faire accroire qu'on n'en a point, lors même qu'on en a plusieurs; & la seconde partie démontre évidemment qu'on pourroit multiplier, pour ainsi dire, à l'infini, les moyens de faire le Tour des trois canifs. Ces différens moyens sont donc comme autant de routes qui conduisent au même but. Maintenant je demande à tout Lecteur impartial si on pourroit prouver qu'un homme ne suit pas le vrai chemin, parce qu'on en trouveroit un autre différent du sien. Pourroit-on prouver, par exemple, que l'Ouvrage intitulé, *Guide des Voyageurs*, nous induit en erreur, quand il dit que, pour aller de Paris à Londres, on passe par Calais, Douvres & Cantorbery, parce qu'il plait à certaines personnes de s'embarquer à Ostende pour aller dans la Capitale de l'Angleterre, en remontant la Tamise? Un pareil sophisme semble n'avoir pas besoin de réfutation. Cependant c'est par un argument de cette force qu'on a voulu faire croire que l'Auteur de la *Magie Blanche* n'avoit pas donné le moyen de faire le Tour des trois canifs.

On a dit : Nous prenons aujourd'hui un chemin différent de celui qu'il indique & que nous prenions autrefois ; donc il induit le Peuple en erreur sur ce point-là ; donc il se trompe par-tout ailleurs. Et partant ensuite de cette conclusion ; comme d'un principe démontré, on en a tiré des conséquences encore plus absurdes, on y a joint des imputations odieuses , des accusations sans preuve ; on a condamné l'accusé sans l'entendre ; on a refusé d'écouter ses raisons ; mais l'Arrêt a été cassé par le Public éclairé , parce qu'il n'avoit été prononcé que par des Juges incompétens très-intéressés dans la cause , & parce qu'ils avoient entassé dans leur jugement un si grand nombre d'absurdités , qu'ils sembloient avoir pour but de démontrer par leur inconséquence la vérité de ce principe :

Mentita est iniquitas sibi.

CHAPITRE III.

SECTION PREMIÈRE.

Observations sur le Monde Microscopique.

AVANT de partir du Cap de Bonne-Espérance, nous fîmes connoissance avec un Am-
F iv

teur qui avoit un riche cabinet de machines. Je ne parlerai point des pièces que nous vîmes chez lui, parce qu'elles étoient à peu près semblables à celles que nous avions vues à l'Isle-Bourbon, chez M. van Estin. Voyez le Chapitre 25 du premier Volume.

J'en excepterai cependant un Microscope nouvellement perfectionné, qui étonna M. Hill, quoiqu'il eût souvent vu des instrumens de ce genre chez M. Ramsden, & chez les autres Opticiens de Londres.

Avec cet instrument, nous dit le propriétaire de ce Cabinet, on peut voir une infinité de vermiculeaux dans le suc de toutes les plantes, dans le lait de tithymale & de figuier, dans le vinaigre, dans la pluie, dans la neige, dans les champignons, dans les eaux de la mer, & ce sont peut-être des animaux qui la rendent lumineuse & phosphorique : on en voit d'une petitesse extraordinaire sur la feuille d'orme, du houx & du laiteron, dans les germes des plantes, dans la semence des animaux, & notamment dans celle du chien & du cheval. L'illustre Auteur du Poëme de l'Anti-Lucrèce dit, en parlant du mulet :

*In patre asellus erat multis cum millibus, ante
Quàm matrem furtivas equam violaret adulter.*

Plusieurs millions de ces animalcules nagent dans une goutte d'eau comme dans un vaste océan. On en découvre, selon M. de Malezieu, qui sont 27 millions de fois plus petits qu'une puce. Voyez le *Dictionn. d'Hist. Nat. de M. Valmont de Bomare*, les *Entretiens physiques du P. Regnault*; les *Mémoires pour servir à l'Hist. des Insectes*, par M. de Réaumur; les *Ouvrages de Leewenhoeck*, &c.

Pour nous prouver ce qu'il venoit d'avancer, l'Amateur prit un brin d'herbe, & avec des ciseaux, il en coupa un petit morceau presque invisible à l'œil. Il le posa sur un verre de Bohême très-pur, & nous le fit voir à travers sa meilleure lentille. M. Hitt, qui regarde le premier, s'écrie aussitôt: Merveille! merveille! Il aperçoit sur le brin d'herbe une grosse chenille, qui semble avoir cinq pieds de long & un pouce de diamètre; son corps hideux est couvert de poil ramassé par petits paquets comme le crin d'une brosse; sa mâchoire en mouvement représente à nos yeux le museau d'un taureau qui rumine; notre œil effrayé se détourne d'un pareil spectacle; bientôt chacun de nous croyant avoir mal vu, revient pour regarder encore, & l'on croit voir un serpent énorme.

Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

PHÈDRE.

M. Hill, voulant jeter un troisième coup-d'œil sur cet insecte, s'aperçut qu'il ne donnoit plus aucun signe de vie, soit parce qu'on l'avoit blessé en coupant le brin d'herbe avec des ciseaux, soit parce qu'ayant quitté le brin d'herbe, & s'étant traîné sur le verre, il se trouvoit réduit, par cette nouvelle manière d'être, en une espèce de léthargie; son immobilité permettant alors de le mieux observer, M. Hill aperçut sur son corps de nouveaux insectes qui s'y promenoient comme les poux sur certains quadrupèdes. Ces êtres nouveaux pour moi, s'écria M. Hill, je les vois à peine; & s'ils sont faits comme les poux qui s'engendrent sous l'épiderme d'un homme attaqué de la maladie pédiculaire, ils doivent avoir six pieds, ayant chacun six phalanges ou articulations, avec des griffes au bout, pour empoigner le poil de la chenille, comme le pou de l'homme empoigne ses cheveux.

Ici M. Hill entra totalement dans l'enthousiasme, & s'écria : Que n'ai-je le génie & la patience de Swammerdam ! Que n'ai-je de meilleurs microscopes & des yeux plus pénétrants ! j'étudierois l'anatomie de ces molécules organisées, & je parviendrois peut-être à faire voir un jour que ces animalcules que vous croyez infiniment petits, ont des yeux à la tête & du poil

sur leur corps; qu'ils ont un cœur, un foie, des veines, des artères, & peut-être d'autres petits animaux qui nagent dans leur sang, comme nous en avons dans le nôtre.

Je dis alors à M. Hill; que la petitesse de ces atomes, quelque inconcevable qu'elle parût, n'étoit point impossible dans le système de ceux qui admettent la divisibilité de la matière à l'infini : mais il ne m'entendit point, & continua sur le même ton : Je ne vois par-tout, dit-il, en portant les yeux de tous côtés, je ne vois que de la matière vivante. Que de fécondité! que d'énergie dans la nature! que de variété, que de richesses dans toutes ses merveilles! Je connois treize mille espèces de plantes, & je vois que chaque plante nourrit ses insectes particuliers. Il y a des arbres qui en nourrissent de vingt ou trente espèces différentes. Le chêne seul, selon M. de Réaumur, peut en élever plusieurs centaines. Il y en a cependant qui ne vivent pas sur les végétaux. Combien d'espèces qui dévorent les autres animaux! combien n'y en a-t-il pas dans la bière, dans le sang, dans la boue, dans l'ordure! Je vois qu'on découvrira tous les jours des espèces nouvelles, & que vraisemblablement il y en aura toujours des millions d'espèces inconnues. *Diâ. d'Hist. Nat.*

SECTION II.

*Prodige arrivé sur la côte l'Afrique, chez un
Peuple demi-Sauvage.*

IL y avoit environ six semaines que nous avions quitté le Cap de Bonne-Espérance, lorsque nous fûmes surpris par une tempête horrible, qui nous obligea de quitter un peu notre route pour nous rapprocher de la ligne. Nous fûmes jetés vers la côte d'Afrique, où, pour nous mettre à l'abri des vents & pour éviter un naufrage, nous fûmes obligés d'entrer dans un canal, qui, sans doute, n'est pas connu des Géographes, puisqu'il n'est marqué sur aucune Carte ; les deux terres qu'il sépare sont hérissées de rochers & inhabitables : il va toujours en s'élargissant à mesure qu'il avance dans les terres ; mais, du côté de la mer, son embouchure est très-étroite, ce qui est peut-être la cause que les Navigateurs ne l'ont point aperçu, & que les Géographes n'en font aucune mention. Nous avançons toujours, tant par besoin que par curiosité, parce que nous désirions en même temps de faire du bois & de l'eau, & de voir si nous trouverions quelque bourgade habitée par des sauvages : nous trou-

vâmes enfin une vaste rade, qui ne communiquait avec l'Océan que par le long détroit que nous venions de parcourir : nous débarquâmes d'abord dans une petite île où quelques sentiers sembloient indiquer le séjour de l'espèce humaine ; mais, n'y trouvant que des traces de quadrupèdes à pieds fourchus, nous changeâmes bientôt d'avis, & nous crûmes que cette terre étoit absolument inconnue au genre humain.

Plus loin, nous trouvâmes une île, qui, quoiqu'habitée, sembloit avoir été vomie depuis peu par l'Océan. On trouvoit par-tout des coquillages, des squelettes de poissons, des volcans éteints.

Après avoir fait connoissance avec les naturels du pays, nous vîmes, en faisant le tour de l'île, que la mer, en rongant les parties molles, avoit formé de grandes excavations, & qu'il n'y avoit que les parties dures qui eussent résisté aux efforts des vagues, ce qui donnoit à la partie méridionale la forme irrégulière d'une feuille de chou rongée par des chenilles. Nous passâmes 45 jours à en lever la carte, & quand nous l'eûmes dessinée, nous remarquâmes avec surprise que la partie septentrionale avoit presque la figure d'une tête de chien, vue de profil ; les deux oreilles étoient exprimées par deux promontoires de même largeur, qui s'avan-

coient à une égale distance dans la mer ; l'œil étoit représenté par un lac, & la gueule béante par un golfe ; *fig. 16.*



Nous donnerons, l'année prochaine, des éclaircissements & des réflexions sur la forme singulière de CETTE ISLE. Elle est divisée en deux parties égales par une chaîne de montagnes qui la partagent de l'est à l'ouest. La partie australe est arrosée par de grands fleuves qui la rendent très-fertile & très-peuplée. Les peuples en sont efféminés & gémissent sous le joug du despotisme & de la superstition ; dans le nord de l'île, au contraire, on voit un pays stérile, mais dont les habitans sont très-industrieux. Il y a quelques hordes sauvages toujours errantes sur le bord de la mer, où elles vivent de pêche ; mais dans l'intérieur des terres, ce sont des peuples à moitié civilisés, qui connoissent la plupart de nos arts utiles, tels que l'agriculture, la meûnerie, la boulangerie. Ils sont idolâtres,

adorant le Soleil & la Lune, comme auteurs de la vie, & comme principes de toute végétation; leur religion est cependant une espèce de manichéisme, car ils admettent en même temps des esprits malins, auteurs des ouragans, des tremblemens de terre & de tous les maux physiques. Un seul ruisseau, fécondant cette contrée, se porte, après plusieurs détours, aux extrémités septentrionales les plus reculées, & se tournant ensuite vers le sud, semble vouloir remonter vers sa source; c'est par cette course vagabonde qu'il arrose un pays immense, faisant ainsi la fonction de plusieurs rivières. Les moulins qu'on a construits sur ses bords sont si loin de la perfection, qu'il en faut trois pour faire l'ouvrage d'un de nos moulins à vent. Les habitans ont le front large comme les Insulaires de la Terre de Feu dans le canal de Noël. Ils sont maigres & fluets comme ceux de l'île Mallicolo, & leurs longues oreilles pendent sur les épaules, comme aux habitans de l'île de Pâque. Ils formoient autrefois une espèce de République; mais depuis quelque temps un d'entre eux s'est emparé de l'autorité. Comme ils n'ont point de Graveurs en médailles, leur monnoie ne porte aucune empreinte; cependant ils employent dans leur commerce des pièces d'or & d'argent; il y en avoit autrefois une grande quantité dans le pays;

mais un faiseur de Tours leur en escamota une bonne partie , & ruina même tous ceux qui se laissèrent éblouir par ses prestiges. Nous allons donner ici l'histoire de cet évènement , pour prouver qu'on peut quelquefois jouer des tours , en profitant seulement des circonstances fournies par le hasard ; si quelque lecteur peu instruit osoit , avant d'en connoître l'explication ; regarder cet évènement comme un fait miraculeux , nous le prierions d'observer que pour un vrai miracle , il faut , 1^o , que les Lois de la nature soient suspendues ; 2^o , qu'il vienne à l'appui d'une doctrine pure ; 3^o , qu'il ne contredise point les dogmes déjà démontrés par des faits précédens : sans ces trois conditions , on pourroit dire que les prestiges opérés en Égypte , par Jannès & Mambré , étoient de vrais miracles ; ce que la Théologie orthodoxe ne sauroit admettre.

Le ruisseau septentrional dont nous avons parlé , étoit à sec depuis trois jours , les moulins étoient arrêtés ; on manquoit par-tout d'eau potable : les peuples altérés étoient au désespoir. Le Gouvernement dans la consternation , s'attendoit à une révolte , & les despotes voisins craignoient une invasion. Un jour au lever de l'aurore , les habitans de plusieurs bourgades , armés de frondes & de massues , s'étoient assemblés dans une plaine au pied des monts.

L'alerte

L'alerte générale y fut donnée au son du fifre & au bruit du tambour; déjà l'on étoit sous les armes; on venoit de former les rangs, & les chefs de l'émeute faisoient la revue, lorsqu'on vit descendre du haut des montagnes un homme remarquable par sa taille gigantesque (*son nom étoit Hélioson*); ses cheveux longs flottoient au gré du vent sur ses bras nerveux. Avant d'arriver au camp, il dépose ses armes, & se présente au peuple n'ayant dans ses mains que des rameaux verts chargés de feuilles & de fruits. La vigueur & le courage qui paroissent circuler dans ses veines, n'inspirent aucune crainte; sa physionomie riante lui gagne tous les cœurs; il n'a pas encore parlé, & cependant il se fait un applaudissement général, que les échos répètent dans la forêt voisine: il arrive au milieu de la plaine; on forme un cercle autour de lui, il distribue ses rameaux verts aux principaux qui l'entourent, & leur parle en ces termes:

Que cette contrée est heureuse, puisque je viens aujourd'hui combler ses vœux les plus ardens! Réjouissez-vous, mes frères, je suis, comme vous, un enfant du Soleil & de la Lune: je vous apporte le bonheur, en venant conjurer les noirs esprits, qui, dans leurs demeures souterraines, ont tari la source de vos

tre fleuve. Ils avoient résolu de vous faire périr par la soif, parce que vous troublez sans cesse leur repos, lorsque vous fouillez les entrailles de la terre pour vous emparer d'un vil métal; mais, si vous me promettez de leur offrir par mes mains toutes vos richesses, & de m'en rendre le dépositaire, l'astre du jour, qui, depuis long-temps, s'est enveloppé d'un nuage sombre pour se cacher à vos regards; paroîtra aussi-tôt dans toute sa gloire, & vous comblera de ses dons les plus précieux. Dès que ses rayons bienfaisans éclateront à vos yeux, les eaux du fleuve commenceront à couler pour vous, & grossiront à chaque instant jusqu'à ce que l'astre soit parvenu au plus haut degré de son trône. A midi, elles commenceront à diminuer par degrés sensibles, pour disparaître totalement à la fin du jour. Si votre avarice vous rend sourds à ma voix, c'est en vain que vous attendrez le retour des eaux & du soleil, une éternelle nuit vous couvrira de ténèbres; mais si je trouve en vous le mépris des richesses, & cette docilité qui fait le plus bel apanage des peuples voisins, je vous promets les plus beaux jours, & vos arbres seront continuellement chargés des fleurs du printemps & des fruits de l'automne.

Nonobstant les promesses emphatiques qui

terminoient ce discours, & l'intérêt pécuniaire qui sembloit être le principal but de l'orateur, les peuples furent ébahis quand ils virent l'accomplissement d'une partie de ses prédictions. Il y avoit un quart-d'heure qu'Hélioson chantoit un hymne au Soleil, & lui commandoit d'apporter l'abondance : l'astre qu'on n'avoit pas vu depuis trois jours, parut bientôt sans nuage, & sembla lui obéir ; les eaux qui coulèrent en même temps, répandirent une alégresse générale. A midi, elles diminuèrent peu à peu, jusqu'au coucher du soleil, comme Hélioson l'avoit prédit. Ensuite il demanda de l'argent, & on lui en apporta de toutes parts : c'étoit à qui en donneroit davantage, & ceux mêmes qui le soupçonnoient d'imposture, furent obligés de suivre le torrent, sous peine d'être lapidés.

Cette récit pourroit passer pour une fable, si nous n'expliquions ici comment Hélioson avoit pu prévoir le retour des eaux.

Le lecteur saura donc que cet homme avoit demeuré long-temps dans la partie australe de l'île, où il s'étoit établi près d'un grand fleuve. Sur la rive qu'il habitoit, il avoit coupé, un jour, deux grands arbres qui étoient tombés par hasard dans un endroit de la rivière, où les eaux formoient un tourbillon. Dans cet endroit se trouvoit un gouffre qui, absorbant une partie

du fleuve , la portoit par un canal souterrain au delà des monts , pour y former la source du ruisseau septentrional. Hélioſon apprenant, quelque temps après , que cette source étoit moins abondante, ſoupçonna que cela pouvoit provenir de l'ouverture à moitié formée par ſes deux arbres. Pour éclaircir ce fait , il fit apporter des faſcines , qu'il entremêla dans les branches ; & peu de temps après , il fut que la source étoit entièrement tarie ; enfin il ôta les fagots & les arbres , & il apprit que les eaux couloient avec la même abondance qu'auparavant. Étant bien aſſuré , dès ce moment , que le ruisseau étoit une branche du fleuve , qui ſe cachoit ſous terre , pour reparoitre enſuite , comme *la Guadiana* en Eſpagne , il fit faire des écluſes pour donner ou pour ôter à ſon gré de l'eau à tous les Peuples voiſins ; il arrêta le ruisseau pendant trois jours , pour porter le deſeſpoir dans le cœur de tous les habitans ; & ſachant qu'ils étoient ſur le point de ſe révolter , il partit de chez lui , après avoir donné des ordres ſecrets pour faire ouvrir ou fermer les écluſes à des heures fixes ; enſuite il arriva chez ſes voiſins dans les circonſtances les plus favorables , & fit adroitement uſage de ſon éloquence & des autres moyens de ſéduire , que la nature lui avoit prodigués.

Peu de temps après , le ſecret d'Hélioſon ayant

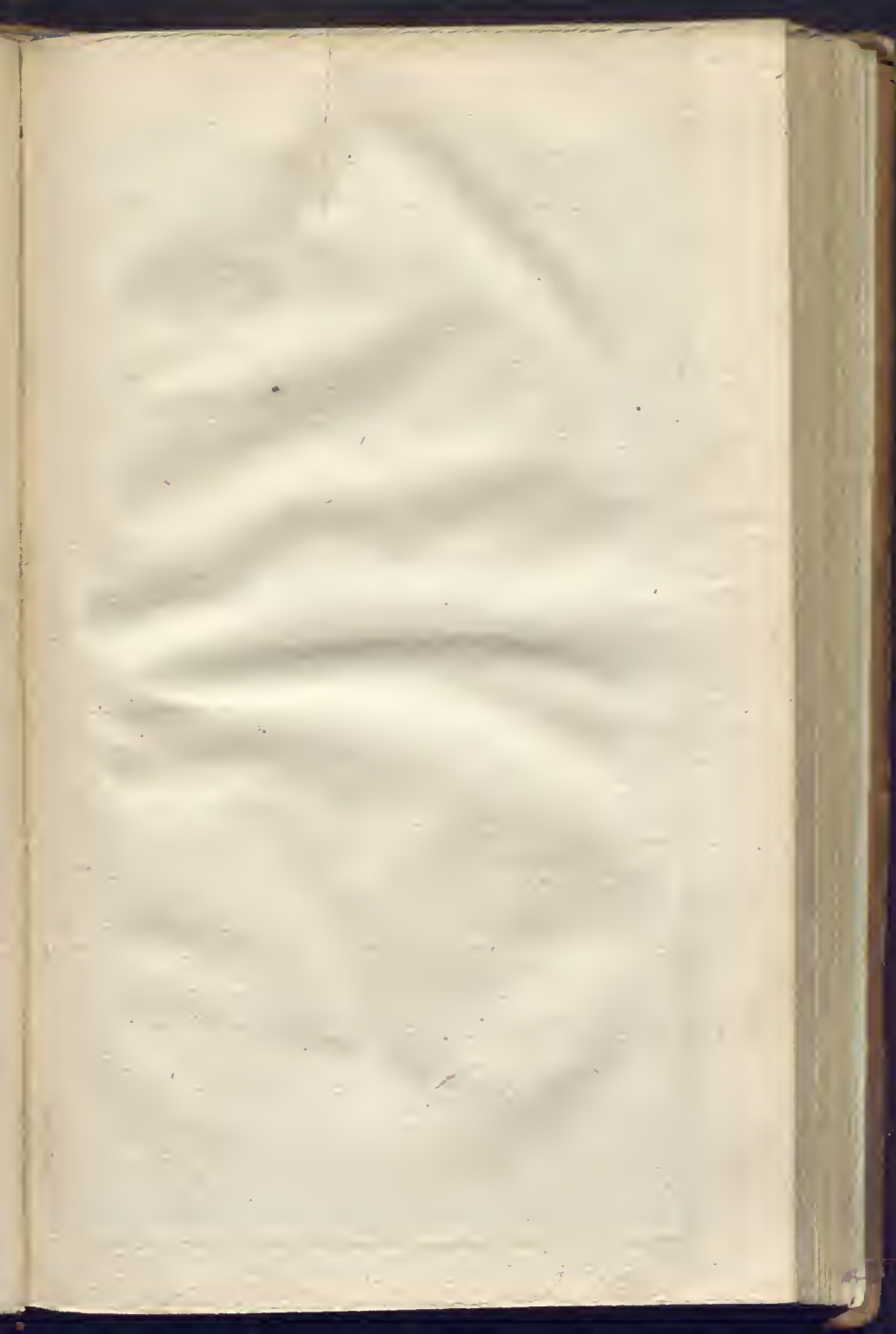


Fig. 17.



En présence d'un peuple Idolâtre et Sauvage on fait paroître en l'air trois figures représentant 3. Divinités qui descendent à terre et remontent au Commandement d'un homme sans que personne y touche. Cette expérience est démontrée utile, facile et palpable par la lecture de la Section 3. Chap. 3.

Delectat nos occultarum indagatio rerum.

transpiré par l'infidélité des Compères employés à fermer les écluses, il fut obligé de s'expatrier, crainte d'être lapidé : ce fut en vain qu'il employa une partie des sommes usurpées à soulever des partisans qui publioient ses éloges, le public indigné favoit à quoi s'en tenir, & ne cessa de lui rendre justice.

SECTION III.

Trois Figures colossales paroissent en l'air, descendent à terre, & remontent à la prière ou au commandement d'un Sauvage.

LE Capitaine de notre vaisseau alloit de temps en temps chez les naturels du pays, pour leur demander du bois, des fruits & de la viande fraîche, & pour leur donner en échange des couteaux, des paquets de ficelle, des miroirs & des haches. M. Hill, qui l'accompagnoit dans ses courses, profita de cette occasion pour faire connoissance & lier une étroite amitié avec différentes personnes. Comme il avoit beaucoup d'esprit & de mémoire, il apprit, en six semaines, la langue du pays ; & c'est par là qu'il put entendre, de la bouche de ses amis, l'histoire d'Hélioson, telle que nous venons de la raconter. Parmi les habitans, dont M. Hill avoit acquis l'estime,

il y avoit un jeune-homme nommé Orvan, très-intéressant par les qualités de l'esprit & du cœur, mais qui paroissoit toujours rêveur & chagrin, quoique jouissant d'une grande fortune & d'une bonne réputation. M. Hill lui demandoit de temps en temps le sujet de ses peines; & le jeune-homme, qui avoit souvent éludé la question, répondit enfin qu'il étoit éperdûment amoureux, sans pouvoir espérer de posséder un jour l'objet de son amour. Pourquoi cela, dit M. Hill? Est-ce que votre père s'oppose à votre bonheur? Ce n'est pas le mien, dit Orvan, c'est Guster; c'est le père de Mélissa, qui, condamnant sa fille au célibat, me réduit pour toujours à la plus affreuse solitude.

M. Hill demanda alors quelle étoit la passion dominante de Guster, & on lui fit entendre que le père de Mélissa étoit une espèce d'Astronome, de Minéralogiste & d'Insectologiste; qu'il avoit chez lui des tas de cailloux, de sable & de coquillages pétrifiés; qu'il passoit quelquefois la nuit à observer les étoiles, & le jour à chercher dans les bois des mouches, des fourmis, des chenilles, des papillons; qu'il employoit une partie de son temps à la méditation, & que, selon lui, on ne pouvoit obtenir le vrai bonheur que par l'étude de la nature.

Tant mieux, dit alors M. Hill, je vois qu'il

est curieux ; je vous enseignerai de quoi piquer sa curiosité ; vous aurez infailliblement de quoi satisfaire sa passion pour les sciences , & je vous réponds que dans peu Mélissa fera votre épouse.

Le jeune - homme reçut avec transport une promesse aussi flatteuse. M. Hill s'introduisit chez Guster sous divers prétextes , & ne put voir Mélissa sans approuver le choix de son ami , & sans admirer la taille de cette belle Nègresse. Il fut si frappé de la régularité de ses traits , de la vivacité de ses yeux , & de la blancheur de ses dents , qu'il ne put s'empêcher de s'écrier , en la voyant : *Pulchrioris sunt oculi ejus vino , & dentes ejus lacte candidiores.* Genès. cap. LXIX.

M. Hill ayant préparé l'esprit de Guster , & obtenu de lui ce dont il avoit besoin pour le moment , alla trouver son ami Orvan , lui donna quelques connoissances préliminaires , & fit tirer de notre vaisseau trois mille aunes de toile des Indes , & deux mille mouchoirs de Masulipatan. On en construisit une Montgolfière , qui , dans sa partie supérieure , avoit presque la forme & la grosseur du dôme des invalides. Elle fut lancée du haut d'une montagne , où l'on n'employa pour la manœuvre , comme pour la construction , que des Ouvriers Européens ,

qu'on devoit faire embarquer le lendemain, pour leur ôter toute occasion d'instruire Guster avant le moment favorable. On choisit pour l'expérience un temps parfaitement calme, pour trouver moins d'obstacle à diriger horizontalement la machine à l'aide de vingt-quatre rames qui se ployoient en pattes d'oie. Orvan, averti de l'heure du départ, & de la route que devoient tenir les Voyageurs aériens, invita Guster, & tous les peuples voisins, à se rendre dans une plaine où ils devoient être témoins d'une expérience qui devoit passer dans l'esprit des plus incrédules pour un prodige éclatant. Ses espérances furent pleinement accomplies, car la terre s'empara de tous les individus, quand on vit flotter en l'air une superbe tour à quatre étages avec trente-deux fenêtres.

Orvan, pour rassurer le Peuple, dit qu'il avoit prévu cet événement, & que ce n'étoit point un mauvais présage; ces paroles volant de bouche en bouche, portèrent quelque consolation dans tous les cœurs. Cependant les uns pouffoient des cris de surprise en faisant des gestes & des grimaces comme des énergomènes; les autres sembloient être saisis d'un accès de folie, & entroient en convulsion, comme des malades autour d'un baquet, qui croient sentir l'influence du magnétisme animal.

Tout le monde vit arriver la Montgolfière au milieu de la plaine, à la hauteur d'un quart de lieue; mais voici une circonstance qui ne fut aperçue que d'un petit nombre, parce que les uns se prosternoient contre terre, n'ayant plus la force de regarder, & que les autres, en couvrant les yeux pour regarder vers le ciel, ne pouvoient plus rien voir, tant ils étoient éblouis!

Tandis que la machine volante continuoit sa route vers l'occident, on vit sortir par une de ses fenêtres trois grandes statues qui représentoient trois Divinités : savoir, Junon, Vénus & Minerve : elles descendirent lentement & majestueusement jusqu'à terre. Orvan ayant prié le Peuple de s'éloigner pour laisser une place vide, s'approcha des trois Déeses avec cent soldats, qui formèrent autour de lui un grand cercle, firent ensuite un demi-tour à droite, & se tournèrent vers le Peuple en présentant les armes (c'est ainsi que font les Caporaux dans une Ville de guerre, lorsque le Major de place, ou son représentant, donne le mot de l'ordre aux Sergens ou aux Officiers qui doivent commander les divers corps-de-garde). Le but de cette cérémonie étoit d'empêcher le Peuple d'approcher, & de rendre en même temps l'opération plus majestueuse & plus imposante.

Orvan s'approcha respectueusement des trois Statues, que le peuple regardoit comme trois Divinités aériennes. Après une conversation apparente d'environ deux minutes, Orvan s'éloigna de quelques pas, leur fit signe de partir, & dans ce même instant, on vit les trois Divinités remonter vers le ciel. *Voyez la fig. 27, qui sert de frontispice à cet Ouvrage.*

A peine étoient-elles parvenues à la hauteur de deux cents toises, que Junon & Minerve se séparèrent de Vénus, & montèrent avec une rapidité qui les cacha bientôt dans les nuages. La Déesse des Amours, propice à la prière d'Orvan, redescendit alors vers la terre; & quand elle fut parvenue à la hauteur d'environ dix toises, elle laissa tomber une boîte sur laquelle elle avoit paru s'appuyer comme sur un piédestal : ensuite exauçant la prière d'Orvan pour la troisième fois, elle remonta rapidement pour aller joindre ses compagnes.

Orvan prit aussi-tôt la boîte dont Vénus venoit de lui faire présent; il l'apporta en cérémonie aux pieds de Guster, & en tira devant lui deux rouleaux de papier, qui étoient autant de tableaux.

Le premier représentoit Guster entouré de tous les objets de curiosité dont il faisoit son étude. Le second représentoit, dans une atti-

tude respectueuse, Orvan & Mélissa demandant à Guster la permission d'être heureux.

Qu'on s'imagine, s'il est possible, l'effet que la magie de la peinture dut produire sur un homme qui, venant d'admirer une expérience sublime, vit un tableau pour la première fois, & qui ne savoit pas encore qu'il y eût au monde des Peintres & des Dessinateurs. Les trois portraits qui avoient été faits par un de nos compagnons de voyage, furent regardés comme un ouvrage divin, & comme un présent du ciel. Qu'on juge maintenant si Guster put refuser sa fille à Orvan, quand celui-ci lui promit de lui donner l'explication de toutes ces merveilles.

Il n'est pas dans notre plan d'expliquer ici l'art de construire une Montgolfière. Nous dirons seulement, en faveur de ceux qui n'ont jamais vu de pareilles machines, & qui n'ont pas lu l'excellent Ouvrage de M. Faujas de Saint-Fond sur cette matière, que la machine de M. Montgolfier consiste en une vaste enveloppe de toile, que l'on remplit de fumée en brûlant de la paille mouillée. Cette vapeur, seize mille fois moins pesante que l'eau potable, s'élevant en l'air par sa légèreté spécifique, emporte la toile qui lui sert d'enveloppe.

Il est des Théoriciens (1) qui prétendent que ce n'est point la fumée qui enlève la toile, mais que c'est l'action du feu, qui, s'appuyant sur l'air inférieur, la pousse vers le zénith comme une fusée volante (2); d'autres assurent que c'est tout simplement l'air dilaté & raréfié par la chaleur, qui, remplissant la Montgolfière, lui donne une pesanteur spécifique, moindre que celle de l'air extérieur. Nous nous garderons bien de décider la question sur ces trois systèmes:

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Il est possible que l'ascension de la Montgolfière, telle qu'on l'a vue jusqu'à présent, provienne de la réunion de ces trois causes, qui, peut-être, seroient insuffisantes, si elles agissoient chacune séparément. Quoi qu'il en soit de cette idée, on attache toujours à cette machine une galerie qui lui sert de lest & l'empêche de se renverser. Au centre de la galerie est un réchaud, avec des charbons allumés sur une grille de fer. Les Aéronautes, placés autour de la galerie, sont occupés, les uns à faire des observations astronomiques, géographiques & météorolo-

(1) M. le Chevalier de Trouville est l'auteur de ce système.

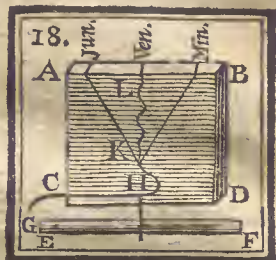
(2) Selon eux, c'est la même cause qui fait reculer le canon & l'éolipyle.

giques ; les autres, à jeter dans le réchaud de l'eau ou de la paille, pour entretenir, diminuer, rallumer ou éteindre le feu, selon qu'ils veulent monter ou descendre avec plus ou moins de rapidité.

On fait aussi des Ballons avec du taffetas gommé, rempli de gaz ou d'air inflammable, qu'on fait par la dissolution du fer dans l'huile de vitriol. Ces Ballons peuvent être plus petits que les Montgolfières dont nous venons de parler, parce que le taffetas est moins pesant que la toile, & le gaz qu'on y emploie quatre fois plus léger que la fumée de paille.

Ceux qui veulent faire un *minimum* en fait de Ballons, se servent de baudruche proprement collée; c'est une peau si mince & si légère, qu'il suffit de donner au Ballon la grosseur d'une petite vessie : on en a fait dans ce genre de ronds, d'ovales & de cylindriques ; mais la forme la plus frappante est celle qui représente la figure humaine. J'en ai fait dans cette forme, qui, à la vérité, m'ont coûté beaucoup d'industrie, de temps & de patience ; mais j'en ai été bien dédommagé par le plaisir que j'ai eu de faire accroire pendant quelque temps, à tout un Village, qu'un homme pouvoit s'élever en l'air sans le secours d'aucune machine, & même sans remuer les bras ou les jambes.

Les trois figures, dont nous avons parlé ci-dessus, étoient construites d'après ce principe. Voici le moyen qu'on avoit employé pour les faire monter & descendre, pour ainsi dire, à volonté; *fig. 18.*



Les trois figures étoient attachées à une boîte *A, B, C, D*, sous laquelle étoit une petite plaque de plomb *E, F*, attachée à la boîte, avec des étoupes saupoudrées de fleur de soufre; *G, H, K, L*, étoit une mèche de corde, qui, étant allumée au point *G*, se brûloit toute entière jusqu'au point *L*, dans l'espace de cinq minutes. A l'instant où on lança les trois figures du haut de la Montgolfière, M. Hill, qui en étoit le pilote, alluma la mèche au point *G*; & aussi-tôt la petite plaque de plomb attachée sous la boîte, fit descendre lentement les trois figures jusqu'à terre, où elles restèrent environ deux minutes comme pour entendre la prière d'Orvan. Celui-ci ne fut pas plutôt

éloigné de trente pas, qu'il ordonna aux trois figures de s'élever; elles obéirent comme feroit une horloge à laquelle on ordonneroit de sonner trois heures quand on fait qu'il est deux heures cinquante-neuf minutes & quelques secondes. Orvan savoit que, dans l'espace de trois minutes, le feu de la mèche devoit parvenir au point *H* pour y brûler les étoupes qui attachoient la plaque de plomb à la boîte. Les trois figures, détachées de la plus lourde partie de leur lest, s'élevèrent donc dans l'atmosphère, comme feroit, dans un bassin rempli d'eau, un bouchon de liège qui se détacherait d'un gros clou auquel il étoit auparavant lié. Une minute après, les trois figures étoient parvenues à la hauteur de deux cents toises. Orvan pria Vénus de descendre; & le feu de la mèche, qui, pendant ce temps-là, avoit fait des progrès jusqu'au point *K*, brûla aussi-tôt les étoupes qui tenoient les deux figures collatérales attachées à la boîte. Ces deux figures, délivrées du poids de la boîte, furent portées, par l'air inflammable, au dessus des nuages; mais la boîte qui, un instant auparavant, avoit été enlevée par les efforts réunis des trois figures, se trouva assez forte pour entraîner vers la terre la seule qui lui restoit attachée. Pendant cette seconde descente, le feu qui consu-

moit toujours la mèche, parvint peu à peu au point Z, où il brûla les étoupes qui attachoient à la boîte la troisième figure. Orvan voyant la boîte se détacher, ordonna à la troisième figure de remonter, & l'on voit qu'il dut être complètement obéi.

M. Hill descendit à terre dans une forêt voisine, à l'insu du Peuple; mais il ne fit pas embarquer aussitôt les Matelots qui avoient servi à la direction & à la construction de la machine, parce qu'il n'étoit plus intéressé à garder le secret, sachant qu'Orvan venoit d'obtenir sa chère Mélissa.

SECTION IV.

Les Sauvages font des raisonnemens absurdes : on en fait de plus choquans dans les pays civilisés. Seconde réponse aux Détracteurs de la Magie blanche.

MONSIEUR Hill reçut de Guste les plus riches présens, & fut accueilli avec la plus grande distinction dans toutes les assemblées. Les Peuples accouroient auprès de lui de toutes parts, moins pour admirer ses talens, que pour voir un homme d'une couleur singulière & d'une forme

forme qui leur paroissoit monstrueuse : ces insulaires, qui sont noirs comme l'ébène, & qui ont de grosses lèvres avec un nez très-applati, étoient fort surpris de voir un homme blanc au nez aquilin; jusqu'alors ils n'avoient même pas soupçonné qu'il y eût sur terre des hommes de différentes couleurs. Hé! comment auroient-ils pu savoir qu'il y a des hommes blancs en Europe, qu'il y en a de rouges en Amérique, de bruns dans les Royaumes de Fez & de Maroc, d'olivâtres en Égypte & sur la côte de Barbarie, & de bronzés dans les Royaumes de Barca, de Tripoli, & dans les Républiques d'Alger & de Tunis? Ils ignoroient jusqu'à l'existence de ces diverses contrées.

Leur préjugé, sur la couleur noire de tous les Habitans de l'univers, étoit publiquement enseigné dans toutes les écoles : mais, pour établir cette doctrine, on n'employoit ni manuscrits, ni livres imprimés, car ils ne connoissoient ni l'écriture, ni l'imprimerie, & leurs erreurs ne peuvent être consignées, comme les nôtres, dans des bibliothèques. La masse de leurs connoissances passe toute entière d'une génération à l'autre par la simple tradition. Leur science est toute contenue dans des chansons que les Maîtres d'école sont chargés d'enseigner à leurs élèves. Voici les deux principaux couplets qui

causèrent tant d'admiration quand on vit la couleur de M. Hill.



Premier Couplet.

JE et SUI Spo ur MON
ca CHER cher LEC. l'af-
TEUR front CET dont
HOMils ME seO sont RI
flé GI trisNAL,
POUR com QUI me TU-
toi SOUS de CRites VIS-
tant DA NS le UN faux
CER et TAIN l'imJO UR
posN ALture,

I je CI mets JE sur FAIS
leur MER con VEIL dui LE
te ENun SA ex BOTS cel E
lent LAS ver TInis QUES,
J'EN en VOY. Em'ofA
frant MES au PROPu NE
EURS blic DES pour MIL
le LI ERS moins DE en-
PRA peint Titu QUESre.

Par M. Molandre.

Traduction.

*J'ai voyagé dans tous les
pays connus, depuis le dé-
sert de Zaara jusqu'au
Canal de Mosambique, &
j'ai vu par-tout des hom-
mes noirs: Au Royaume de
Mujac & dans les États du
Monoëmugi, je n'ai vu
que des hommes noirs. J'ai
presque poussé mes voyages
jusqu'aux confins de la Nu-
bie, & je n'ai pas vu un
seul homme blanc. J'ai par-
couru la haute & basse Gui-
née, depuis la côte de Ma-
laguète jusqu'au Royaume
d'Angola. J'ai traversé
l'Éthiopie, la Nigritie, &
par-tout j'ai vu des hom-
mes noirs.*

Second Couplet.

Traduction.

Mudnegel tse : orrop da
 ètcer madnegel malotfi
 maem rutigixe elibaton
 fupmet; Aton ogre is onin-
 mo sitatifoiruc âfuac sirae-
 gru, maitneitap esse eu-
 qodnaug melitu. Ecce
 mudneled te fecniv alu-
 catsbô; odnehartbus od-
 nedda adneicaf tneif da
 maitnegilletni ier : otse
 fuvlas, &c.

*Qu'on ne me dise pas qu'il
 peut y avoir de blancs
 dans des pays où je n'ai
 jamais été. J'ai vu souvent
 débarquer sur la Côte de
 Zanguebar des étrangers
 qui venoient des pays les
 plus lointains & des régions
 les plus inconnues; j'ai vu
 des insulaires de Ceylan,
 des habitans des Maldives
 & des Isles Moluques, des
 Macassars & des sujets du*

*Roi de Timor, & je les ai vus tous aussi noirs que moi;
 par conséquent, c'est une loi, sans exception, dans la
 nature, que les hommes soient noirs.*

M. Hill fut si frappé de ce raisonnement,
 qu'il en fit une espèce de parodie en un seul
 couplet, & en langue Madécasse. La voici, avec
 sa traduction.

Couplet.

Traduction.

J'AIu PROU neVÉ pro-
 CLAIduc RE tiMENT
 onQUE du L'AU géTO-
 nie, MAN'est TEauJOU-
 treEUR choD'EseCHECS
 qu'u QUEne VO US pou-
 VO Upée LIEZ pour FA-
 IARE muPAS SERferdes
 enPOUR fans, &c., &c.

*Les hommes, les oiseaux,
 les quadrupèdes & les qua-
 drumanes, perpétuent leur
 espèce par la cohabitation
 des deux sexes. Je n'ai pas
 encore vu d'animal qui ne
 dûr son existence à deux
 animaux de la même espèce.
 Donc cette loi doit avoir
 lieu, sans exception, dans*

tous les poissons & dans tous les insectes. Par exemple, dans l'huître, dans la moule, dans le puceron qui est hermaphrodite, & qui est lui seul père & mère de ce qui vient de lui; dans le polype d'eau douce, qui engendre par boutures comme les arbres; dans le ver solitaire, qui, s'il avoit père & mère semblables à lui, devrait changer de nom; & dans les millions d'espèces d'animalcules que nous découvrirons peut-être un jour, en perfectionnant le microscope.

De pareils argumens paroissent dignes d'un pays sauvage; & l'on croiroit à peine, au premier abord, que dans les pays policés, les Logiciens de profession puissent en inventer de si absurdes. Cependant on en fait de plus choquans, lorsqu'au lieu de faire une longue énumération pour prouver une proposition générale, on conclut tout simplement d'un individu à l'espèce entière, & qu'on prétend démontrer une proposition universelle par un seul exemple. Tel seroit un Naturaliste qui croiroit que dans tous les temps & dans tous les climats, l'espèce de renards a de l'antipathie pour celle des chiens, parce que son renard, captif & languissant, paroît insensible auprès d'une belle épagneule. Tel seroit un empirique, qui, pour prouver l'efficacité de sa panacée, citeroit un seul malade guéri, & qui feroit prudemment abstraction de tous ceux à qui son remède a donné la mort. De

pareils raisonnemens pourroient être comparés à celui de ce Voyageur Anglois, qui, arrivant pour la première fois sur la terre ferme, & logeant à Calais chez une Hôteffe qui étoit de mauvaise humeur, écrivit sur ses tablettes la note suivante :

All french Women are peevish.

Toutes les femmes de France sont acariâtres.

Les sophistes déraisonnent quelquefois d'une manière plus inouïe ; car si les raisonnemens que nous venons de citer, manquent par le défaut de liaison entre la conclusion & les prémisses, ils ont au moins le mérite d'être appuyés sur une proposition vraie : mais, lorsqu'on part d'un principe évidemment faux, & qu'on en tire une conclusion également fautive, qui n'a aucune liaison avec le principe, c'est alors le comble de l'aveuglement & le plus haut période de la *déraison* ; c'est comme si un Nègre parfaitement noir, disoit, *je suis rouge ; donc tous les hommes sont rouges.*

Il est incroyable, me dira-t-on, qu'on puisse faire de pareils raisonnemens dans les pays les plus sauvages. J'ignore effectivement si les hommes de la nature peuvent être aveuglés jusqu'à ce point ; mais je fais que de pareilles raisons ont été débitées très-sérieusement chez des

peuples civilisés, par des hommes tant soit peu incivils, par de prétendus Gens de Lettres, qui s'avisent de donner journellement à leurs Concitoyens une petite leçon de quatre pages.

Lorsque, pour réfuter un Auteur, on cite un seul article de son Ouvrage; si l'Auteur a réellement raison sur le point cité, & que cependant on conclue, de cet article, qu'il a toujours tort, & que son livre ne vaut rien; c'est évidemment comme si un Nègre disoit : Je suis rouge; donc tous les hommes sont rouges.

Si ceux qui répandent dans le Public de pareilles réfutations, joignent à leurs paralogismes des traits de calomnie, sans fournir aucune apparence de preuve, ils achèvent de montrer la foiblesse de leur cause; & l'Auteur qu'on a prétendu dénigrer de cette manière, pourroit les écraser sous le poids du ridicule ou du raisonnement; mais, en pareille circonstance, il y auroit de l'inhumanité de sa part à faire usage de toutes ses forces; il doit donc leur pardonner bénévolement, & dire dans son cœur :

Homo sum; humani nihil à me alienum puto.

TER. Heauton-Timorumenos.

Cependant, comme une parfaite impunité sembleroit inviter les délinquans à de fréquentes

récidives (1), l'Auteur calomnié peut adresser à ses détracteurs une petite semonce de la manière suivante :

O vous, dont l'émulation ressemble un peu à la jalousie, & qui, égarés peut-être par l'intérêt & l'égoïsme, vous êtes follement érigés en juges dans votre propre cause, sur des matières qui vous sont inconnues : ô vous, qui, m'avez jugé sans me connoître, qui m'avez condamné sans m'entendre, qui avez prétendu réfuter un ouvrage didactique par des personnalités, & qui n'avez pas daigné me pardonner l'apparence même d'une faute ; quoique vous ayez souvent besoin d'une tout autre indulgence ; ô vous enfin, qui passez pour des êtres bienfaisans, & qui, pour me noircir, avez abusé de la confiance du Public, & de la facilité que vous avez de lui parler tous les jours : pourquoi riez-vous d'un Nègre Africain qui veut prouver, en citant un homme noir, que tous les hommes sont rouges ?

. *Mutato nomine, de te*

Fabula narratur.

HOR.

Convenez aujourd'hui que j'en ai encouru votre

(1) *Cavendum est ne ex impunitate delictorum detur occasio delinquendi.* Leg. 20. cod. de Furt.

disgrace , que pour avoir révélé trop clairement certaines vérités , selon la maxime de Térence ,

Obsequium amicos , veritas odium parit.

ANDRIA.

Convenez aussi que je ne vous devrai une réponse complete , que lorsque , pour appuyer vos assertions contre moi , vous m'aurez présenté au moins une espèce de semi-preuve.

Quilibet præsumitur vir probus.

Cap. un. ext. de scrut. in ord. fac.

Affirmanti incumbit probatio , non neganti.

Leg. 2. ff. de Probat.

Convenez encore qu'en croyant mon adversaire sur sa parole , & en devenant l'instrument & l'organe de sa vengeance , vous n'avez point pratiqué cette maxime du droit canon ,

Odia restringi , favores convenit ampliari.

Cap. Odia. de reg. jur. in. 6.

Convenez enfin , que vous semblez avoir voulu me nuire , en flattant ma vanité , & achever de me perdre , en m'inspirant un excès d'orgueil , lorsque vous m'avez assimilé aux plus grands Écrivains , en ne trouvant dans mon ouvrage qu'une seule erreur.

Fénélon a péché par trop d'amour divin ;

Vous autres , par trop peu d'amour pour le prochain.

CHAPITRE IV.

SECTION PREMIÈRE.

Première apparence de Mouvement Perpétuel.

LE 15 Septembre 1784, nous mouillâmes l'ancre dans la rade de Bristol; huit jours après, nous arrivâmes à Yorck, chez M. Wilson, qui étoit un intime ami de M. Hill, & qui devint bientôt le mien; au récit des merveilles que nous avions vues, il répondit que, sans sortir de chez lui, il pouvoit nous faire voir des choses merveilleuses, puisqu'il avoit découvert le mouvement perpétuel.

Alors, il nous montra une aiguille de boussole, qui, posée sur un pivot au centre d'une planche & entourée de crochets de fer rangés en cercle, tournoit continuellement, sans qu'on pût apercevoir la cause de ce mouvement circulaire.

Cette cause est pourtant bien visible, dit M. Wilson, les crochets de fer étant aimantés, attirent l'aiguille tour à tour; le second l'enlève au premier pour la céder au troisième; le quatrième & le cinquième la renvoient au sixième,

qu'elle quitte aussi-tôt par l'attraction du premier; & comme ces causes d'attraction sont permanentes, il n'est pas étonnant que l'aiguille soit toujours en mouvement.

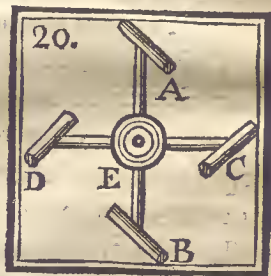
M. Wilson renversa un des crochets en le tournant sens devant derrière, & alors l'aiguille s'arrêta : il est si vrai, dit-il, que la boussole est mise en mouvement par l'attraction des crochets, que quand un se dérange, l'aiguille ne va plus, *sublatâ causâ, tollitur effectus*. M. Hill, qui ne croyoit pas au mouvement perpétuel considéré comme production de l'Art, s'aperçut bientôt de la fausseté de cette théorie, & de la tricherie qu'on mettoit en usage dans cette expérience. Ce ne sont pas les crochets, dit-il, qui peuvent ainsi faire tourner la boussole; car si leur attraction est égale, elle doit bientôt produire l'équilibre & le repos; & s'il y a de l'inégalité dans leurs forces, les plus foibles ne sauroient arracher l'aiguille au plus fort. Votre explication, toute fausse qu'elle est, continua M. Hill, quand elle est donnée par un habile Faiseur de Tours, & appuyée sur l'expérience trompeuse que vous venez de faire, en impose quelquefois aux Savans mêmes : car un auteur célèbre, qui avoit vu faire ce Tour dans un cabinet de physique, a cru tout bonnement, & a même inféré dans ses Ouvrages, que des crochets de fer autour

d'une aiguille de boussole devoient la faire tourner : cependant n'osant point donner le nom de mouvement *perpétuel* à cette rotation, il s'est contenté de dire que les crochets produisoient dans ce cas-là une espèce de mouvement *continuel*. Il ne savoit pas, que, pour faire illusion dans cette expérience, on pose l'aiguille sur une petite planche qui cache un mouvement d'horlogerie, dont le volant aimanté ne peut tourner sans entraîner la boussole; il ne savoit pas qu'il faut de temps en temps monter ce mouvement d'horlogerie, sans quoi le prétendu mouvement perpétuel ne dureroit qu'environ une demi-heure. Il ignoroit que les crochets mis autour de cette planche, ne sont là que pour tromper les yeux de l'esprit & du corps. Ayant vu une boussole s'arrêter quand on dérangoit un crochet de sa place, il en avoit conclu que l'attraction du crochet devoit entrer pour quelque chose dans cette expérience; & cependant la boussole ne cessoit alors de tourner, que parce que le crochet qui tournoit comme une clef en dedans & en dehors, arrêtoit dans cet instant le mouvement d'horlogerie, & empêchoit le volant aimanté de produire son effet.

SECTION II.

Autre apparence de Mouvement Perpétuel.

MONSIEUR Wilson voyant que son mouvement perpétuel étoit, trop connu de nous, pour que nous pussions lui donner ce nom, nous en fit voir un autre, consistant en deux baguettes en croix portées sur un pivot & situées dans un plan vertical. Elles portoient à leurs extrémités des étuis inclinés avec des balles de plomb, comme on voit dans la *fig. 20.*

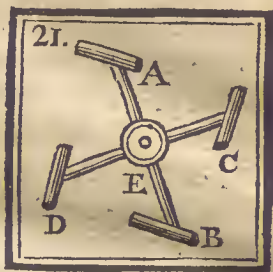


Cette machine, dit M. Wilson, est aussi simple qu'ingénieuse; elle produit le mouvement perpétuel, & ne coûte presque rien; elle est attachée par une ficelle, sans quoi vous la verriez tourner continuellement par la raison que voici.

Les balles *A* & *B* sont en équilibre, parce qu'elles sont à égale distance de la ligne verticale qui passe par le point d'appui *E*. Par la construction de la machine, la balle *D* étant, au contraire, plus éloignée du point d'appui que la balle *C*, doit prévaloir sur cette dernière & rompre l'équilibre. Elle doit donc descendre jusqu'au point *B*, & faire faire à la machine un quart de tour : or, ce quart de tour ne peut avoir lieu sans que la baguette *AB*, qui étoit située verticalement, prenne une position horizontale ; & alors les balles *A* & *B* sont entr'elles comme étoient auparavant les balles *D* & *C* : l'une doit donc emporter l'autre, & faire faire à la machine un autre quart de tour. Ce second quart de tour ne peut avoir lieu, sans être suivi d'un troisième, par la nouvelle position que prennent les balles *A* & *B*, &c. La machine est donc construite de manière qu'elle doit tourner continuellement jusqu'à ce que le pivot soit usé, & qu'elle tombe par le défaut du point d'appui.

Ensuite M. Wilson dénoua les cordons qui retenoient la machine, & on la vit tourner aussitôt. M. Hill l'arrêta bientôt après pour prouver théoriquement, contre l'expérience, qu'une cause cachée produisoit son mouvement, ou qu'elle devoit s'arrêter avant d'avoir fait le

premier quart de tour. En effet, dit-il, quand elle a fait seulement un douzième de tour, *fig. 22,*



la balle *D*, plus éloignée du point d'appui que la balle *C*, tend encore à l'emporter; mais la balle *B*, qui, dans ce moment, est plus loin du point d'appui que la balle *A*, tend à faire tourner la machine en sens contraire. Ces deux efforts opposés doivent donc empêcher la machine de continuer son premier mouvement.

M. Wilson avoua que M. Hill avoit raison, & que les branches de la machine contenoient de l'aiman mis en mouvement comme dans la récréation précédente, par un volant aimanté caché dans la planche verticale qui portoit le pivot. Cependant, ajouta M. Wilson, cette expérience trompeuse, présentée avec art, & appuyée d'une fausse théorie, doit être bien séduisante, puisque vous êtes les premiers à qui je n'ai pas pu faire accroire que j'ai trouvé le mouvement perpétuel.

SECTION III.

Cadrans Sympathiques.

IL est une expérience que j'ignore, dit M. Wilfon, & que je serois bien curieux d'apprendre; c'est celle des Cadrans Sympathiques, à l'aide desquels deux amis peuvent se communiquer leur pensée à la distance même de cent lieues. Je connois les Cadrans qu'on appelle Sympathiques, répondit M. Hill, mais je peux vous assurer qu'ils n'ont jamais produit l'effet merveilleux qu'on leur attribue. Cependant, repliqua M. Wilfon, cet effet est possible & même vraisemblable, s'il est vrai que lorsqu'on arrête l'aiguille d'un de ces cadrans, l'autre s'arrête sans qu'on y touche; car alors, en portant l'aiguille d'un cadran sur différentes lettres rangées en cercle, l'autre aiguille pourroit désigner les mêmes lettres sur le second cadran; & pourroit, par conséquent, indiquer par sympathie une phrase entière & même plusieurs phrases. Vous penserez différemment, dit M. Hill, quand vous saurez que le Tour des Cadrans Sympathiques se fait, non par sympathie, mais par supercherie.

Vous prenez un cadran sur vos genoux, &

l'on en pose un autre sur une table. Quand vous avez porté l'aiguille de votre cadran sur une certaine lettre, le Faiseur de Tours, qui s'en aperçoit, fait arrêter le second cadran sur la même lettre, à l'aide d'un aimant caché qu'il fait mouvoir dans la table, soit par le secours d'un Compère, auquel il donne un signe de convention, soit en poussant lui-même une bascule avec son pied. *Voyez la fig. 22.* L'aimant arrivé sous le cadran, arrête par son attraction le balancier de fer à l'instant requis; mais cette expérience ne pourroit jamais réussir, si vous exigiez qu'elle fût répétée, en posant les deux cadrans sur les genoux de différentes personnes sans connivence: on vous diroit alors que les cadrans ne sont pas montés pour produire ce jour-là l'effet que vous demandez; on vous renverroit au lendemain, & le lendemain on trouveroit un prétexte pour vous renvoyer aux calendes grecques.

Ceux qui voyent cette expérience sans en connoître le dessous de cartes, la trouvent très-merveilleuse; & jugeant de ces cadrans, d'après le nom qu'on leur donne, ils s'imaginent facilement qu'il y a entre ces instrumens une espèce de sympathie. Si le Faiseur de Tours assure qu'il peut s'en servir pour communiquer sa pensée à une certaine distance, les spectateurs

teurs le croiront d'autant plus facilement , qu'ils viennent de voir produire un effet qui , pour eux , est incompréhensible ; après quoi ils se vanteront d'avoir vu de leurs propres yeux des Cadrans sympathiques qui servent à communiquer la pensée ; ils ne permettront point qu'on leur fasse là dessus la moindre remontrance ; ils croiront trancher toute difficulté en disant qu'on ne peut pas aller contre des faits : mais ne pourroit-on pas leur repliquer qu'ils ont mal vu , & leur appliquer ces paroles de Voltaire : *Je ne crois pas aux témoins oculaires, quand ils prétendent avoir vu des choses absurdes ?*

SECTION IV.

Mouche savante, Cheval savant.

LE préjugé sur la Mouche savante vient à peu près de la même source. Cette Mouche n'est autre chose qu'un petit morceau d'émail attaché à une aiguille de boussole. Un aimant caché la conduit autour d'un cercle , & l'arrête successivement sur différentes lettres qui forment la réponse à une question proposée. Un papier collé sous verre cache la boussole ; & ne laisse voir que la mouche posée à l'extrémité de l'aiguille. Ceux qui ont vu cette mou-

che, sans connoître l'agent qui la fait mouvoir, ont cru voir un effet merveilleux, & se sont vantés dans le monde d'avoir vu une mouche qui répondoit à toute sorte de questions. Ceux à qui on a raconté cette histoire, ne comprenant pas trop bien comment un insecte pouvoit répondre à des questions proposées, ont pensé qu'il s'agissoit au moins d'une mouche vivante qui se transportoit en volant sur différentes lettres. Ce fait a passé de bouche en bouche avec des additions, des variations & des commentaires; & la renommée, qui grossit tout, a publié enfin dans un certain monde, que cette mouche se transportoit au gré de son maître sur le nez de telle personne qu'on pouvoit désirer.

Une circonstance concouroit à confirmer le Peuple dans cette erreur. Dans le même temps qu'on lisoit, au coin des rues, l'annonce fastueuse de la mouche savante, on voyoit, dans les places publiques, un Cheval savant, qui répondoit à différentes questions, en tournant ou baissant la tête, pour dire oui ou non, & en frappant du pied pour marquer des nombres: on ne savoit pas que le Cheval, pour produire ces merveilles, n'avoit besoin que d'un petit signe, & qu'il lui suffisoit de voir remuer la main ou le pied de son maître. On supposoit, en conséquence, que cet animal étoit assez intelligent

pour comprendre le sens des phrases , pour lire les vers & la prose en toute sorte de langues , résoudre des problèmes , connoître les dés , les cartes & l'heure à la montre , faire des additions , des multiplications , des règles de trois & des règles d'alliage ; & de tout cela , on concluoit qu'une Mouche pouvoit avoir aussi le même degré d'intelligence.

SECTION V.

L'Épagneul Encyclopédiste.

ON a vu des Chiens deviner des chiffres cachés dans une boîte , désigner d'avance une carte prise au hasard , & marquer le point apporté secrètement en jetant des dés ; & parce que le Spectateur ne faisoit pas attention qu'un homme peut deviner toutes ces choses , en employant les tablettes aimantées , les cartes forcées , les dés plombés , ou d'autres moyens qui peuvent servir à produire le même effet ; on inféroit de là que le Maître de ces animaux , ignorant la solution aux questions proposées , ne pouvoit faire aucun signe , & que les animaux devoient par leur propre pénétration ; lorsqu'ensuite on rencontroit un Savant dans le monde , on lui demandoit comment un Chien

& un Cheval pouvoient avoir une intelligence plus qu'humaine : on brodoit l'histoire de ces animaux, & l'on ne manquoit pas d'y englober celle de la Mouche favante : on ne disoit pas que cette Mouche étoit d'émail ou de toute autre matière inanimée ; le Savant se trouvoit alors dans la perplexité ; car, d'un côté, il ne pouvoit pas contredire honnêtement un grand nombre de témoins oculaires, ou soi-disant tels ; & de l'autre, il ne pouvoit pas réduire à leur juste valeur des faits exagérés qui ne s'étoient point passés sous ses yeux ; il avoit donc le désagrément de se voir soupçonné d'impéritie, parce qu'il ne pouvoit ni ne vouloit expliquer physiquement des phénomènes chimériques.

Il n'y avoit que huit jours que nous étions arrivés chez M. Wilson, lorsque nous assistâmes à une Assemblée où l'on faisoit voir un Épagneul savant, qui soutenoit des thèses de Philosophie en François, en Anglois & en Latin : on sent bien qu'il ne parloit pas lui-même ces trois Langues ; mais il sembloit au moins les entendre, puisqu'on pouvoit les parler indifféremment pour l'interroger, & qu'il répondoit toujours cathégoriquement par signe, soit en remuant la tête pour dire oui ou non, soit en frappant du pied pour marquer des nombres, ou en indiquant des lettres qui réunies

formoient la réponse demandée. Trois circonstances concouroient ici à surprendre le Spectateur : 1°. Le Chien continuoit de bien répondre, lors même que son Maître sortoit du salon de Compagnie, ou qu'il prioit de sortir toutes les personnes soupçonnées de faire quelque signe pour indiquer la réponse; 2°, il répondoit encore, & toujours bien, lorsqu'on lui bandoit les yeux, pour l'empêcher d'apercevoir aucun signe; 3°, il avança ordinairement les paradoxes les plus inouis; personne de la Compagnie n'étoit de son avis en commençant; & cependant, après beaucoup d'objections, de réponses & de répliques, il finissoit toujours par avoir raison. Crainte d'ennuyer le Lecteur, je devrois supprimer ici le détail de ce qui fut dit en cette occasion; cependant, pour prouver qu'on peut justifier, en quelque façon, l'épithète de Savant donnée à cet animal, je rapporterai ici une espèce de conversation qu'il y eut entre l'Épagneul & trois ou quatre Savans de la Compagnie.

Un Marin commença par demander combien il y avoit d'arches au Pont de Westminster? L'Épagneul répondit, en posant le pied sur le nombre 15. On lui demanda ensuite combien il y avoit d'arches au Pont-Euxin. Ici le Chien garda le silence, comme s'il s'étoit cru insulté

par une pareille question, & comme s'il avoit voulu appliquer le Proverbe, à *folle demande point de réponse*. Cependant, ayant reçu ordre de son Maître de satisfaire celui qui l'interrogeoit, il répondit, qu'il n'y avoit point d'arches au Pont-Euxin, & l'exprima très-clairement en posant le pied sur un zéro; là dessus le Marin raconta que, l'année précédente, il avoit fait, en six semaines, un très-heureux voyage, depuis le Pont-Euxin jusqu'au Pont de Londres. L'Épagueul ne trouvant rien d'extraordinaire dans un pareil voyage, posa le pied sur différentes lettres formant une réponse laconique, qui, étant interprétée & commentée par son Maître, signifioit que d'autres voyageurs avoient fait des choses plus étonnantes, puisqu'ils avoient parcouru six cents lieues en une demi-journée. C'est impossible, repliqua le Marin; il n'y a pas encore eu de Ballon aérostatique qui ait pu parcourir un si grand espace en si peu de temps : Je ne dis pas, répondit l'Épagueul, à l'aide de son Interprète, qu'on ait employé un Ballon pour cet effet, puisque je parle d'un voyage par mer.

Le Marin dit alors que la chose étoit encore plus impossible de cette manière, puisque le plus fin voilier ne filant qu'environ quinze à seize nœuds, c'est-à-dire, ne parcourant qu'environ

cinq lieues par heure, n'avoit pas assez de rapidité pour faire six cents lieues en une demi-journée.

L'animal persista à soutenir son assertion; & le Marin alloit proposer un pari considérable, lorsque l'Epagneul & son Maître ajoutèrent qu'ils avoient fait ce voyage dans un pays où ils avoient allumé du feu avec de la glace.

Si vous voulez faire preuve d'érudition, dit le Marin, je vous prie de ne pas entasser un si grand nombre d'absurdités. Le Maître du Chien, adressant alors la parole à cet animal, lui fit cette question : Parlez, mon cher ami, n'est-il pas vrai qu'on peut allumer du feu avec un morceau de glace, si on le taille avec un couteau comme un verre de lunette, pour lui faire réunir en un seul foyer les rayons du soleil sur un petit tas de poudre ? L'animal aux yeux bandés baissa la tête pour dire oui, comme s'il avoit parfaitement compris ce qu'on lui demandoit.

Le Chien a raison sur ce point, dit le Marin, mais cela ne prouve pas qu'on puisse faire 600 lieues en une demi-journée. Pourquoi non, répondit le Chien, si c'est dans un pays où l'on peut se reposer 48 heures dans une seule après-midi. En quel climat, dit le Marin surpris, qui commença cependant d'entrevoir son erreur ?

L'Épagneul pour réponse, indiqua la Zone glaciale. En effet, dit son Maître, il y a dans cette Zone des jours de différente longueur, depuis 24 jusqu'à six mois; & si le Capitaine Cook, lorsqu'il a navigué au delà du Cercle polaire, a suivi un Parallèle où le jour étoit seulement d'un mois, il a pu, en une demi-journée, c'est-à-dire en 360 heures, parcourir l'espace de 600 lieues.

Le Marin voulant à son tour embarrasser l'Épagneul & son Maître, leur demanda s'ils connoissoient un endroit où le soleil & la lune peuvent se lever à la même heure & au même instant, lors même que ces deux astres sont en opposition, c'est-à-dire, quand la lune est pleine. L'Animal & son Maître répondirent que c'est au pôle, & ajoutèrent que, dans ce même endroit, le soleil se trouve toujours au point de midi, parce que tous les points de l'horizon sont au midi pour les habitans du pôle.

Un Jurisconsulte de la Compagnie disputa long-temps contre l'Épagneul, parce que celui-ci prétendoit qu'un homme mort à midi peut être quelquefois l'héritier d'un autre homme mort le même jour à midi & demi. Ce fut en vain qu'on cita contre lui les Lois du Digeste & du Code, qui veulent que l'héritier survive au testateur; l'Épagneul prouva que sa préten-

tion étoit très-conforme à ces lois, parce que l'homme mort à midi peut, dans certaines circonstances, survivre à celui qui est mort à midi & demi; il n'y a qu'à supposer pour cela que le premier est mort à Paris & le second à Vienne en Autriche; car comme il est une heure à Vienne, quand il est midi à Paris, celui qui meurt à midi dans cette dernière ville, survit nécessairement à celui qui meurt le même jour à Vienne, à midi & demi.

Un troisième argumentateur proposa le problème suivant :

Un Paysan étant allé au marché vendre des Poulets, a trouvé un Cuisinier qui lui a acheté la moitié de ses poulets; plus, la moitié d'un poulet sans en tuer aucun : il a vendu & livré à un second Cuisinier la moitié de son reste; plus, la moitié d'un poulet pareillement sans en tuer aucun : enfin un troisième Cuisinier a acheté la moitié du reste; plus, la moitié d'un poulet & toujours sans en tuer aucun; par ce moyen le paysan a tout vendu : on demande combien il avoit de poulets ?

L'Épaigneul répondit qu'il en avoit sept; que le premier acheteur en avoit pris quatre, c'est-à-dire trois & demi : plus, un demi sans en tuer aucun; que le second en avoit pris deux, c'est-à-dire un & demi, plus un demi, &c.

L'Animal ne se contenta point d'indiquer tout simplement le nombre demandé; il résolut algébriquement la question, en posant successivement son pied sur les lettres & les chiffres qui formoient l'équation du problème. Le Maître de l'Épagneul écrivoit avec de la craie sur une planche noire, tout ce qu'indiquoit l'animal; & comme ce problème est un des plus jolis qu'on puisse proposer, nous en donnons ici la solution, en faveur de ceux qui connoissent les premiers élémens d'Algèbre.

Soit x le nombre cherché, la portion du premier acheteur fera, selon la première condition du problème, $\frac{x}{2} + \frac{1}{2}$; ce qui reste, quand le premier acheteur a pris sa part, sera donc $x - \frac{x}{2} - \frac{1}{2}$: la moitié de ce reste & la moitié d'un poulet devant être la portion du second acheteur, on aura, pour exprimer cette portion, $\frac{x}{2} - \frac{x}{4} - \frac{1}{4} + \frac{1}{2}$. Ce qui reste, quand les deux premiers acheteurs ont pris leur part, est donc $x - \frac{x}{2} - \frac{1}{2} - \frac{x}{2} + \frac{x}{4} + \frac{1}{4} - \frac{1}{2}$; la moitié de ce reste & la moitié d'un poulet devant faire la portion du troisième, on aura, pour exprimer cette portion: $\frac{x}{2} - \frac{x}{4} - \frac{1}{4} - \frac{x}{4} + \frac{x}{8} + \frac{1}{8} - \frac{1}{4} + \frac{1}{2}$; & comme les trois portions jointes ensemble doivent faire la somme totale, qui vaut x , on aura l'équation suivante:

$$\frac{x}{2} + \frac{1}{2} + \frac{x}{2} - \frac{x}{4} - \frac{1}{4} + \frac{1}{2} + \frac{x}{2} - \frac{x}{4} - \frac{1}{4} - \frac{x}{4} + \frac{x}{8} + \frac{1}{8} - \frac{1}{4} + \frac{1}{2}$$

$= x$. Si dans cette équation on multiplie chaque terme par 8 pour faire évanouir toutes les fractions, il en résultera : $4x + 4 + 4x - 2x - 2 + 4 + 4x - 2x - 2 - 2x + x + 1 - 2 + 4 = 8x$.

Donc $7x + 7 = 8x$.

Par conséquent $x = 7$. C. Q. F. D.

Il nous reste à expliquer comment l'animal pouvoit indiquer, sans qu'on lui fit aucun signe visible, la réponse aux questions proposées, le lecteur saura que les lettres & les chiffres étoient sur autant de cartes arrangées en cercle autour de l'Animal, qu'il faisoit le tour du cercle aussitôt qu'on lui propoisoit une question, & que des bascules, cachées sous le tapis sur lequel il marchoit, & qu'on faisoit remuer sous ses pieds par des cordons de renvoi, lui indiquoient l'instant où il devoit s'arrêter pour mettre son pied sur la carte voisine. Il étoit si bien habitué à saisir la carte qui étoit auprès de lui quand il sentoit le mouvement des bascules, & à répondre oui ou non, selon les différens tons de voix de son Maître ou de quelque Compère, qu'il ne se trompoit presque jamais, & qu'il reparoit adroitement sa faute, quand il lui arrivoit de se tromper.

C'est par de pareils stratagèmes qu'il pou-

voit répondre aux questions les plus difficiles, & qu'après avoir soutenu en latin une thèse sur la communication du mouvement dans le choc des corps, il s'attira de la part d'un Physicien Irlandois, un des jolis complimens qu'on puisse faire sur cette matière : *Nunc concedo motum communicari in ratione velocitatis corporis percutientis, nam responsum tuarum facilis velocitas cordi meo communicavit magnum admirationis motum & lætitiæ.*

Ce même Irlandois ayant dit ensuite que l'Angleterre étoit une des plus grandes Isles de l'Océan, le Chien ne fut pas de son avis, & assura très-positivement que l'Angleterre n'est point une Isle : tout le monde crut que l'Animal se trompoit; mais il donna pour raison, qu'on pouvoit sortir d'Angleterre sans passer la mer, & qu'on en sortoit effectivement tous les jours de cette manière, quand on alloit à pied ou à cheval d'Angleterre en Écosse. Le Dictionnaire Encyclopédique consulté sur ce point, fit voir que le Chien avoit raison. En effet, l'Angleterre forme, avec l'Écosse, sous le nom de Grande-Bretagne, une Isle, dont l'Angleterre n'est à peu près que les deux tiers : par conséquent, dire que l'Angleterre est une Isle, c'est comme si on prétendoit que 40 sols font un écu, ou que quatre pieds font une toise.

Je favois depuis long-temps, ajouta l'Irlandois, que les animaux nous surpassent par la finesse des sens; mais je vois à présent pour la première fois qu'ils ont la même supériorité par la justesse des idées, & qu'il faut ajouter quelque chose au distique si connu, qu'on a fait à leur louange :

*Nos aper auditu, lynx visu, simia gustu,
Et canis olfactu, præcellit aranea tactu.*

Un des Spectateurs prétendit alors que l'Épagueul devoit avoir étudié toute l'Encyclopédie, mais le Maître de l'Animal prouva clairement que ce n'est point dans cette source qu'il faut puiser la science.

La dernière édition, dit-il, est remplie d'erreurs & de négligences typographiques; l'avant-dernière & l'antépénultième, ne contiennent que des articles tronqués & mutilés, & dans toutes, excepté la dernière, les Éditeurs, en donnant à cet ouvrage la forme d'un Dictionnaire, ont manqué le but qu'ils se proposoient, d'enseigner aux gens du monde les premiers élémens des Sciences & Arts : l'ordre alphabétique est à la vérité très-commode pour un lecteur indolent, qui ne cherche dans un livre qu'une simple définition; les premières lettres d'un mot lui indiquent, au premier coup-d'œil, dans quel

volume & à quelle page se trouve l'explication dont il a besoin ; mais l'amateur des Beaux-Arts, le curieux qui voudroit connoître les principes généraux d'une science ou d'un métier, pourra-t-il se résoudre à les étudier dans un Dictionnaire universel & volumineux, quand il saura que ces principes sont éparés avec cent autres dans toutes les parties de l'ouvrage, & que, pour lire une instruction de trente pages, il est obligé de feuilleter trente volumes *in-folio* ? Les renvois multipliés qu'il trouvera au commencement & au milieu de chaque article, l'obligeront à chaque instant de voltiger d'un volume à l'autre, de revenir cent fois au premier, & d'avoir en même temps tous ces livres ouverts.

Que diroit-on d'un Naturaliste, qui, voyageant en Europe pour observer les trois règnes de la nature, ne verroit dans le Royaume de Naples que la lave du Mont Vésuve, & s'embarqueroit aussi-tôt pour aller voir en Islande les éruptions du Mont-Hécla ; qui reviendrait en Italie pour voir des tarantules ou de la pouzzolane, & attendroit un troisième voyage pour examiner les ruines d'Herculanum ; qui, satisfait de ne voir à Pétersbourg que l'énorme rocher qui sert de base à la statue de Pierre-le-Grand, iroit aussi-tôt chercher des coquillages

pétrifiés dans la Basse-Navarre ; qui , ayant fouillé à moitié les riches mines du Comté de Foix, se transporterait en Angleterre pour chercher de l'étain ou du plomb dans celles de Cornouaille ; qui passeroit en Auvergne sans voir le Puy-de-Dome , en allant en Écosse faire des observations sur la pesanteur de l'air , & qui , étant enfin revenu dans le nord pour y observer le passage d'une planète sous le disque du soleil , mépriseroit les productions curieuses de la mer Baltique pour aller cueillir du varech sur les côtes de Normandie.

L'idée d'un tel Observateur, qui perd son temps à voyager , en multipliant ses courses , faute de plan & de méthode , excitera sans doute le rire ou la pitié de quelques personnes à qui on pourroit dire : *Tu es ille vir.* Reg. cap. XII.

Quiconque étudie les Sciences dans l'édition originale du Dictionnaire Encyclopédique (qui est , sans contredit , la meilleure) , perd son temps à chercher en divers articles les matières les plus analogues , qui devroient être réunies en un seul. Cet inconvénient , qui est presque insensible dans un Dictionnaire , en un ou deux Volumes , devient insupportable dans un ouvrage qui en a vingt ou trente : je pourrois citer cent exemples , mais je me contenterai de celui-ci.

Qu'un homme veuille étudier les Éléments de Musique dans l'Encyclopédie, il commencera naturellement par chercher le mot *Musique*, Tome X; dès le commencement de cet article, on lui parle de *Composition*, d'*Harmonie*, de *Flûte*, de *Tympanon*, &c., & pour lui apprendre ce que c'est, on le renvoie à ces différens mots, qui sont au Tome III, & aux Tomes VIII, VI & XVI. Chacun de ces articles renvoie non seulement au premier mot, qui est la souche commune, mais encore à plusieurs autres, qui en sont les branches, & qui s'étendent dans l'ouvrage entier par des ramifications à l'infini. C'est ainsi que le mot *Accompagnement*, qui est confondu dans le premier Volume, avec les principes des Sciences les plus disparates, vous renvoie aux mots *Basse fondamentale*, *Modulation*, *Partition*, qui sont noyés avec cent autres, dans les Tomes II, X & XII. L'explication de l'échelle diatonique, qui est au Tome V, renvoie aux mots *Gamme*, Tome VII; *Système*, Tome XV; *Dièse*, Tome IV; *Tempérament*, Tome XVI. L'article du Clavecin, Tome III, renvoie aux mots, *Sommier*, Tome XV; *Double Clavier*, Tome IV; *Accordoir*, Tome I. On trouve les mots *Octave*, *Opéra*, au Tome XI; *Martellement*, Tome X; *Récitatif*, Tome XIII; *Ritournelle*,
Tome

Tome XIV; *Syncope*, Tome XV; *Triton*, *Variation*, *Vaudeville*, Tome XVI; *Vibration*, Tome XVII, &c.

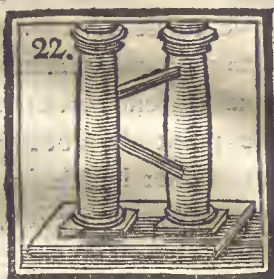
Quel est l'homme qui aura le courage de parcourir tous les détours de ce labyrinthe ? Quelques agréables que puissent être les savantes & profondes recherches de Jean-Jacques Rousseau sur le mode *Hyperphrygien*, & sur les cordes *Hypo-proslambanômènes*, il faut tant de temps & de patience pour les rassembler sous un même point de vue, que j'aimerois presque autant étudier la Musique dans un de ces Traités informes, que de simples Manceuvres dans cet art, se font quelquefois avisés de mettre au jour.

SECTION VI.

Machine Hydraulique exprimant la Circulation du Sang dans les veines & les artères.

CE discours démonstratif auroit duré plus long-temps, si quelqu'un n'avoit interrompu l'Orateur, pour demander à son Chien, s'il croyoit au mouvement perpétuel. L'Animal répondit qu'oui, & son Maître venant à l'appui de cette assertion, nous fit voir deux petites colon-

nes d'ordre toscan, d'environ deux pieds de haut, fixées par leur base à la distance de huit pouces sur une planche oblongue; deux petits tuyaux de verre passioient d'une colonne à l'autre, en suivant une direction inclinée à l'horizon, comme le démontre la *fig. 22.*



On voyoit distinctement une liqueur rouge, couler en montant par le tuyau inférieur pour aller d'une colonne à l'autre, & de celle-ci revenir à la première en montant par le tuyau supérieur. Cette liqueur récréoit la vue par la vivacité de sa couleur, & par la régularité de ses mouvemens qui, se renouvelant à chaque seconde, exprimoient assez bien le battement du pouls. Tandis que cette espèce de circulation amusoit nos yeux, notre esprit étoit dans la perplexité pour en deviner la cause; les deux colonnes étoient d'un trop petit diamètre, pour nous permettre de croire qu'elles contenoient

des pompes foulantes avec des pistons mis en jeu par des mouvemens d'horlogerie ; d'ailleurs l'offre qu'on nous fit de nous donner cette machine à un prix modique , prouvoit assez bien que le mécanisme n'en étoit pas compliqué.

Les deux tuyaux de verre , nous dit M. Hill , sont ce que les Marchands de Baromètres vendent sous le nom de *Tête-pouls*. Ils sont terminés par deux petites boules qui contiennent de l'esprit-de-vin coloré , & construits de manière que , quand on tient une boule dans sa main , en donnant à ces tuyaux une certaine inclinaison , la chaleur du corps produit , dans cette liqueur , une espèce de bouillonnement , qui la chasse continuellement d'une boule à l'autre.

Quand on est sur le point de faire voir la machine , on met secrètement , dans les deux colonnes du sable chaud , qui produit sur la liqueur des tête-pouls le même effet que la chaleur de la main. On a soin de ne laisser la machine sous les yeux du spectateur qu'environ une demi-heure , parce que le sable se refroidissant insensiblement , les mouvemens de la liqueur se ralentissent peu à peu , comme la chaleur qui les produit ; & le repos parfait qui doit succéder , diminueroit l'admiration du spectateur , tandis qu'on cherche , au contraire , à l'augmenter , en disant que la machine va toujours , mais en la

ferrant aussi-tôt, sous prétexte de montrer des pièces plus intéressantes.

Nota. On peut faire de ces machines, dont le mouvement dure douze & même vingt-quatre heures, à l'aide de deux petites lampes, au lieu de sable chaud; mais la nécessité de faire ces colonnes plus grosses & plus longues, pour contenir des lampes, l'odeur de l'huile & l'inconvénient qu'elle a de répandre beaucoup de fumée lorsqu'elles viennent à s'éteindre, doivent faire abandonner ce moyen, parce qu'il tend à faire connoître au Spectateur une cause qu'on veut lui cacher avec soin. J'ai imaginé depuis peu un autre moyen, à l'aide duquel, sans employer aucune matière combustible, je produis les mêmes effets pendant quinze jours, & même davantage; de manière qu'à quelle heure qu'on vienne me voir, on trouve toujours la machine en mouvement, sans qu'on aperçoive aucun préparatif de ma part; ce qui fait croire à certaines personnes, que c'est une espèce de mouvement perpétuel. Je la ferai voir *gratis*, au mois de Mai prochain seulement, à tous ceux qui m'auront fait l'honneur de me consulter sur les moyens employés par le Devin de la Ville, dont je parlerai dans le Chapitre suivant.

Essayons, avant de finir cet article, d'expli-

quer physiquement le bouillonnement de la liqueur dans les tâte-pouls, *fig. 23.*



La chaleur de la main dilate & grossit la bulle d'air *A, B*. Par cette dilatation, la liqueur est forcée de céder une partie de l'espace qu'elle occupe dans la boule inférieure, & de monter du point *E* au point *F*. Quand la bulle d'air est assez raréfiée pour occuper toute la partie supérieure de la boule jusqu'au point *C*, elle peut s'échapper en partie par le tuyau, parce qu'alors sa légèreté spécifique la porte sans obstacle vers la boule supérieure. Elle ne peut monter ainsi sans pousser devant elle une partie de la liqueur, ce qui diminue un peu sa vitesse, & donne le temps de la suivre des yeux dans sa marche; mais comme sa légèreté l'oblige de monter le long de la paroi supérieure du tuyau, la liqueur qui vient d'être poussée en haut, descend en même temps,

par sa propre gravité, le long de la paroi inférieure, pour s'emparer de l'espace que la bulle d'air vient de quitter : en descendant assez rapidement pour qu'on ne fasse pas attention à son passage, cette liqueur apporte avec elle de l'air condensé par la fraîcheur respective de la boule supérieure, qui, dans notre supposition, ne reçoit d'autre chaleur que celle de l'atmosphère. Cet air étant raréfié de nouveau par la chaleur de la main ou du sable qui touche la boule inférieure, est bientôt obligé de remonter comme le premier, & par la même raison, jusqu'à ce qu'on ôte la main, ou jusqu'à ce que le sable soit refroidi.

Cette explication déplaira peut-être aux vrais Physiciens qui n'en ont pas besoin, & aux Lecteurs superficiels qui n'en voudroient aucune; mais l'expérience, telle que nous venons de la décrire, plaira vraisemblablement aux Amateurs de physique amusante qui voudront se donner la peine de l'exécuter. J'ose me flatter au moins qu'on ne la mettra pas beaucoup au dessous de celle qu'un de mes détracteurs a inférée dans son Ouvrage, qui consiste, selon lui, à faire beugler, comme si elle étoit en vie, une tête de veau bien cuite, en y mettant une grenouille vivante sous la langue. Il y a d'ailleurs cette différence entre mon

expérience & celle de mon adverfaire, que la sienne, comme tous ses autres Tours, est tirée mot à mot d'une certaine petite bibliothèque, & la mienne, au contraire, n'a été décrite nulle part, & c'est moi qui l'ai inventée en Angleterre en 1775. Je dis ceci en passant, sans crainte d'être démenti par ceux même qui s'en sont dit les inventeurs en Suisse & en France, & qui savent bien qu'elle vient de moi. On me dira peut-être que je réclame ici une invention bien frivole; mais, outre qu'il ne seroit peut-être pas bien difficile de prouver qu'elle peut devenir intéressante, je répondrai que je n'ai pas un assez grand fonds de richesses pour laisser à des usurpateurs la paisible possession d'une partie quelconque de ma propriété.

SECTION VII.

Poupée parlante.

ON nous fit voir ensuite une Figure parlante, c'étoit une Poupée d'environ un pied de haut tenant à sa bouche un grand porte-voix, & suspendue à la hauteur d'un homme par des rubans, pour faire croire qu'elle étoit parfaitement isolée. Quand on lui faisoit une question quelconque en François, en Espagnol ou en Portugais, on entendoit aussitôt une réponse

analogue, qui provenoit de l'intérieur même du porte-voix ; il n'étoit pas possible de prétendre qu'il y avoit un nain caché dans la poupée comme dans l'Automate joueur d'échecs. *Mag. Bl. vol. I, page 65.* La Poupée étoit trop petite pour contenir un nain quelconque. L'Auteur voulut nous faire croire que les paroles de la Poupée pouvoient être l'effet d'un mécanisme caché dans son corps, & nous cita pour preuve les têtes parlantes de M. l'Abbé Mical.

Les têtes de cet Artiste célèbre, dit alors M. Hill, quoiqu'elles grassèyent un peu, & qu'elles prononcent certains mots d'un ton naïffard, sont effectivement l'ouvrage du génie, puisqu'elles ont surpassé les desirs & l'espérance de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, qui ne demandoit aux Mécaniciens & aux Facteurs d'orgues que de faire prononcer les cinq voyelles. L'ignorance n'a point admiré ces chefs-d'œuvres, parce qu'il n'y avoit point cette teinte de charlatanisme si nécessaire dans ce siècle pour obtenir le suffrage de la multitude. Les automates de M. Mical, ajouta M. Hill, sont bornés à un certain nombre de mots, & ne répondent point, comme la Poupée, aux questions arbitraires qu'on leur propose, parce que l'Auteur n'a pu leur donner le sens de l'ouïe, & qu'il n'a pas voulu y suppléer par une tricherie dont il étoit incapable.

M. Hill me donna ensuite l'explication que voici sur la Poupée parlante. Je pense, me dit-il en riant, qu'il n'y a ici ni mécanisme, ni compère. La petite figure rend ses oracles par l'inspiration d'une véritable Commère, dont je vois remuer les jupons au bas d'une armoire mal fermée. Quand cette Commère prononce des mots au point *A*, *fig. 24*,



sa voix, qui sort par le trou *A*, se porte à l'embouchure postérieure, *B*, *C*, *D*, du porte-voix, & de là elle est transmise dans toute sa force à l'embouchure antérieure, *E*, *F*, *G*. Celui qui propose une question, prêtant l'oreille au point *F*, entend la réponse comme si les mots étoient prononcés à ce même point. Tel est l'effet simple & naturel de tous les porte-voix.

M. Hill nous fit ensuite observer que la Poupée, au lieu d'être suspendue au milieu de la chambre, étoit placée au centre d'une grande ouverture faite dans une cloison, pour empê-

cher les Spectateurs trop curieux de passer par-derrière, où ils auroient pu voir facilement l'embouchure postérieure du porte-voix, ce qui auroit pu donner de violens soupçons de compérage. Il me fit remarquer aussi que la Poupée ne parloit qu'à voix basse, sans quoi on auroit pu s'apercevoir que la voix provenoit du fond de l'armoire où étoit la Commère. Enfin, je vis que la Poupée étoit attachée de manière qu'on ne pouvoit pas la tourner pour voir l'embouchure postérieure du porte-voix, & que d'ailleurs cette embouchure étoit masquée par un énorme panache, qui, au premier abord, sembloit destiné à orner la Poupée.

SECTION VIII.

Voltigeur mécanique.

P our nous prouver qu'il pouvoit y avoir des Poupées parlantes, on nous fit voir un Automate dansant. Cette figure, placée sur une corde, prenoit à peu près les mêmes postures, & faisoit les mêmes évolutions que les voltigeurs ordinaires; cependant elle n'avoit dans son corps qu'un ressort & deux ou trois leviers.

Nota, 1^o. Quoiqu'il soit très-possible de faire cette expérience à l'aide d'un tournebroche,

ou de quelqu'autre moyen mécanique, je n'en parlerai point ici, parce que mon intention est d'expliquer ce Tour tel que je l'ai vu faire jusqu'à présent, sans parler des moyens qu'on peut employer dans la suite.

2°. Les Lecteurs, qui n'aiment point les Tours qu'on fait à l'aide d'un Compère, voudront bien observer que ce n'est pas ma faute si on employe de pareils moyens pour amuser le Public : l'intérêt de la vérité m'oblige, pour remplir la tâche que je me suis imposée, de dévoiler ces moyens, tout ignobles qu'ils sont : on peut remarquer au reste que, pour plaire aux vrais Amateurs, je donne plusieurs Tours nouveaux, ou nouvellement perfectionnés, qui se font réellement par des moyens ingénieux. Je reviens à l'Automate dansant.

Il est attaché par la main à une barre de fer *A, B*, qui représente une corde bien tendue; *fig. 25*; ses bras sont inflexibles au coude; mais



ils peuvent se mouvoir circulairement auprès du tronc, étant attachés aux omoplates par une espèce d'articulation mobile, que les Anatomistes appellent *Diarthrose orbiculaire*. On voit aux points *G, H*, & aux points *L, M*, des tuyaux de tôle couverts de fleurs, qui enveloppent une grande partie de la barre de fer. Quand le Compère, caché au point *C*, tourne la manivelle, *R, B*, pour lui faire faire un quart de tour à gauche, l'automate, dont les bras en commençant, sont parallèles à l'horizon, s'élève peu à peu jusqu'à ce que les bras soient posés verticalement & parallèles au reste du corps. Si, en suivant la même direction, le Compère fait faire à la manivelle un autre quart de tour, la partie supérieure des bras se portant alors en avant vers le Spectateur, y entraîne nécessairement le reste du corps avec d'autant plus de facilité, que les pieds ne s'opposent point à son passage, à cause de l'articulation mobile des jambes avec les cuisses, & des cuisses avec le tronc. Le Compère regardant les mouvemens de la machine par un petit trou, peut saisir adroitement l'instant où une jambe passe en avant, l'autre restant en arrière. Alors il laisse un instant la machine à califourchon, ensuite il la balance par de petites secousses, & enfin il lui fait faire le moulinet, en suivant le mou-

vement de l'orchestre ; ce qui fait croire que la figure est sensible aux beautés de la Musique. Quatre circonstances concourent ici à faire illusion : 1°. Le Compère , à l'aide d'un fil d'archal , finit par détacher de la barre l'automate qui , dans ce moment , tombe par terre ; ce qui persuade que la figure n'étoit point clouée , mais qu'elle serroit la corde en l'empoignant , & qu'elle vient de la lâcher par un véritable mécanisme. 2°. Les ressorts qu'on fait voir dans le corps de l'automate confirment le spectateur dans l'idée qu'il ne faut pas de Compère. 3°. Ceux qui ne connoissent point comment on a pu faire parler la Poupée , s'imaginent qu'il doit être beaucoup plus facile de faire un automate dansant par mécanique. 4°. Les tuyaux de tôle , qui enveloppent la barre dans tous ses points , excepté à l'endroit où est attaché l'automate , passent aux yeux du Spectateur pour être la barre ou la corde même , & comme ces tuyaux sont sans mouvement , & qu'on en est bien assuré par l'immobilité des guirlandes qui les couvrent & les entourent , on ne s' imagine point que la barre tourne en dedans , d'où l'on conclut qu'il n'y a pas de Compère , & que la figure se meut par ses propres ressorts.

SECTION IX.

Évènement singulier.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

CE même jour, il arriva, dans Yorck, un évènement extraordinaire : il y avoit environ un mois qu'on avoit mis en prison un vieux Cordonnier, accusé d'homicide; la Justice avoit entendu contre lui cinquante-deux témoins : les uns déclaroient l'avoir vu jeter un enfant dans la rivière; les autres disoient avoir entendu les cris de l'enfant noyé; d'autres enfin dépo-
soient qu'ils avoient vu l'accusé se mettre en colère, & frapper horriblement cet enfant avant de le jeter dans l'eau. Le vieillard se défendoit, en disant que, dans cette accusation, il n'y avoit point de corps de délit, parce qu'aucun citoyen ne se plaignoit d'avoir perdu son enfant, & qu'on ne pouvoit lui présenter le corps d'un enfant tué. Cette réflexion embarrassoit un peu les Juges, qui n'étoient pas des gens de loi, mais simplement douze Cordonniers, parce que, dans ce pays-là, chacun est jugé par ses Pairs, & que la province d'Yorck fourmille de Cordonniers, comme le Limousin de Tailleurs de pierre. Ne pouvant confronter l'accusé avec

le corps noyé, que le courant de la rivière avoit emporté jusqu'à la mer, les Juges avoient envie d'envoyer leur Confrère aux Petites-Maisons de ce pays-là, & cela avec d'autant plus de raison, que, dans l'interrogatoire, on voyoit l'accusé rire comme un fou, & donner plusieurs autres signes de folie : cependant comme il avoit de longs intervalles de raison, & que les symptômes de démence étoient un peu équivoques, on n'osoit lui faire grâce de la vie ; la déposition des témoins étoit d'ailleurs très-précise, & sembloit exiger une punition exemplaire.

Vous êtes bien embarrassés, dit le Vieillard, permettez-moi de recevoir ici tout à l'heure la visite d'un de mes amis, & je ferai bientôt cesser votre irrésolution. Sur la permission qu'il obtint de recevoir cette visite, il manda son ami, qui vint bientôt après avec une grande malle, dans laquelle étoit un petit berceau ; l'accusé en tira un grand sabre, & puis un enfant, qu'il prit entre ses bras, en lui disant : » Adieu, » mon cher fils, je vais mourir aujourd'hui pour » avoir tué ton frère ». Cependant l'enfant pleuroit & paroissoit sensible aux adieux du Vieillard. Les Juges étoient surpris du premier aveu qui venoit d'échapper à l'accusé, lorsque celui-ci continua de cette manière : » Que devien-

„dras-tu, mon cher enfant, quand tu n'auras
 „plus auprès de toi celui qui t'a donné l'exis-
 „tence ? L'abandon & le mépris, voilà ta per-
 „nective ; la misère & l'opprobre, voilà ton
 „partage ; mais, non, dit-il, tu n'auras point
 „un pareil sort, c'est à présent pour la dernière
 „fois que tu fais entendre tes gémissemens „.
 Ensuite le Vieillard, insensible aux cris de
 l'enfant, parut entrer en fureur contre lui, &
 fit un mouvement pour lui donner un coup de
 fabre : *Arrête, malheureux*, s'écrièrent les Juges
 d'une commune voix ; mais il n'étoit plus temps,
 le coup étoit parti, & la tête de l'enfant rou-
 loit déjà sur le parquet.

Les Juges furent tous aussi étonnés que le
 Lecteur va l'être dans un instant, quand ils vi-
 rent qu'il n'y avoit pas de sang répandu, quoi-
 qu'il y eût un enfant décapité : ils s'aperçu-
 rent bientôt qu'on n'avoit coupé qu'une tête
 de bois ; ils se plainquirent d'abord de cet excès
 de mauvaise plaisanterie qui venoit de les sou-
 mettre à une si rude épreuve. C'est pour conser-
 ver ma vie, dit le Vieillard à ses Confrères, c'est
 pour vous prouver que l'enfant qu'on m'accuse
 d'avoir jeté dans la rivière peut être semblable
 à tous égards à celui que j'ai décapité sous vos
 yeux. Vous voyez maintenant, ajouta-t-il, qu'il
 ne faut pas toujours juger un homme d'après
 les

les bruits populaires , & qu'on peut mettre une petite restriction à la maxime , *vox Populi , vox Dei.*

Les Juges , ravis de voir qu'ils ne s'étoient assemblés ce jour - là que pour un crime imaginaire , prièrent leur Confrère de dire par quel art il avoit pu tromper les yeux & les oreilles jusqu'au point de faire une illusion générale. Vous le saurez bientôt , dit le Vieillard ; écoutez mon histoire :

J'ai passé une partie de ma jeunesse avec une troupe ambulante de Bateleurs , composée de toutes sortes de gens à talens ; l'un savoit imiter au naturel le chant du merle , de l'alouette , de la grive & du rossignol ; l'autre contrefaisoit la chouette , & faisoit entendre le miaulement d'un chat ; un troisième imitoit assez bien le chant d'un coq , le roucoulement d'un pigeon & le glouffement d'une poule : mais il excelloit surtout à jouer le rôle de dindon ; un quatrième (& c'étoit moi - même) avoit porté si loin l'art d'aboyer & de ricaner , que partout où nous passions , les chiens & les baudets du voisinage accouroient de toutes parts pour se mettre à l'unisson. Nous étions errans de Village en Village , & le Public appeloit notre Troupe la *Ménagerie*. Piqué de ce qu'on nous donnoit un nom si satyrique , je conçus le noble

dessein d'obliger en quelque façon le Public à faire en ma faveur une exception honorable; l'amour de la gloire me fit créer pour moi un rôle nouveau, pour n'être plus désigné sous la dénomination commune. J'osai me flatter que je pourrois parvenir un jour à imiter la voix d'un enfant à la mamelle. Mes espérances furent bientôt accomplies; car les leçons que j'allois prendre journellement à l'Hôpital des Enfants-Trouvés, & les fréquens exercices que je faisois en mon particulier, me valurent bientôt de grands applaudissemens, en portant au plus haut point un talent pour lequel la nature sembloit m'avoir formé. Je n'ai jamais regretté les peines que je m'étois données pour m'instruire dans ce nouvel art; mon savoir m'a servi plus d'une fois à voyager sans argent, & à jouer des Comédies où il n'y avoit d'autre Acteur que moi; mais il est dans ma vie une époque remarquable, où mon talent m'a servi à jouer une scène bien plus intéressante: Depuis trois mois, je soupirois en vain pour une ingrate, que je ne pouvois fléchir; entré en tapinois dans la chambre de cette belle inhumaine, je me tapis un jour au fond de sa ruelle, & je fis entendre ma voix enfantine; elle crut entendre les cris d'un enfant nouveau-né, & accourut aussi-tôt, par Pitié, pour me bercer & pour sécher mes

pleurs ; mais quelle fut sa surprise, lorsque s'apercevant du Tour qu'on lui jouoit, elle ne trouva, derrière les rideaux, que cet enfant malin dont l'empire s'étend dans toute la nature ! Le Dieu d'amour qui l'attendoit, la blessa cruellement ; mais il ne la renvoya point sans adoucir ses maux, en la couronnant de roses, pour la récompenser du tendre sentiment qui l'avoit amenée.

Quelque habile què je fusse à m'acquitter de mon nouvel emploi, je m'aperçus bientôt que j'étois obligé de me cacher, ou de jouer devant des aveugles, pour produire l'illusion dans l'art nouveau que j'avois inventé. C'étoit en vain que je faisois entendre la voix d'un enfant à ceux qui ne voyoient aucun enfant auprès de moi, & qui voyoient remuer mes lèvres ; ils s'apercevoient à l'instant du déguisement de ma voix, & se plaignoient de ce qu'ils avoient deviné trop tôt & trop facilement le mot de l'énigme. Alors j'imaginai de porter dans mes bras une poupée emmaillotée, couverte d'un voile ; & pour persuader aux Spectateurs que certaines paroles ne sortoient pas de ma bouche, je résolus de prononcer d'une voix enfantine des mots qui n'exigent point le mouvement des lèvres ; je m'aperçus qu'avec un certain effort & un peu d'exercice, je pourrois parvenir à

prononcer, sans aucun mouvement apparent de mes lèvres, tous les mots où il n'entre que des consonnes dentales, linguales ou gutturales, c'est-à-dire, des consonnes telles que *d*; *t*; *k*, qu'on prononce des dents, de la langue ou du gosier, par exclusion aux consonnes labiales, qu'on prononce des lèvres, telles que *b*; *m*; *p*. Il y a une infinité de ces mots qu'on peut prononcer ainsi sans remuer les lèvres, surtout quand on parle d'une voix enfantine, parce que cette voix demande une prononciation gênée. Je donnerai pour exemple les mots suivans, en quatre Langues différentes : *ce qu'on dit est certain ; quelle heure est-il ? il est cinq heures. Nannette, sonne la cloche ; il est déjà temps ; se Signora. Nonne serìò dixisti. I DID IT IN JEST.*

Quand je fus bien exercé devant un miroir à jouer la partie enfantine de mon rôle sans remuer mes lèvres, je parus sur un théâtre dans un pays où j'étois inconnu ; je portois entre mes bras une poupée couverte d'un voile, avec laquelle j'entrois en conversation : elle me répondoit, touffoit, chantoit, pleuroit & crachoit ; &, comme je l'interrogeois avec ma voix naturelle, qui est très-grave, on étoit naturellement persuadé que la voix enfantine, qui se faisoit entendre aussi-tôt pour donner la réponse, ne devoit pas provenir de la même bouche. La

présence d'un corps emmailloté, & l'immobilité de mes lèvres, achevoient l'illusion. Cependant je prononçois quelquefois, d'une voix enfantine, toutes sortes de mots, sans aucun choix; mais alors, crainte qu'on ne vît le mouvement de mes lèvres, j'avois soin de baïsser ma tête vers la poupée, & d'appliquer mon visage contre son voile, comme pour la caresser & pour lui parler de plus près.

Maintenant, que je vous ai fait entrevoir les premiers principes de mon art, vous voyez, Messieurs, que les témoins oculaires que vous avez entendus contre moi, peuvent avoir mal vu : je suis peut-être coupable, dans ce moment-ci, de vous en avoir donné une preuve trop frappante, & de vous avoir tenus trop long-temps en suspens; mais je vous prie de pardonner ma faute en faveur de la leçon.

Au reste, ajouta le Vieillard en finissant, j'oubliois de vous dire que, lorsque je paroïssois sur un théâtre, pour jouer moi seul une Comédie à deux rôles, j'étois obligé de faire un petit aveu à toute l'assemblée. Si la Compagnie s'étoit séparée en croyant que j'avois toujours eu dans mes bras la personne réelle d'un enfant, on n'auroit eu d'autre plaisir que celui d'entendre un petit dialogue amusant, & l'on seroit sorti du Spectacle, dans l'idée qu'on venoit de voir

& d'entendre une chose fort ordinaire; j'étois donc obligé, pour faire preuve d'industrie, de faire voir sur la fin que je n'avois dans mes bras qu'une poupée de carton. Cet aveu produisoit la plus grande surprise; il se trouvoit alors des personnes qui prétendoient expliquer ce phénomène, en disant que je parlois du ventre; &, quelque temps après, la Gazette & le Public me donnèrent le nom de *VENTRILOQUE*.

SECTION X.

Nouvelles Eslampes.

LE 6 Novembre, nous quittâmes M. Wilson pour aller à Londres; dans notre route, nous ne vîmes rien qui puisse intéresser nos Lecteurs; mais le jour de notre arrivée dans la Capitale des Isles Britanniques, nous achetâmes chez Bowles, fameux Marchand d'Images, dans *Saint-Paul's-church-yard*, sept Eslampes curieuses, que le Lecteur sera peut-être bien aise de connoître.

La première représentoit un Jongleur, soi-disant Académicien, parce qu'il avoit joué des gobelets devant une Académie, & se flattant de porter en équilibre, sur son nez, une anguille vivante, qui devoit se tenir verticalement

sur le bout de sa queue, pour se tourner à droite & à gauche au gré des Spectateurs, on voyoit le peuple s'ameuter autour de lui, parce qu'il ne tenoit point la promesse énoncée dans son *Prospectus*.

La seconde représentoit une Ville souterraine, quel'imagination d'un Écrivain moderne a bâtie depuis peu dans une mine de sel, auprès de Cracovie.

On voyoit dans la troisième, un Automate joueur d'échecs, dont le Compère étoit si bien caché dans le fond d'une commode, qu'on avoit de la peine à l'apercevoir.

Dans la quatrième, on voyoit un Sorcier aux yeux bandés, faisant tourner sa baguette divinatoire, pour découvrir une source à trois pieds de profondeur, sur la plus haute voûte de l'Église Sainte-Geneviève, à Paris; cette Estampe portoit l'inscription suivante, tirée mot à mot du *Morning-Post*, 26 Octobre 1784. *The Journal de Passy the most contemptible of all our periodical publications, is a source of trifling intelligences.*

La cinquième représentoit un batelet de la Seine, le plus fin voilier qu'on ait jamais vu, puisqu'il étoit censé aller en six heures de Paris à Châlons-sur-Marne. On voyoit, sur la rive droite de la rivière, le petit Poucet, qui l'ac-

compagnoit, avec ses bottes de sept lieues. *Voyez les Contes de Fées & le J. de Passy.*

Sur la sixième, on voyoit un groupe de badauds accourant sur le Pont-Neuf & sur le Pont-Royal à Paris, pour voir un homme qui se vantoit de passer la Seine à pied sec avec des sabots élastiques, & qui prétendoit que son corps feroit des ricochets sur la rivière, comme font les boulets sur la surface de la mer, lorsque, dans un combat naval, les canons sont pointés à l'horizon.

La septième représentoit une Harpie vivante, monstre amphibie, moitié homme, moitié poisson, qui, selon l'inventeur, mange dans un an plusieurs centaines de bœufs & plusieurs milliers de cochons. On prétend l'avoir trouvée au royaume de Santa-Fé, dans le Pérou, Province du Chili; c'est à peu près comme si on se flattoit de l'avoir vue au Royaume de Marseille dans le Dauphiné, Province du Languedoc.

M. Bowles nous avoua franchement qu'il croyoit que la dernière de ces Estampes avoit été inventée par des Marchands, pour vendre quelques rames de papier: ce ne seroit pas, dit M. Hill, le premier Tour de ce genre qui a été joué au Public par la cupidité; & l'on pourroit mettre dans cette classe tous les Ou-

ouvrages qui, au lieu de traiter des matières que leur titre fastueux annonce, ne contiennent que des réflexions triviales, des discours insignifiants, des remarques puériles, des détails ennuyeux. Tel seroit à peu près un Ouvrage d'AMUSEMENS PHYSIQUES, où l'on ne trouveroit rien de physique, ni rien d'amusant; tel seroit encore un Ouvrage intitulé, *Exposition anatomique & philosophique des principes de la Langue Angloise*, dans lequel on donneroit bonnement toutes sortes de règles pour parler plate-ment le patois du pays de Galles. Tel seroit enfin un Journal où l'on annonçeroit tous les ans de fausses nouvelles, des faits impossibles & des récits merveilleux, pour leurrer de nouveau quelques douzaines de Souscripteurs à l'expiration de l'abonnement.





JE SUIS, &c.

P
I
J
E
C
J
E

CHAPITRE V.

SECTION PREMIÈRE.

Coup-d'œil sur une Assemblée de Joueurs.

JE rencontrai un jour, dans un Café de Londres, un Bas-Breton nommé Kuffel, que j'avois connu autrefois au Collège Royal de Toulouse. Après les premiers complimens d'usage, je lui demandai à quoi il s'amusoit dans ce pays-là ; il me répondit qu'il passoit presque tout son temps à l'Académie. Je vous félicite de très-grand cœur, lui dis-je alors, je voudrois bien avoir le même bonheur que vous. Il n'y a pas grand bonheur à cela, me répondit-il ; cependant si vous désirez d'être un de nos Confrères, je pourrai vous introduire, & sur ma présentation vous serez reçu à bras ouverts. Je lui dis que je n'avois aucun titre pour être reçu dans une pareille Assemblée ; il me répondit qu'il ne falloit d'autre titre que de l'argent. Je fais bien, lui repliquai-je, que, selon le préjugé vulgaire, l'argent fait tout ; mais je ne crois pas encore, nonobstant le proverbe, qu'une clef d'or puisse ouvrir la porte de l'Académie, tant que nous ver-

rons MM. les Académiciens n'avoir d'autre but & d'autre passion que de cultiver les Lettres, & de reculer les bornes des connoissances humaines. Il répondit, en fouriant de ma méprise, que l'Assemblée où il vouloit m'introduire, n'étoit point une Compagnie de Savans, ni une Société Littéraire, mais tout simplement une Académie de jeu, composée d'aigrefins de toute espèce, qui étoient alternativement dupes & fripons. Ne croyez pas, ajouta-t-il, que je continue de m'occuper des Belles-Lettres, comme quand j'étois au Collège. L'exemple d'Homère mendiant son pain dans sept villes, qui se disputèrent, après sa mort, l'honneur de lui avoir donné le jour, m'avoit déjà dégoûté de l'étude; mais l'histoire du Camouens mourant à l'Hôpital, & celle de Milton pouvant à peine obtenir 30 pistoles pour son *Paradis perdu*, qui fit la fortune de *Thompson* & de ses héritiers, m'inspirèrent la plus grande aversion pour les Lettres, & je brûlai mes livres, quand je vis le portrait de l'immortel *Cervantes* avec cette inscription :

Il éclaira son siècle, & mourut de misère.

Depuis que j'ai livré ma bibliothèque aux flammes, j'ai couru le monde pour gagner ma vie en jouant toutes sortes de rôles; j'ai été Marchand de bière en Flandre, Comédien dans le Brabant,

Copiste, Latiniste & Orthographeiste à Édimbourg, Maître en fait-d'armes & *contre-pointeur* à Dublin. Aujourd'hui, après avoir changé de métier pour la dixième fois, je fais sauter la coupe, je file la carte, je tire la bécassine & je plume le pigeon. Enfin, ajouta-t-il, si vous voulez que je vous initie dans mes secrets pour me servir de Compère à l'Académie, & faire le petit service, vous pourrez bientôt dire, comme moi :

*Ma poche est un trésor ;
Sous mes heureuses mains, le cuivre devient or.*

LE JOUEUR.

Je fus choqué, autant que surpris, de la liberté qu'il prit de me faire une pareille invitation, & de la hardiesse avec laquelle il se vantoit de son savoir funeste : mais tel est l'aveuglement du vice au front d'airain, que souvent il fait parade de ce qui devrait le faire rougir. Je lui répondis que j'avois approfondi depuis long-temps toute la théorie de son art, non pour la mettre en pratique & dans l'espérance de pouvoir faire des dupes, mais par curiosité & dans l'intention de dénoncer un jour au Public les divers pièges, qu'on tend aux honnêtes gens.

Puisque vous êtes si savant, me dit-il, vous pourrez peut-être m'expliquer comment, de-

puis quinze jours, j'ai constamment perdu mon argent, nonobstant les ruses dont j'ai fait usage, ce qui m'obligera, dès à présent, de paroître moins fréquemment à l'Académie, & d'aller me promener, comme dit le *Spectateur*, non pour gagner l'appétit, mais pour distraire la faim.

Il n'est pas étonnant, lui dis-je, que vous ayez échoué à votre tour; les *grecs au jeu* sont comme les spadassins, tôt ou tard ils trouvent leur maître; il y a cependant cette différence, que les bretteurs de profession reconnoissent un certain point d'honneur qui les empêche de se battre deux ou trois contre un, tandis que les chevaliers d'industrie sont quelquefois une douzaine pour égorger une victime & pour partager les dépouilles de celui qui tombe dans leurs filets. L'un lie amitié avec les garçons de l'Académie, & les soudoye pour substituer des cartes marquées aux cartes ordinaires, l'autre n'a d'autre occupation que d'inventer de nouveaux pièges, & d'amener des dupes en les leurrant de belles promesses: un troisième fabrique toutes sortes de cartes qu'on peut reconnoître à l'œil & au tact; il en fait de retrécies ou de raccourcies en les rognant d'un côté, de rudes en les frottant de colophane, de rembrunies avec de la mine de plomb, & de glif-

fantes avec du favon & de la térébenthine : un quatrième s'exerce continuellement à faire fauter la coupe, à faire de faux mélanges & à filer la carte, c'est-à-dire à donner adroitement la seconde ou la troisième au lieu de la première, quand il s'aperçoit, par une marque extérieure de celle-ci, qu'elle seroit assez bonne pour faire beau jeu à celui dont on a conjuré la ruine.

Celui-ci se place constamment vis à vis son Confrère derrière le joueur dupé, pour faire le petit service. Expert dans l'art des signaux, il change à chaque instant les différentes positions de ses doigts, pour faire connoître à son complice les cartes que ce dernier n'a pu distinguer au tact & à la vue. Celui-là, tirant la bécassine, s'associe avec un nouveau débarqué, fait avec lui bourse commune, joue contre un troisième, avec lequel il est d'intelligence, perd tout son argent en affectant de paroître au désespoir, & se réjouit secrètement de la bonne part qui doit lui revenir. Ensuite il y en a un qui fait l'office de *Contrôleur*, en tenant registre de tout l'argent que les *Receveurs* mettent dans leur pochette, pour les empêcher d'en escamoter une partie à leur profit, & les obliger par là de rendre un fidelle compte à la Compagnie.

Kussel s'aperçut bientôt que j'étois trop inf-

truit pour avoir besoin de ses leçons, & en même temps trop honnête homme pour jamais les mettre en pratique; cependant, sur la prière qu'il me fit, d'entrer pour un instant à l'Académie, pour tâcher de découvrir les artifices qu'on avoit employés contre lui depuis quinze jours, la proximité du lieu où se tenoit l'assemblée, & le désir de m'instruire & de connoître les extrêmes dans tous les genres, me firent souscrire à son invitation.

Nous trouvâmes réunis dans cet endroit des Gentilshommes, des Palefreniers, des Musiciens, des Escamoteurs, des Tailleurs, des Apothicaires : les *Académies de jeu*, dis-je alors en moi-même, *sont donc comme des tombeaux, tous les rangs y sont confondus*; en même temps, mon introducteur me disoit tout bas, le nom & l'état des personnes qui composoient l'Assemblée. Voilà dans un coin, me dit-il, une partie de brelan où sont les quatre personnes qui m'ont gagné tout mon argent : vous y voyez, ajouta-t-il, deux grands Seigneurs qui voyagent *incognito*. Quelle fut ma surprise, lorsque je m'aperçus qu'un de ces prétendus grands Seigneurs n'étoit autre chose qu'un faiseur de Tours; c'étoit le fameux Pilferer, que j'avois connu au Cap de Bonne-Espérance, & qui étaloit fastueusement son or, sa broderie & ses bijoux. Voilà,

Voilà, sans doute, dis-je à Kuffel, celui qui vous a gagné tout votre argent. Il me répondit que ce Seigneur, loin de gagner quelque chose, perdoit chaque jour très-galamment une quarantaine de louis : étant bien persuadé qu'un Escamoteur ne va pas dans une Académie de jeu pour s'y laisser attraper, je pensai qu'il devoit y avoir là dessous quelque ruse nouvelle dont je n'avois peut-être jamais eu l'idée. Je résolus en conséquence d'observer Pilferer, & de m'approcher de lui, en tenant négligemment ma main & mon mouchoir sur mon visage pour qu'il ne me reconnût point ; je remarquai d'abord que lorsqu'il donnoit les cartes, une personne de la Compagnie avoit un petit brelan, mais qu'il y avoit quelquefois un brelan plus fort dans les mains d'un autre Joueur, dont la physionomie ne me parut pas inconnue. Je me rappelai bientôt que j'avois vu ce dernier en Afrique, servir à Pilferer de domestique, d'ami & de Compère. Je soupçonnai, dès ce moment, que Pilferer faisoit adroitement gagner son Compère, & qu'il affectoit de perdre lui-même quelque bagatelle, pour qu'on ne le soupçonnât point de mauvaise-foi ; que le Compère, pour éviter les mêmes soupçons sur son compte, ne mêloit jamais les cartes, & les faisoit toujours mêler par autrui ; & qu'enfin

Pilferer & son Compère faisoient semblant de ne pas se connoître, pour qu'on ne les accusât point d'être d'intelligence. Il me restoit à découvrir le moyen qu'employoit Pilferer pour donner bon ou mauvais jeu à différentes personnes selon ses désirs. Cette découverte ne me parut pas bien facile, quand je vis que Pilferer ne substituoit point un second jeu de cartes, & qu'avant de mêler lui-même, il avoit toujours soin de faire mêler par d'autres; cependant je m'aperçus enfin qu'avant de faire mêler par les autres Joueurs, il retenoit cinq à six cartes dans sa main droite, & qu'en reprenant le jeu pour mêler à son tour, il les plaçoit adroitement par dessus, & leur donnoit ensuite, en un clin d'œil, l'arrangement nécessaire pour faire gagner son Compère.

Nota. Le lecteur croira peut-être qu'un pareil arrangement est impossible, à cause qu'au brelan, on donne les cartes une à une; mais ce tour d'adresse, comme beaucoup d'autres, n'est malheureusement que trop facile à ceux qui en ont acquis l'habitude. Je n'en donne point ici les moyens, parce que je prétends bien avertir mes Lecteurs qu'il existe un art funeste, dont ils pourroient être les dupes; mais je ne veux enseigner à personne le moyen de réduire cet art en pratique: toutefois on peut être assuré que je ne combats point ici une chimère,

& que j'ai souvent fait voir à mes amis tous les faux mélanges qu'on peut faire adroitement & imperceptiblement en jouant au piquet, au brelan & à la triomphe : je ne dévoile au reste mes moyens à qui que ce soit, & je me contente d'en faire voir les résultats pour prouver combien il est imprudent de risquer son argent au jeu avec des personnes dont la probité n'est pas parfaitement reconnue.

On me dira peut-être que Pilferer ne pouvoit guère retenir cinq à six cartes dans sa main sans être aperçu. Il est vrai qu'on auroit pu absolument l'apercevoir, si on avoit su, comme moi, que Pilferer étoit un Faiseur de Tours, & qu'il étoit là avec son Compère ; si la crainte & la timidité avoient paru sur son front, ou s'il eût joué ses Tours avec la mal-adresse d'un homme nouvellement initié : mais l'aisance & la facilité qu'on voyoit dans ses manières, l'indifférence avec laquelle il perdit son argent, la naïveté de ses discours & surtout la richesse de son costume, tout concouroit à bannir les soupçons, tandis que son air de bravoure annonçoit qu'il faudroit se couper la gorge avec lui, si on osoit lui faire le moindre reproche.

Aussi-tôt qu'il tenoit les cinq cartes de réserve, il appuyoit négligemment sa main sur le bord de la table, & comme cette attitude

auroit pu paroître gênée, si elle avoit duré longtemps, il la quittoit bientôt pour gesticuler de différentes manières, observant cependant dans tous ses gestes, de tourner le dessous de sa main vers la terre, pour ne pas laisser voir les cartes retenues: tantôt il appuyoit familièrement sa main droite sur le bras gauche de son voisin, en l'invitant honnêtement à mêler les cartes lui-même; tantôt il portoit sa main à son côté en tenant le bras droit en anse de panier; tandis qu'il portoit la main gauche sur son front, en demandant si c'étoit à lui à donner; la Compagnie trompée par la naïveté de cette question, répondoit qu'oui, croyant qu'il n'en savoit rien; & c'étoit une raison de plus pour ne pas soupçonner les préparatifs qu'il venoit de faire pour arranger le jeu selon ses desirs.

Aussi-tôt qu'il avoit donné aux cartes l'arrangement projeté, il ajoutoit une circonstance qui achevoit l'illusion; il faisoit un faux mélange en coupant les cartes en plusieurs petits paquets, & ensuite il les remettoit toutes à leur même place, ou les arrangeoit selon ses desirs, quoiqu'il parût les embrouiller de vingt manières. Mon cher Lecteur, si vous voulez vous faire une idée de l'agilité de Pilferer dans cette circonstance, entrez dans une Imprimerie :

voyez ce Compositeur habile faire dans sa casse la distribution des caractères ; sa main qui voltige avec la rapidité d'un éclair , semble jeter les lettres au hasard , mais il n'en est rien ; les caractères tombent tous à leur place , d'où on les enlève , en un clin d'œil , pour leur donner un ordre connu. Tel est Pilferer , lorsqu'il fait sur une table une multitude de petits paquets , pour tromper les yeux par un mélange apparent ; ses bras & ses doigts se croisent de vingt manières , comme ceux d'un habile Organiste. La promptitude & l'irrégularité de ses mouvemens , semblent destinées , au premier abord , à produire le désordre & la confusion dans toutes les cartes ; mais c'est tout le contraire ; car , par ce stratagème , les cartes conservent leur arrangement primitif , ou prennent une combinaison projetée pour enrichir Pilferer , en faisant la ruine & le désespoir de ceux qui ont l'imprudence de jouer avec lui.

Comme j'étois sur le point de sortir , Kuffelme pria de lui faire part de mes observations ; mais je lui répondis que je ne voulois pas m'attirer une mauvaise affaire , en faisant croire que j'étois venu dans cet endroit en qualité d'espion ou de délateur , & en déposant des faits sur lesquels il se présenteroit peut-être un grand nombre de contradicteurs ; j'ajoutai qu'il suffi-

roit d'avertir un jour le Public des tricheries qu'on invente de temps en temps pour en imposer aux gens de bonne-foi, & qu'après cet avertissement on pourroit dire aux dupes qui se plaignent des fripons, & aux trompeurs qui trouvent des trompeurs & demi :

Perditio tua ex te.

En sortant, je trouvai, dans une espèce d'antichambre, deux italiens, qui se mirent aussitôt à parler le Patois Provençal, pour que je ne les entendisse point; l'un se plaignoit de ce que le gibier étoit fort rare; & l'autre répondit, que ce n'étoit pas étonnant, puisqu'il y avoit un si grand nombre de Chasseurs. Tu as raison, repliqua le premier, je jouois l'autre jour au piquet avec un homme qui avoit l'air d'un imbécille & d'un mal-adroit, & c'étoit peut-être le plus fin renard qu'il y ait en Europe; il y avoit environ une heure que j'employois en vain contre lui toutes les ressources de mon art, lorsque je m'aperçus par hasard, qu'il employoit de son côté les mêmes ruses contre moi.

Corfaires contre Corfaires,
Ne font pas, dit-on, leurs affaires.

SECTION II.

*Le Cocher Escamoteur. Observation sur les
Gazettes Angloises.*

Ayant pris un fiacre, pour aller de l'Académie à mon logement, quand je sortis de la voiture, je voulus payer le Cocher, en lui mettant une guinée dans la main, & je lui demandai mon reste; mais il me la rendit aussitôt, en me priant de lui en donner une autre, parce que celle-là lui paroissoit fausse: je crus qu'il se trompoit; mais, pour éviter toute querelle avec lui, je ne fis point difficulté de souscrire à sa demande, & je lui en donnai une seconde, sur laquelle il me rendit vingt schelings. Sachant que la guinée vaut vingt-un schelings, je croyois tout bonnement que je n'en avois dépensé qu'un pour ma voiture de louage; mais en entrant chez moi, M. Hill, qui s'y trouva dans cet instant, me prouva que cette course d'une demi-heure me coûtoit deux guinées, c'est-à-dire un peu plus de deux louis argent de France; les schelings qu'on m'avoit donnés n'étoient que des morceaux de cuivre blanchis, & la fausse guinée qu'on m'avoit rendue n'étoit

point celle que j'avois donnée moi-même en premier lieu.

Dans ce pays-ci, me dit M. Hill, on pend, comme chez vous, les Faux-Monnoyeurs; mais la fausse monnoie y est beaucoup plus commune, soit parce que le Code criminel de l'Angleterre, exigeant des preuves trop claires, laisse subsister par là une infinité de coupables, soit parce que les Anglois font un peu moins effrayés d'une punition qui, dans ce pays-ci, n'est point ignominieuse; ou, pour mieux dire, parce qu'ils s'exposent plus volontiers à perdre une vie que la misère & les mœurs du pays rendent insupportable. Les Cochers de fiacre, continua M. Hill, achètent quelquefois de la fausse monnoie à très-bas prix, après quoi ils la font passer, en vrais Escamoteurs, dans la poche des Bourgeois. Lorsqu'ils conduisent quelque nouveau venu, qui ne connoît point la Langue Angloise, ou quelqu'un de leurs compatriotes qui n'est pas encore *déniaisé*, ils jouent des Tours qui les conduiroient à une mauvaise fin, s'ils se trouvoient vis à vis d'un homme qui pût les prendre sur le fait. Ils reçoivent de la main gauche la pièce qu'on leur donne, & cachant dans la main droite une fausse pièce égale, en apparence, à celle qu'ils viennent de recevoir, ils prennent

cette dernière avec l'index & le pouce de la main droite, laissant tomber la fausse pièce dans la main gauche, & vous la présentent en vous priant très-honnêtement d'en donner une autre, tandis qu'ils mettent dans leur poche, avec la main droite, la bonne pièce qu'ils viennent de recevoir. Celui à qui on joue ce Tour, s'il ne soupçonne point cette adresse de leur part, ne se tient point sur ses gardes; croyant qu'on lui rend sa pièce, il ne fait aucune difficulté de la reprendre pour en donner une autre, & par ce moyen il en donne deux au lieu d'une.

Voulant me faire rendre les deux guinées qu'on venoit de m'escroquer, je sortis bien vite pour retrouver le Cocher, mais il s'étoit éclipsé, dans la crainte qu'on ne le rappelât pour l'obliger à restitution. Je voulois absolument en faire la recherche, & je l'aurois trouvé bien facilement, parce que j'avois retenu son *numéro*; mais M. Hill m'observa que vraisemblablement je ne pourrois pas lui arracher l'aveu de sa tricherie; que ne l'ayant point pris sur le fait, & n'ayant point de témoins à lui opposer, je ne pourrois pas le faire condamner par le *Juge de paix*; & qu'enfin le cas devenant très-douteux aux yeux de la Justice par les circonstances, je ne pourrois terminer cette affaire équivoque que par un combat à coups de poings,

que je ferois peut-être obligé d'accepter sous peine d'être hué par la populace.

Cùm fueris Romæ, Romano vivito more:

Cùm fueris alibi, vivito sicut ibi.

Tandis que je faisois des réflexions philosophiques sur les mœurs grossières de ce peuple toujours agité comme la mer qui l'environne, sur la prétendue liberté de cette nation accablée d'impôts, & sur le faux bonheur de ces Insulaires mélancoliques, qui, ne buvant jamais de vin, respirent sans cesse un air obscurci par la fumée du charbon & par les brouillards de la Tamise, nous vîmes passer sur le trottoir opposé à celui où nous étions un gros homme joufflu, à grandes épaules, qui, armé d'un bâton noueux dont il frappoit le pavé, étourdissant nos oreilles avec un cornet à bouquin, pour avertir le peuple qu'il avoit des Gazettes à vendre. M. Hill lui fit signe de s'approcher, & aussi-tôt il traversa la rue pour venir à nous; il nous vendit à trois sols la pièce plusieurs grandes feuilles qui sortoient de sous presse : c'étoient le *London Chronicle*, le *Morning-Post*, le *New-Daily-Advertiser*, l'*Evening-Post* & le *Morning-Herald*; nous trouvâmes, dans ces Gazettes, un fatras de nouvelles politiques & de sarcasmes amers contre les premiers personnages de l'État. On

y lisoit les Pamflets piquans de l'envie, les Rendez-vous des Sociétés Anti-Gallicanes & les Annonces fastueuses de l'empirisme.

Les Rédacteurs de nos Gazettes, me dit M. Hill, insèrent dans leurs feuilles, pour de l'argent, tous les avertissemens que la vanité & la cupidité veulent publier. Un homme peut y faire imprimer son propre éloge, composé par lui-même.

En effet, nous vîmes bientôt après, que Pilferer avoit profité de cette liberté, pour faire accroire à tous les curieux de l'Europe qui reçoivent ces Gazettes en pays étranger, qu'il avoit eu à Bath & à Cambridge les succès les plus éclatans, quoique, dans le fait, il eût été généralement sifflé à chacune de ses représentations, & qu'il lui fût encore arrivé quelque chose de pire. Son intention n'étoit point d'en imposer par là à la Nation Angloise, parce que c'étoit impossible; mais, en jouant ce Tour, il vouloit faire parler de lui dans les pays lointains, pour aller ensuite cueillir les fruits d'une réputation usurpée. Je pourrois m'étendre beaucoup sur cet article, mais je me contenterai de prouver ici, à mes Lecteurs, que les Gazettiers Anglois, qui avoient fait l'éloge de Pilferer pour de l'argent, parloient bien différemment quand ils disoient leur véritable façon de penser.

Extrait du Morning-Herald, 8 Nov. 1784.

Traduction.

Signor Pilferer the conjurer by the help of a little agency behind the scenes played several tricks and became popular....

Le sieur Pilferer, le Sorcier, .. par le secours d'un petit Compère, caché derrière le Théâtre, a joué différens Tours, & s'est acquis l'amitié du peuple....

He attempted to strip off an English-man's shirt. If he had succeeded, he would have retained his popularity.

Il a entrepris d'ôter la chemise à un Anglois, (sans lui ôter son habit); & s'il avoit réussi, le peuple lui auroit continué son affection.

Un paragraphe de l'*Evening-Post* nous apprend qu'on chantoit depuis peu, dans toutes les rues de Bath, une chanson où l'on reprochoit à Pilferer de n'avoir pu ôter la chemise d'un Anglois, sans être d'intelligence avec lui. Elle avoit pour refrain les deux vers suivans, tirés d'une comédie intitulée, *Aérostation*.

Traduction libre, sur l'AIR:
Du haut en bas.

Ho ! for Pilferer sake

Of high renown,

Who'll steal the shirt

Of any man in town.

A mon secours
Vienne un Compère plus habile,

A mon secours :
Les Anglois font manquer mes Tours.

Les dépouiller dans cette Ville,
Est une affaire difficile;
A mon secours.

SECTION III.

Tour du Piquet incompréhensible, nouvellement perfectionné.

J'ÉTOIS un jour chez un bourgeois, dans *Saint-James's street*, avec des Professeurs de l'Université d'Oxford, qui me parlèrent du Tour du Piquet comme du plus extraordinaire qu'on ait jamais inventé ; il consiste, comme on fait, à faire un des Spectateurs repic & capot en telle couleur qu'il désire. Je me préparois à l'exécuter devant ces Messieurs, lorsqu'il arriva un de leurs Confrères, qui se flatta de le savoir, en disant qu'il avoit lu, dans les Récréations de M. Guyot, que les cartes devoient être arrangées d'avance, & qu'on faisoit sauter la coupe tantôt sur une carte longue, tantôt sur une carte large, en donnant les cartes, selon le besoin, par deux ou par trois, pour avoir différens résultats, selon la couleur demandée.

Sur cette observation, j'aurois pu me trouver embarrassé, si je n'avois imaginé quelques accessoires pour donner à ce Tour une tournure neuve ; mais je les étonnai par ma réponse, en leur disant : » Je vais vous démontrer, Messieurs, que je prévois votre pensée, en arran-

geant d'avance les cartes pour vous faire repic dans la couleur que vous devez choisir : & pour vous prouver qu'avant de donner les cartes, je ne fais pas sauter la coupe à différens endroits, selon le besoin, comme on vient de le dire, fournissez-moi vous-même un jeu de cartes où il n'y ait ni carte longue, ni carte large. Qu'une personne de la compagnie donne les cartes pour moi, afin que je ne puisse pas faire sauter la coupe; & enfin, si vous voulez rendre cette coupe inutile, ne nommez la couleur choisie que lorsque les cartes seront données. Si, nonobstant ces trois précautions de votre part, vous vous trouvez repic dans la couleur demandée, il s'ensuivra qu'en arrangeant les cartes, je connoissois d'avance cette couleur. Observez, je vous prie, Messieurs, qu'il est impossible que je me donne en même temps les quintes majeures des quatre couleurs, parce qu'il faudroit pour cela me donner vingt cartes, tandis que je n'en reçois que quinze, y comprises les trois du talon; cependant, pour vous faire repic, j'aurai quatorze d'as & quatorze de rois, avec la quinte majeure de la couleur choisie, & comme j'aurai cette quinte & ces quatorze sans faire sauter la coupe, & en faisant donner les cartes par un autre, dans un instant où vous n'aurez pas encore nommé la couleur choisie, il s'ensuivra nécessairement

qu'en arrangeant les cartes d'avance, j'avois prévu la couleur demandée ».

Je fis ce Tour avec toutes les circonstances, ou pour mieux dire avec toutes les apparences que je viens d'annoncer, & ces Messieurs étoient sur le point de convenir que j'avois prévu leur pensée, lorsque je leur fis l'observation suivante :

» Il ne m'a pas suffi, Messieurs, de prévoir la couleur que vous deviez me demander ; cette prescience de ma part auroit été très-inutile, si, en arrangeant les cartes, je n'avois su en même temps le nombre que vous deviez faire passer par dessous en coupant le jeu, parce que votre coupe a produit un grand changement dans la distribution des cartes. Or, cette coupe, quant au nombre des cartes qu'elle fait passer par dessous, est un véritable effet du hasard, c'est-à-dire, qu'elle dépend de circonstances, qui vous sont absolument inconnues, puisqu'en coupant vous agissiez aussi aveuglément qu'un enfant qui porte sa main dans la roue de fortune pour tirer les numéros d'une loterie : il s'ensuit de là que je peux prévoir les événemens fortuits, ce que vous appelez, dans vos écoles de Métaphysique, *connoître les futurs contingens* ; c'est-à-dire que devinant d'avance les chances du hasard, je peux ruiner une loterie & faire des

prophéties plus certaines & moins équivoques que celle de Nostradamus. Mes raisonnemens ne vous paroissent peut-être pas trop conformes aux règles de la Logique : mais convenez au moins que , si je multipliois les syllogismes obscurs , les argumens captieux & les expériences trompeuses dans une société moins éclairée que celle-ci , il ne seroit peut-être pas impossible que la *crédule jalousie & l'aveugle cupidité vinssent me consulter sérieusement sur le présent & sur l'avenir* .

Je leur dis ensuite que , pour faire ce Tour , il falloit d'abord arranger les cartes de la manière suivante :

Neuf de Cœur, Carte supérieure.	Sept de Cœur.
Neuf de Carreau.	Sept de Carreau.
As de Cœur.	Dame de Cœur.
As de Carreau.	Dame de Carreau.
Neuf de Pique.	Sept de Pique.
Neuf de Trèfle.	Sept de Trèfle.
As de Pique.	Dame de Pique.
As de Trèfle.	Dame de Trèfle.
Huit de Cœur.	<i>Talon.</i>
Huit de Carreau.	Valer de Cœur.
Roi de Cœur.	Dix de Cœur.
Roi de Carreau.	Valer de Carreau.
Huit de Pique.	Dix de Carreau.
Huit de Trèfle.	Valer de Pique.
Roi de Pique.	Dix de Pique.
Roi de Trèfle.	Valer de Trèfle.
	Dix de Trèfle, Carte inférieure.

Les

Les cartes étant ainsi arrangées, continuai-je, on les mêle en apparence ; mais sans les dé-ranger en aucune manière (Ceci dépend d'une adresse particulière , que la lecture d'aucun livre ne sauroit donner). Par cette circonstance , le spectateur commence à croire que les cartes ne sont pas arrangées d'avance , quoiqu'on lui dise qu'elles le sont. Il cherche déjà dans son esprit un autre moyen d'expliquer ce Tour , ce qui lui sera bien difficile , puisqu'il commence par poser un faux principe. Après avoir fait un mélange apparent , on présente les cartes à quelqu'un pour faire couper ; aussi-tôt après , on les présente à une autre personne de la compagnie , en la priant de donner les cartes elle-même ; c'est en les présentant à cette seconde personne , qu'on profite de la circonstance pour faire sauter la coupe , ce que je fais avec assez de subtilité pour n'être pas aperçu de ceux mêmes qui la soupçonnent , & ce qui n'est pas soupçonné de ceux qui regardent ce moyen comme inutile , tant ils sont persuadés qu'on vient de mêler les cartes au hasard.

Au reste , on peut se passer de faire sauter la coupe soi-même , soit en faisant le petit pont , soit en inférant une carte large dans le jeu fourni par la compagnie. Le Spectateur coupe naturellement sur le petit pont , ou sur la carte large

qui doit être ici le dix de trèfle, ce qu'on reconnoît facilement en faisant une égratignure ou toute autre marque visible sur le neuf de cœur, qui dans l'arrangement que nous supposons, doit se trouver dessus après la coupe. Si l'on s'aperçoit que le Spectateur, par hasard ou par malice, ne coupe point sur la carte large ou sur le petit pont, on peut faire couper deux ou trois fois de suite, soit en affectant une distraction, soit en donnant pour prétexte, qu'en faisant couper successivement par plusieurs personnes, on ne peut pas être soupçonné de connivence avec le premier qui a coupé.

Quand le Spectateur a commencé de donner les cartes, s'il les donne trois à trois, il faut le prier, *à voix basse*, de donner par deux, parce qu'en donnant par trois, il seroit impossible de terminer heureusement le Tour dans l'arrangement que nous supposons ici; cependant, aussi-tôt qu'il a commencé de donner par deux, on lui dit (tout haut pour que tout le monde l'entende, mais avec un air d'indifférence qui ne soit pas dans le cas de le faire changer): *Donnez, Monsieur, par deux ou par trois, ce m'est parfaitement égal : au reste, continuez par deux, puisque vous avez commencé.* Quand il aura fini, on ne manquera pas de faire remarquer à la Compagnie qu'on a donné le choix de donner

par trois ou par deux, & que, si on avoit donné par trois, chacun des Joueurs auroit plusieurs cartes différentes de celles qu'il a, & c'est ici une circonstance de plus qui fait croire à la Compagnie que les cartes n'étoient point arrangées d'avance, ou qu'on avoit prévu qu'il plairoit au Spectateur de donner par deux.

Les douze cartes étant données à chacun des Joueurs, & les huit cartes du talon étant sur la table, celui contre qui on joue veut aussi-tôt s'emparer de son jeu pour faire son écart; mais on l'en empêche en mettant soi-même la main sur les cartes qu'il veut prendre; &, pour qu'il ne s'obstine point à les prendre dans cet instant, on lui parle à peu près de cette manière : « Permettez, Monsieur, que je fasse le Tour avec toutes les circonstances qui peuvent le rendre merveilleux. Vous voyez bien que si vous regardez actuellement vos cartes, vous pourrez connoître les miennes, & qu'il ne vous sera pas difficile de choisir, pour m'attraper, une des trois couleurs que je n'ai point. Dites donc auparavant en quelle couleur vous voulez être repic & capot ».

Quand il a nommé la couleur, s'il veut prendre son jeu, on l'en empêche encore, sous prétexte d'embellir le Tour, en lui permettant de changer de couleur. Dans cet instant, on multi-

plie les questions, les remarques & les offres; s'il ne profite point de la permission qu'on lui donne de changer de couleur, on le loue de sa constance, en assurant qu'on avoit prévu qu'il ne changeroit pas; mais s'il en choisit une autre, on se vante d'avoir prévu son changement, & d'avoir arrangé le jeu précisément pour la couleur à laquelle il vient de se fixer: enfin, si, en dernier lieu, il se tient à trèfle, on prie la personne qui a donné les vingt-quatre premières cartes, de vouloir bien distribuer le talon; & le valet de trèfle, qui se trouve avec le dix sous le jeu, forme, avec la tierce majeure qu'on a déjà reçue, la quinte dont on a besoin. S'il prend cœur, on obtient un effet pareil pour cette couleur, en distribuant soi-même le talon & en faisant passer par dessous le valet & le dix de cœur qui se trouvent dessus. S'il prend carreau, on fait passer par dessous les quatre cartes supérieures; & s'il se fixe à pique, on fait passer par dessus les deux cartes qui sont dessous; par ce moyen, on aura toujours la quinte majeure de la couleur demandée; & pour qu'il ne s'aperçoive pas qu'avant de prendre les cinq du talon, il avoit carte blanche, ce qui l'empêcheroit d'être repic; quand on lui donne ces cinq cartes, où il se trouve trois valets, on les entremêle soi-même avec les douze autres, en les

pouffant vers lui comme pour le mettre à portée de les prendre avec plus de commodité.

SECTION IV.

Tour des trois Bijoux, rendu plus simple & plus merveilleux.

MON SIEUR Hill arriva comme je finissois le Tour du Piquet, & voulant prouver bientôt après, à quelques Dames de la Compagnie, qu'il pouvoit découvrir les voleurs par une combinaison de cartes, il fit une opération très-connue, puisqu'elle est expliquée dans plusieurs Ouvrages, mais que nous rapporterons ici pour apprendre à nos Lecteurs les changemens que nous y avons faits pour la rendre totalement neuve. Ce Tour consiste à faire prendre, à notre insu, par trois personnes différentes, trois Bijoux qu'on a mis sur une table, & à deviner ce que chacun a pris.

Voici d'abord le moyen de faire ce Tour tel qu'on l'a vu jusqu'à présent.

1^o. Mettez sur une table une montre, une tabatière & un étui, que vous appellerez en vous-même premier, second & troisième bijoux. On peut évidemment prendre d'autres bijoux

si l'on veut, en ayant égard à la dénomination numérique que nous venons d'annoncer.

2°. Distinguez également les personnes par 1, 2 & 3, en donnant à la première une carte, à la seconde deux cartes, & trois cartes à la troisième.

3°. Quand chacun a pris un bijou sans être aperçu par vous, laissez dix-huit cartes sur la table, & demandez que chaque personne prenne également, à votre infu, un certain nombre de cartes; savoir, la personne qui a la montre, autant de cartes qu'elle en a; celle qui a la tabatière, deux fois autant qu'elle en a, & celle qui a l'étui, quatre fois autant qu'elle en a.

4°. Demandez combien il reste de cartes sur la table (il peut en rester, selon les circonstances, une, 2, 3, 5, 6 & 7). Ensuite faites usage des six mots que voici, & des chiffres qui leur correspondent.

Parfer César jadis devient si grand Prince.

1 2 3 5 6 7

5°. Remarquez que la première syllabe de chaque mot exprime la première personne à qui vous avez donné une carte, & que la seconde personne, à qui vous avez donné deux cartes, est toujours exprimée par la seconde syllabe.

6°. Remarquez aussi que les lettres *a, e, i*, première, seconde & troisième voyelles, qui entrent dans ces mots, désignent le premier, le second & le troisième bijoux.

7°. Remarquez encore que les chiffres 1, 2, 3, 5, 6 & 7, qui sont sous chacun de ces mots, indiquent le mot qu'il faut prendre selon le différent nombre de cartes qui peuvent rester sur la table, c'est-à-dire, par exemple, que, s'il reste une carte, il faut prendre le mot *Parfer*, qui répond au chiffre 1; mais s'il en reste trois, il faut prendre le mot *jadis*, qui répond au chiffre 3.

Quand, par le nombre des cartes qui restent, on tient une fois le mot dont on a besoin, il est facile de dire ce que chacun a pris en assignant à la première personne le bijou exprimé par la voyelle de la première syllabe; à la seconde personne, le bijou exprimé par la voyelle de la seconde syllabe; & à la troisième personne, celui des bijoux que les deux premières n'ont point. Ceci va s'éclaircir par un exemple: Je suppose qu'après avoir fait prendre des cartes, comme ci-dessus, il en reste deux sur la table; je prends alors le mot *César*, qui répond au chiffre 2; & comme dans ce mot la première syllabe (qui exprime la première personne) contient la voyelle *e* (qui, comme nous

l'avons dit, répond au second bijou), je conclus de là que la première personne (à qui j'ai donné une seule carte), tient la tabatière, qui est le second bijou. Voyant ensuite que la lettre *a*, qui exprime le premier bijou, se trouve dans la seconde syllabe, je conclus de là que la montre (premier bijou) est entre les mains de la seconde personne à qui j'ai donné deux cartes : par la même raison, s'il reste cinq cartes, le mot *devint*, qui répond au chiffre 5, fera voir que la première personne doit avoir le second bijou, exprimé par la lettre *e*, & que la seconde doit avoir le troisième, exprimé par la lettre *i*.

M. Hill sachant que ce Tour, quoique très-ingénieux, ne devoit pas produire un grand effet, parce qu'il étoit connu de plusieurs personnes, & expliqué par plusieurs Auteurs modernes, qui l'ont copié dans les anciens, l'exécuta avec des circonstances qui le rendent plus simple & beaucoup plus frappant; plus simple, en ce qu'on n'employe que huit cartes au lieu de dix-huit; & plus frappant, pour deux raisons: 1^o, parce qu'on devine ce qu'a pris une des trois personnes, sans lui faire tirer aucune carte: 2^o, parce qu'on fait dire ce que chacun a pris, par une quatrième personne, cachée dans un appartement voisin, à qui on

a parlé secrettement avant de commencer le Tour : circonstance remarquable, qui fait croire à tous les Spectateurs qu'on connoissoit d'avance les bijoux que chacun devoit prendre, & qu'on n'est point conduit à cette connoissance par les cartes qui restent sur la table.

Pour produire cet effet, il faut suivre les règles suivantes :

1°. Passez dans une chambre particulière avec une personne de la Compagnie, & de préférence avec un homme peu pénétrant, afin qu'il ne devine pas vos moyens, ou avec un de vos amis, afin qu'il ne révèle pas votre secret s'il vient à le découvrir. Tâchez de lui faire croire que vous prévoyez ce qui doit arriver, & faites-lui une prédiction obscure & équivoque, en lui disant que la montre est le premier bijou que l'on doit prendre, & que, quand la première personne viendra demander ce qu'elle a pris, il doit répondre tout simplement, *la montre*. Ajoutez à cela que la tabatière sera prise en second lieu, & que la seconde personne qui viendra demander ce qu'elle a pris, doit obtenir pour toute réponse, *la tabatière*. Ajoutez enfin que la troisième personne aura l'étui. Les personnes n'étant point désignées dans cette espèce de prédiction, on conserve la liberté d'envoyer en premier lieu celle qui aura pris la montre; &

en second lieu, celle qui aura pris la tabatière; d'un autre côté, l'assurance avec laquelle on dit que tel bijou sera pris le premier ou le second, fait croire qu'on fait quelque chose d'avance, & cependant cette circonstance ne peut faire manquer le Tour, parce que, dans la suite, il ne s'agit pas de savoir si tel bijou a été pris le premier ou le second, mais seulement s'il est entre les mains de telle ou telle autre personne.

2°. Lorsque les trois personnes auront pris secrètement les trois bijoux, donnez seulement une carte à une de ces trois personnes, & trois à une autre. Il ne faut pas en donner ici à la troisième pour deviner ce qu'elle a pris.

3°. Laissez huit cartes sur la table, & demandez que la personne qui a pris la montre prenne secrètement autant de cartes qu'elle en a, & que celle qui a pris la tabatière en prenne deux fois autant qu'elle en a. Celle qui n'a point de cartes ne prendra rien, quoiqu'elle ait la montre ou la tabatière.

4°. Après ce préambule, jetez rapidement un coup d'œil sur la table; & si, par un hasard favorable, vous pouvez découvrir combien il reste de cartes, faites semblant de ne pas le savoir, & demandez naïvement si les cartes qui restent sont rouges ou noires. Cette circonstance trompe

quelquefois le Spectateur, & lui fait croire que c'est de la couleur, & non du nombre, dont vous avez besoin.

5°. Quand vous ne pourrez pas voir d'un coup d'œil le nombre des cartes qui restent, vous pourrez y suppléer par la ruse suivante : Demandez combien il reste de cartes rouges ; & aussi-tôt qu'on vous aura répondu, ajoutez vivement, comme pour interrompre celui qui répondoit : *je me trompe, c'est le nombre des noires que je voulois vous demander.* Par ce moyen-là, plusieurs croiront que vous n'avez réellement besoin que de connoître les cartes noires ; & comme vous connoîtrez en même temps les rouges, une addition bien simple vous donnera la somme dont vous aurez besoin, & vous aurez l'agrément de n'avoir pas négligé une circonstance qui peut rendre le Tour plus étonnant.

6°. Quand vous faurez le nombre des cartes qui restent, au lieu d'employer les mots *Parfer, César, &c.*, faites usage des mots & des chiffres que voici :

Ante, Diem, Dea, Ista, Eslin, Armis.

1 2 3 5 6 7

Le chiffre correspondant au nombre des cartes qui restent sur la table, désigne, comme dans l'opération précédente, le mot dont il faut faire

usage; les syllabes & les voyelles expriment aussi, comme nous avons dit, les personnes & les bijoux. Par conséquent, si dans cette opération il reste deux cartes, au lieu de prendre le mot *César* qu'on auroit eu dans la combinaison précédente, on prend le mot *Diem*, qui, dans celle-ci, répond au chiffre 2, ce qui fait voir que la première personne a le troisième bijou, désigné dans la première syllabe par la lettre *i*, & que le second bijou marqué par la lettre *e*, est entre les mains de la seconde personne à qui on a donné deux cartes : dans ce cas, le premier bijou (qui est toujours la montre) doit être entre les mains de celle des trois personnes à qui on n'a point donné de cartes. De plus grands détails ne pourroient qu'obscurcir cette explication; ceux qui ne la trouveront pas assez claire, telle qu'elle est, sont priés d'observer qu'il ne faut pas lire ceci en courant, comme on liroit un roman ou une historiette, mais posément & avec réflexion, comme on lit un livre de calcul.

Quand vous aurez connu & nommé la personne qui a pris la montre, priez-la de demander elle-même ce qu'elle a pris, à la personne cachée à qui vous avez parlé d'avance. Si celle-ci n'a pas oublié son petit rôle, elle doit répondre tout simplement, *la montre*, & cette réponse suc-

cincte fera croire à la Compagnie que vous faviez d'avance ce que chacun prendroit. Vous pouvez faire faire une semblable question par la personne qui a pris la tabatière, & comme elle obtiendra une réponse conforme à la vérité de la part d'une personne qui n'a aucunement assisté à l'opération, à qui vous avez parlé auparavant, & que vous n'avez pas vue depuis cet instant, on sera intimément persuadé, non seulement que vous avez prévu l'avenir, mais encore, que votre prescience & votre opération étoient absolument indépendantes du nombre des cartes qui ont resté sur la table.

J'ai vu un homme d'esprit qui savoit faire ce Tour par l'ancienne méthode, avouer ingénûment qu'il ne le savoit plus, lorsqu'il l'a vu faire de cette nouvelle manière.

Au reste, ceux qui voudront mettre mes principes à exécution pour s'amuser avec leurs amis, feront bien de s'y habituer par un exercice préliminaire fait en particulier ; si l'on veut que les Tours produisent une agréable surprise, il faut les faire avec beaucoup de facilité, en profitant adroitement de tous les avantages que les circonstances peuvent fournir, & ne pas les répéter trop souvent devant les mêmes personnes, parce que les objets les plus agréables peuvent devenir indifférens & même fastidieux

par une possession continue ou trop souvent répétée; il est évident aussi qu'il ne faut pas proposer de faire des Tours dans une société où l'on parle d'objets intéressans; mais quand la conversation est épuisée, on peut s'en servir utilement comme d'un excellent spécifique contre l'ennui : en pareille occasion, on est bien dédommagé de la peine qu'on a eue de s'instruire, par le plaisir qu'on fait à toute une Compagnie.

SECTION V.

Le Devin de la Ville.

IL y avoit à Londres, dans le *Strand*, (15 Janv. 1785) une riche Marchande de Modes, nommée Madame Williams. Elle s'apercevoit, depuis long-temps, qu'on lui voloit journellement des marchandises; mais elle ne savoit sur qui jeter ses soupçons, parce que ses filles-déboutique, qui étoient en grand nombre, conservoient toutes également les dehors de la modestie & de l'honnêteté. Cette Dame s'étant trouvée un jour dans une maison particulière, où M. Hill faisoit, parmi ses amis, des Tours qui consistent à deviner la pensée d'autrui, ou à découvrir des choses cachées, fut frappée

d'étonnement de voir des opérations dont elle avoit entendu parler, mais qu'elle avoit regardées jusqu'alors comme fabuleuses. Elle pria très-instamment M. Hill de vouloir bien se transporter chez elle, pour tâcher d'y reconnoître la personne qui se rendoit si souvent coupable de vol domestique; M. Hill acquiesça à sa demande, & se flatta même de découvrir la personne infidelle, pourvu qu'elle fût du nombre de celles qui demeuroient encore dans la maison, & qu'on la fit paroître devant lui. Il promit à Madame Williams d'aller chez elle un certain jour; ensuite il lui parla secrettement, & finit par la prier de ne point parler de lui à ses ouvrières, afin que son arrivée n'étant point annoncée, il pût prendre les esprits au dépourvu.

Au jour marqué, M. Hill entra chez Madame Williams, dans un instant où elle se plaignoit à ses filles-de-boutique, de ce qu'une d'entre elles lui avoit volé, depuis peu, une montre d'or; si elle fut surprise de voir M. Hill sous un costume étranger, couvert d'un grand manteau, ayant une barbe longue & noire, & ne parlant que par sentences, les ouvrières ne le furent pas moins de voir un homme qui les regardoit en face avec des yeux hagards, & qui, tournant de tous côtés sa tête ombragée

d'un chapeau rebattu, sembloit vouloir lire dans tous les cœurs, & percer les murs par ses regards étincelans. Il remit une lettre à madame Williams, qui lui dit, après l'avoir lue : Quoi ! Monsieur, vous êtes donc cet homme si célèbre, ce grand Devin de la Ville, dont on vante par-tout les talens, & qu'on a tant de peine à trouver quand on en a besoin. Madame, répondit brusquement M. Hill, le temps que je perds à écouter vos complimens est irréparable : congédiez-moi bien vite, & donnez-moi la réponse qu'on vous demande, pour que je m'acquitte promptement de ma commission.

De grâce, lui dit Madame Williams, daignez vous arrêter un instant pour me faire trouver ce qu'on m'a volé.

Madame, répondit M. Hill, en se fâchant, puis-je vous indiquer le lieu où l'on a déposé les choses volées, si vous ne me dites promptement en quoi consiste le larcin.

Hâtez-vous, le temps fuit & nous traîne avec soi ;
Le moment où je parle est déjà loin de moi.

BOILEAU.

Madame Williams dit alors qu'on lui voloit tous les jours des rubans, de la mouffeline, de la gaze, des bijoux.

Il est impossible, dit M. Hill, que je découvre
tout

tout cela dans le même instant , parce que chaque objet demande une opération particulière ; par quoi voulez-vous donc que je commence ?

Hé bien ! dit Madame Williams , commencez par ma montre.

Votre montre , repliqua M. Hill , en lorgnant successivement toutes les filles avec une grande lunette ; votre montre n'est point ici , elle n'est point ici , vous dis-je ; & tournant ensuite sa lunette vers le grand jour : Je la vois , votre montre , continua-t-il , elle est à répétition & à recouvrement ; elle est faite par *Davis* , Horloger , dans *Drury-Lane* , & porte le numéro 213. Elle ne va point parce qu'on ne la monte plus : bref , je la vois en gage depuis trois jours pour dix guinées.

Aussi-tôt après , M. Hill ordonna à toutes les Demoiselles de détacher promptement de leur ceinture toutes leurs poches sans y fouiller , & de les déposer dans une grande boîte. Il apporta cette boîte dans un cabinet particulier , & revint bientôt après , ayant dans sa main le billet d'emprunt , avec lequel on fut chez le prêteur sur gage pour retirer la montre.

Madame Williams pria M. Hill de dire dans quelle poche il avoit trouvé ce billet , pour reconnoître la personne qui avoit mis la montre en gage.

Madame , dit alors M. Hill , en prenant un

air encore plus sévère qu'auparavant, qui êtes-vous, je vous prie, & pour qui me prenez-vous ? Me suis-je engagé à vous découvrir la coupable ? Ne vous ai-je pas promis tout simplement de vous trouver la chose volée ? Je tiens ma parole : ne me demandez rien au delà.

Un instant après, M. Hill voulant examiner chaque personne en particulier, ordonna d'allumer un grand feu dans l'appartement voisin ; ayant ensuite fermé toutes les fenêtres, il se fit éclairer par quatre bougies, & demanda qu'on fit venir *Miss Radegonde* : celle-ci fut toute surprise de voir que son nom étoit connu d'un homme qui ne devoit jamais avoir entendu parler d'elle, & refusa d'aller auprès de lui, mais Madame Williams lui observa qu'on pouvoit attribuer son refus à la crainte qu'elle avoit d'être trouvée coupable par M. Hill. Cette raison leva toutes les difficultés qu'on pouvoit opposer, & Miss Radegonde entra dans la chambre où M. Hill l'attendoit.

Aussi-tôt qu'elle y fut arrivée, M. Hill la pria de faire usage d'une lunette qu'il avoit posée au bout d'une table, & lui fit voir, à l'aide de cet instrument, les quatre bougies allumées qui étoient à l'autre bout, quoiqu'entre les bougies & la lunette, il y eût une grosse pierre très-massive pour intercepter les rayons.

C'est avec une pareille lunette, lui dit M. Hill, que je prétends lire toutes vos pensées. Ayant ensuite mêlé un jeu de cartes, il la pria d'en prendre une secrètement, & de la bien cacher dans un porte-feuille; alors il lui donna une autre lunette, avec laquelle elle vit bien distinctement la carte qu'elle venoit d'envelopper. Vous voyez, ajouta M. Hill, que je peux connoître tous les secrets de votre cœur: ne vous rendez donc pas plus coupable, en cherchant à me cacher vos fautes, & souvenez-vous que si vous avez le courage d'avouer ingénûment votre inconduite, je récompenserai votre bonne-foi par la plus grande discrétion.

Miss Radegonde ne voulant rien avouer, M. Hill entra dans une espèce de fureur, & d'un grand coup de hache, il fit sur une cloison une ouverture qu'il boucha aussi-tôt avec un verre: Ne croyez pas, dit-il, que j'aye besoin de votre aveu; je saurai bien découvrir la vérité sans votre consentement. Alors, la conduisant vers l'ouverture qu'il venoit de former, il lui fit voir à travers une glace, un tableau qui représentoit en grand la boutique de Madame Williams; on y voyoit le portrait de toutes les Ouvrières, & Miss Radegonde reconnut le sien. Si vous êtes repréhensible, dit M. Hill, votre portrait va devenir noir comme le charbon, pour mar-

quer la noirceur de votre ame. Aussi-tôt on vit une tache noire se former peu à peu sur le portrait de Miss Radegonde; mais comme elle ne voulut jamais avouer aucune espèce de larcin, M. Hill comprit qu'elle n'étoit point coupable à cet égard; cependant la tache qui venoit de se former sur le portrait de cette demoiselle, sembloit prouver qu'il n'y avoit aucune certitude dans les opérations de M. Hill, & qu'il se trompoit dans ses prétentions; mais il prouva bientôt le contraire, en interprétant ses assertions de la manière suivante : Je n'ai pas assuré, dit M. Hill à Miss Radegonde, que vous eussiez volé Madame Williams; j'ai prétendu seulement que si vous vouliez bien examiner le fonds de votre conscience, vous y verriez quelque lourde faute à vous reprocher. Là dessus, il la pria de prendre secrètement une autre carte pour la mettre dans sa poche, & de regarder ensuite dans la glace où elle avoit vu son portrait. Le premier tableau avoit disparu, & l'on voyoit à sa place la représentation d'un vaste édifice avec une grosse boule qui, sans être attachée en aucune manière, sembloit monter, descendre, & remonter le long d'un mur contre les lois de la gravitation; elle imitoit en roulant le bruit d'un carrosse dans le lointain. A peine Radegonde eut-elle regardé pendant une

minute, que la boule disparut, & l'on vit à sa place les vers suivans, écrits en lettres de feu :

Radegonde, tu tiens l'As de cœur dans ta poche ;
Tu n'es donc pas toujours exempte de reproche.

La Demoiselle, bien surprise de ce qu'on connoissoit, sans la voir, la carte qu'elle avoit, s'imagina qu'on devoit connoître également une faute qu'elle avoit à se reprocher. Frappée de tous les objets qu'elle venoit de voir, elle révéla un secret qu'on ne lui demandoit point, en avouant, les larmes aux yeux, qu'elle avoit cédé aux instances de Monsieur Williams.

Heureusement pour le Maître de la maison, Madame Williams n'entendit point cet aveu, & M. Hill étoit trop discret pour l'en informer ; Miss Radegonde, en s'en allant, reçut de M. Hill de très-sages conseils sur la manière dont elle devoit se conduire à l'avenir ; après quoi l'on fit monter Mademoiselle Fanny.

Celle-ci étoit une très-jolie brune, qui versa un torrent de larmes aussi-tôt qu'elle fut arrivée ; elle n'attendit point pour faire sa confession, que M. Hill eût fait usage de ses lunettes, de son mouvement perpétuel ; après avoir assuré qu'elle n'avoit pas volé la montre, elle avoua tout nettement qu'elle avoit pris, en différens temps, toutes sortes de marchandises, pour secourir un amant dans la détresse.

M. Hill lui promet de garder le secret , à condition qu'elle rendroit toutes les marchandises qui pouvoient lui rester , & que , dans huit jours , elle trouveroit un prétexte pour demander son congé. Avant de la renvoyer , il lui fit choisir secrètement une carte qu'elle cacha dans sa main , & la pria de regarder dans un petit verre d'optique , où elle lut les vers suivans :

Fanny , qui , dans ta main , caches le Roi de cœur ,
Ne suis plus les conseils de ton recélateur ;
Méprise dès ce jour son amitié trompeuse ,
Si tu veux éviter une fin malheureuse.

Les autres Demoiselles qu'on fit venir successivement , ne firent aucun aveu qui mérite de trouver place ici. Il faut cependant en excepter Miss Molly , qui , dans l'espèce d'interrogatoire que M. Hill lui fit subir , avoua qu'elle avoit envoyé & reçu plusieurs Lettres amoureuses en Latin. M. Hill fut d'abord bien étonné qu'une Demoiselle de quinze ans pût écrire en cette Langue ; mais il le fut encore davantage , lorsqu'elle assura qu'elle l'écrivait sans l'entendre.

Vous écrivez donc ; Mademoiselle , sous la dictée de quelqu'un ?

Non , Monsieur , j'écris sans le secours de personne un Latin que je compose moi-même , à l'aide d'un petit Dictionnaire.

Mais ce Latin , puisque vous ne l'entendez

point, ne signifie rien, & doit être rempli de fautes.

Je ne fais jamais de fautes en cette Langue, & mon Latin signifie plus que celui des Auteurs du siècle d'Auguste, puisque je n'en écris jamais qui ne soit à double entente.

Vous faites donc choix d'expressions amphibologiques ?

Je ne peux choisir les termes équivoques, puisque je ne les connois point.

De grâce, Mademoiselle, montrez-moi une de vos lettres.

Je ne peux, Monsieur, vous montrer celles que j'ai envoyées, mais en voici une que j'ai reçue ce matin.

*LETTRE à Miss MOLLY DRAPER,
Ouvrière en Modes, chez M^{me}. WILLIAMS,
dans le Strand.*

*PATER prædestinatorum, qui triumphas in
excelsis, ametur alloquium tuum, sanctificetur ad-
jutorium tuum, observetur veneratio tua, qualiter
in alto & in exilio, ornatum lucis saluberrimum,
da misellis indefinenter & remittito nobis omnia
nostra, quia nos parcimus æmulis nostris, & ne
mortales producito in obstinationem, sed relevas ora-*

tores tuos à delicto. Conservator universorum, qui imperas in æternum, benedicatur consilium tuum, amplietur documentum tuum, exerceatur præceptio tua simul in excelsis, & in terrâ; indumentum innocentiae quotidianum concede postulantibus omnibus, & resolve nobis delicta nostra, qualiter nos compatimur læsoris nostris, & ne bonos producas in peccatum, sed præserva Sacerdotes tuos à maledictionibus, &c. &c. &c.

Ce Latin, dit M. Hill, sans être des plus élégans, me paroît être très-conforme aux règles de la Grammaire. J'y vois une espèce de thème en deux façons sur l'Oraison Dominicale, mais je n'y trouve rien qui vous concerne.

Et moi, répondit Miss Molly, j'y vois très-clairement que je dois dîner demain chez tante, & que j'y suis invitée par mon cousin.

A ces mots, l'étonnement de M. Hill fut presque aussi grand que celui qu'il avoit causé lui-même en entrant chez Madame Williams sous un costume bizarre. Miss Molly souscrivant à sa demande, satisfit sa curiosité, en lui montrant par quel art une personne qui ne fait pas le Latin, peut écrire en cette Langue des lettres à double sens, dont le mystère ne peut être pénétré par aucun Latiniste, ni même par ceux qui savent le même secret, lorsqu'ils n'ont pas la clef particulière de la personne qui en fait usage.

L'explication des Tours que contient cette Section, avec les renseignemens nécessaires pour écrire en Latin sans savoir cette Langue, & quelques développemens sur les principaux ressorts que M. Hill a fait jouer, pour découvrir le larcin chez Madame Williams, ainsi que la véritable manière d'interpréter le langage barbare qu'on voit au Chap. III, Section IV, pages 112 & 114, se trouve à la fin de ce volume.

SECTION VI.

Le Cygne ingénieux.

MONSIEUR Miller, Négociant, dans *Fleet-Market*, grand amateur de Physique amusante, chez qui nous dinâmes un jour, nous fit voir, dans un bassin posé sur une table, un petit cygne d'émail, qui nageoit en se portant à droite & à gauche au gré des Spectateurs. Cette expérience, dit M. Hill, est connue du public depuis plus de vingt ans, car Jean-Jacques Rousseau en a parlé dans son *Traité de l'Education*. Je fais, répondit l'Amateur, que l'Auteur d'*Emile* explique cette récréation par l'aiman, mais il est facile de vous démontrer que ce minéral ne m'est ici d'aucun usage; en effet, continua-t-il, on ne connoît à l'aiman que six propriétés particulières qui le distinguent

de tous les autres fossiles; savoir, l'attraction, la répulsion, la communication, la direction, l'inclinaison & la déclinaison; or, ces propriétés, prises séparément ou conjointement, ne peuvent suffire pour expliquer les opérations de mon petit cygne, puisqu'il va prédire votre pensée en indiquant d'avance un mot que vous devez choisir librement parmi plusieurs autres. Alors le petit cygne se porta autour du bassin où étoient arrangées les lettres de l'alphabet, & s'arrêta successivement sur les lettres *r, a, v, i, n, e*: ensuite M. Miller tira de sa poche un jeu de cartes, sur chacune desquelles étoient des mots différens; il en fit prendre six par une personne de la Compagnie, & la pria d'en retenir une à son gré.

Il n'est pas difficile, dit M. Hill, que les lettres indiquées par le petit cygne forment le mot que l'on va garder, si ces mêmes lettres, combinées différemment, peuvent donner tous les différens mots sur lesquels vous donnez à choisir, tels que *ravine, navire, venari* mot latin, *uranie, vanier, avenir*. Le moyen dont vous parlez, dit M. Miller, est expliqué dans les Récréations Mathématiques de M. Guyot, mais ce n'est pas le mien, puisque je donne à choisir des mots qu'on ne peut pas écrire avec les mêmes lettres. M. Miller prit alors les six cartes sur lesquelles il avoit donné à choisir,

&, les retournant l'une après l'autre sur la table, il fit voir qu'elles contenoient les mots suivans : *Pithagore*, *navire*, *Constantinople*, *douze*, *secrètement*, *incroyable*, & que le mot *navire* qu'on avoit choisi étoit le seul de ces six mots qu'on pût écrire avec les lettres *r, a, v, i, n, e*, indiquées d'avance par le petit cygne.

M. Hill, qui, dès le commencement, avoit cru connoître ce Tour, fut bien embarrassé quand il le vit terminer de cette manière, & M. Miller nous en donna ensuite l'explication suivante :

D'abord, je fais remuer le cygne par l'aiman, comme le dit Rousseau, &, pour que les lettres, indiquées d'avance par le cygne, forment infailliblement le mot choisi, je suis les principes de M. Guyot, en ne donnant à choisir que des mots qui sont tous l'anagramme d'*Uranie*, comme ceux que vous avez cités ; mais voici ce que j'ajoute de moi-même, pour faire croire que je n'emploie point les deux moyens indiqués par autrui.

1°. Je fais voir une vingtaine de cartes, portant des mots différens, qu'on ne peut pas écrire avec les mêmes lettres.

2°. J'ai six cartes de réserve que je ne montre point, & qui portent les mots *uranie*, *vannier*, *navire*, &c., qu'on peut écrire avec les mêmes lettres différemment combinées.

3°. Je fais semblant de mêler toutes les cartes au hafard, & cependant je retiens toujours fur le jeu les fix cartes de réferve que je veux faire prendre.

4°. Un instant avant de les faire prendre, je fais sauter la coupe, & je les fais trouver dans le milieu pour les pouffer adroitement dans la main du Spectateur, en lui faifant accroire qu'il choifit au hafard.

5°. Je fais prendre ces cartes par une perfonne qui a la vue baffe, qui lit avec peine, ou à qui je ne donne pas le temps d'examiner chaque mot en particulier, pour qu'elle ne fe fouviennepas de tous les mots que je lui ai donnés.

6°. Afin que les fpectateurs ne s'aperçoivent pas que les mots donnés forment tous l'anagramme du même mot, je prie celui à qui je donne les cartes de ne les faire voir à qui que ce foit, fous prétexte qu'il ne doit fuivre le confeil de perfonne, & qu'il doit faire un choix parfaitement libre.

7°. Auffi-tôt qu'on a choifi un mot fur fix, je me fais rendre les cinq autres cartes pour les mettre fur le jeu à la vue de tous les Spectateurs.

8°. Je fais auffi-tôt sauter la coupe pour faire paffer fous le jeu les cinq cartes qu'on vient de me rendre, & je prends alors cinq autres cartes fur le jeu que je mets à part fur la table,

& que le Spectateur croit être les mêmes que celles qu'on vient de me rendre.

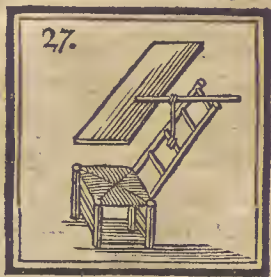
9°. Je demande naïvement à la personne qui a fait le choix, si elle est toujours bien décidée pour le même mot. (Si elle répondoit que non, je recommencerois le Tour, en lui rendant les cinq cartes qu'elle vient de me donner); mais comme elle répond toujours qu'elle est bien décidée, parce qu'elle veut tâcher de mériter les éloges que je fais adroitement de sa constance, je retourne alors une à une les cinq cartes que je viens de mettre à part sur la table, & je dis en même temps : *Vous ne voulez donc pas ce mot-ci ? vous ne voulez donc pas celui-là ?* Par cette suite de ruses, la Compagnie voyant que ces cartes portent des mots qu'on ne peut pas écrire avec les mêmes lettres, croyant que ce sont les mêmes sur lesquels on a donné à choisir, & ne sachant point qu'on les a substitués à d'autres, se trouve forcée d'admirer un Tour qui seroit très-commun, si on supprimoit les circonstances que j'y ajoute.

SECTION VII.

Expériences nouvelles, & divers Tours d'équilibre.

MONSIEUR Miller tenant ensuite horizontalement une baguette dont il appuyoit un bout

sur un chambranle , en soutenant l'autre bout avec sa main , nous adressa ces mots : Croyez-vous , messieurs , que cette baguette conserveroit sa position actuelle , si je cessois de la soutenir avec ma main ? Elle feroit infailliblement la culbute , lui repliqua-t-on d'une commune voix. Croyez-vous , continua M. Miller , qu'elle se soutiendrait mieux , si le bout que je tiens devenoit plus pesant par l'addition d'un corps grave , qui ne s'appuyeroit nulle part qu'au bout de la baguette où il seroit suspendu ? Alors on lui répondit que la baguette ne pouvant pas se soutenir elle-même , ne pourroit pas , à plus forte raison , soutenir un poids qui lui seroit surajouté de cette manière. Vous allez bientôt voir le contraire , dit M. Miller en attachant une chaise au bout de la baguette dans la position que représente la *fig. 27.*



Alors on vit une expérience toute simple , contre laquelle , un instant auparavant , on auroit

accepté des paris considérables , si M. Miller avoit été homme à les proposer. Il n'est pas étonnant, dit-on à M. Miller, que la chaise se soutienne ainsi, puisque faisant un seul corps avec la baguette, elle ressemble à une cuiller à pot suspendue à un clou par son crochet. M. Hill nous dit alors que cette expérience étoit expliquée dans différens Ouvrages de physique, & qu'on voyoit même quelquefois des gens du Peuple la proposer dans les tavernes de Londres, soit pour gagner de la bière, soit pour faire preuve de savoir.

La simple annonce de cette expérience, dit M. Miller, est une espèce de paradoxe physique pour tous ceux qui n'en ont jamais vu l'exécution; mais aussi-tôt qu'on la voit, un fait qui, dans l'expression, sembloit contredire les lois de la nature, y paroît au contraire très-conforme, & chacun dit, *j'en ferois bien autant*. C'est pour rendre cette expérience plus frappante & beaucoup plus mystérieuse aux yeux de ceux même qui en sont les témoins, que j'y ai fait quelques changemens.

Alors il nous présenta un lustre à quatre branches, portant au haut de sa tige une boule, au milieu de laquelle étoit une ouverture cylindrique dans une direction horizontale; il nous dit qu'en faisant entrer un bout de la baguette

dans cette ouverture, & en appuyant l'autre bout sur le chambranle, comme auparavant, le lustre resteroit suspendu comme la chaise, mais que cette expérience ne réussiroit qu'entre ses mains. En effet, M. Hill ne put point parvenir à suspendre le lustre, parce qu'une seule branche s'avançoit sous le point d'appui, tandis que les trois autres au dehors poussées par une plus grande force, & s'approchant du centre de la terre, en décrivant un arc, faisoient incliner & ensuite glisser la baguette sur le bord du chambranle. Nous fûmes surpris de voir que ce même obstacle n'avoit pas lieu entre les mains de M. Miller, *fig. 28*; mais nous le fûmes encore da-



vantage quand il nous dit que, si nous voulions essayer nous-mêmes encore une fois, il feroit réussir ou manquer l'expérience à sa volonté sans toucher à rien. Je pris alors le lustre, que je tâchai de suspendre, mais ce fut en vain. Deux minutes après,

après, M. Miller me dit, *essuyez encore une fois*, je veux maintenant que le lustre & la baguette se soutiennent en l'air, pourvu toutefois, ajoutait-il en riant, que vous ayez été sage depuis vingt-quatre heures; & dès ce moment, je fis réussir l'expérience aussi bien que lui.

Je pense, s'écria M. Hill, que le lustre n'est point composé de matière homogène. Vous avez raison, dit M. Miller; & ensuite, pour ne pas nous tenir plus long-temps en suspens, il nous donna l'explication que voici :

Quand je mets le lustre entre vos mains, la branche *A*, qui passe sous le chambranle, est du même poids que chacune des autres, & cède à l'effort réuni que les trois autres font pour s'approcher du centre de la terre; elle s'élève donc en décrivant un arc, à mesure que les autres descendent, & la baguette qui se baisse dans la même proportion, glisse sur le chambranle & tombe à terre; mais, lorsque j'en veux faire moi-même l'expérience, je mets secrètement dans la bobèche, au bout de la branche *A*, une balle de plomb, qui, tendant vers la terre, avec autant de force que les trois autres branches, les empêche d'avancer sous le point d'appui. La baguette ne peut donc alors cesser d'être parallèle à l'horizon, & par conséquent elle ne peut descendre.

Quand je veux faire manquer ou réussir l'expérience entre vos mains, sans toucher au lustre, j'en substitue un second au premier, les branches de ce nouveau lustre sont entr'elles du même poids comme celles du précédent : l'expérience ne peut donc avoir lieu sans ajouter un certain poids à celle qui s'avance sous le chambranle. Voici le moyen que j'emploie pour rendre cette branche plus pesante sans y toucher.



Tandis que vous essayez de faire l'expérience, une certaine quantité de mercure, qui remplit la boule *A*, passe dans la boule *B*, dans l'espace d'environ trois ou quatre minutes. Aussitôt que le mercure est monté dans cette seconde boule jusqu'au point *C*, il s'écoule tout entier selon les lois de l'hydrostatique par le syphon *B, C, D*, & passe en un instant dans la boule *E*, où il produit le même effet que la balle de

plomb dans le premier lustre; par ce moyen, l'expérience réussit alors, quoiqu'elle n'ait pas pu avoir lieu 2 ou 3 minutes auparavant; & comme j'ordonne en commençant qu'elle ne puisse pas avoir lieu, & 3 minutes après, qu'elle réussisse parfaitement, chacun s'imagine que je peux faire manquer ou réussir l'expérience par ma seule volonté, & sans employer aucun moyen physique.

DICTIS MAJORA TACEBO.

SECTION VIII.

Les Préjugés règnent sur la terre; le Charlatanisme les propage hardiment; le vrai Mérite les combat modestement.

Nous croyons devoir répondre, avant de finir, à une observation particulière qui nous a été proposée par un homme de beaucoup d'esprit & d'érudition : selon lui, il n'existe point d'êtres assez imbécilles pour se former des préjugés pernicioeux sur les opérations d'un Faiseur de Tours; d'où il s'ensuit que personne n'avoit besoin de lire la Magie Blanche pour se désabuser, &c.

Cette objection ne fait que nous confirmer

dans l'idée où nous sommes depuis long-temps, qu'une infinité de gens crédules & d'esprits foibles donnent souvent dans des écarts qui paroissent *fabuleux à des êtres raisonnables*. Pour prouver combien le préjugé règne sur la multitude, je n'aurai pas besoin de citer les Peuples du Malabar, qui regardent un Brame comme un être inspiré, parce qu'il a su prédire une éclipse; je ne parlerai pas de ces prétendus Magiciens, qui donnent en Sibérie des leçons publiques de leur art; je passerai sous silence le Nègre du Congo, dont l'imagination exaltée par l'éloquence trompeuse de ses chefs, le fait trembler devant un fétiche; je ne parlerai pas non plus de ces hommes vulgaires, qui, chez tous les Peuples civilisés de l'Europe, frémissent à l'aspect d'une *étoile tombante*, d'un feu follet ou d'une aurore boréale, & qui regardent le retour d'une comète comme un présage sinistre: je montrerai seulement quelques Gens de Lettres & des Auteurs, qui semblent n'étudier & n'écrire que pour étayer des préjugés: je prierai le Lecteur de se rappeler quelques unes de ces erreurs qu'on décore du beau nom de Philosophie; ou de lire quelques unes de ces Fables (1) absurdes, qu'on débite sous le

(1) L'Histoire Romaine en fournit plusieurs exemples.

nom d'Histoire; je ferai voir des imbécilles achetant au poids de l'or des livres de *Magie Noire*; je montrerai des *Sourciers* faire aujourd'hui tourner la baguette divinatoire, comme on faisoit au douzième siècle; j'indiquerai des malades qui quittent les vrais Médecins pour accourir chez un empirique; je ferai voir des personnages distingués consulter sérieusement les Devins & les *contre-Sorciers*; je citerai un Auteur, qui prétend prouver qu'il existe encore aujourd'hui des Sorciers, en citant une loi de l'Empereur Dioclétien, qui dit : *Ars Mathematica damnabilis*. Leg. 2, Cod. de *Maleficiis & Mathematicis*, & en citant un fragment de la loi des douze Tables, contre ceux qui, par des enchantemens, font passer les fruits & les moissons d'un champ dans un autre sans y toucher. *Plin.* lib. 28, c. 2. *Senec.* 4. *Servius in eglog.* 8.

Je ferai voir un autre Auteur, qui, après avoir assuré qu'il existe encore aujourd'hui un art de fasciner les yeux par des sortilèges, ne donne d'autre preuve que ce vers mis par Virgile dans la bouche d'un Berger :

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos!

Je peindrai la Cour d'Henri IV, frappée de terreur, parce qu'on a vu tomber sur une ta-

ble des gouttes de sang, sans savoir qu'elles provenoient d'une chrysalide attachée au plafond. Enfin je citerai des Savans de Cabinet sujets à une espèce de préjugé qui leur est particulier, c'est de regarder l'ignorance grossière, & l'excessive crédulité, comme des êtres chimériques: on peut dire de ces Savans, que c'est leur science qui est, en quelque façon, la cause de leur erreur sur ce point. C'est un excès de lumière qui les empêche de voir; le préjugé grossier est si absurde à leurs yeux, qu'ils en regardent l'existence comme impossible; jugeant de l'espèce humaine par le petit nombre d'amis éclairés qu'ils reçoivent dans leur Bibliothèque, ils refusent de croire à l'existence des fots; & parce qu'ils n'ont jamais vu que des incrédules ou des esprits forts, ils regardent la crédulité & la foiblesse d'esprit comme un être *de raison*; ils s'imaginent que, dans un siècle éclairé, les lumières doivent se réfléchir & se répandre utilement sur tous les individus; ils ignorent qu'on trouve par-tout des aveugles incapables d'y participer, & des gens mal-intentionnés qui en interceptent les rayons, pour y substituer de fausses lueurs, pires que les ténèbres; c'est ainsi que l'heureux du siècle, vivant au sein de l'abondance, sous des lambris dorés où le pauvre n'a jamais eu

d'accès, se laisse quelquefois éblouir jusqu'au point d'oublier qu'il y a sur terre des milliers d'hommes souffrant la faim & mourant de misère; parce qu'il destine une partie de son bien à secourir l'indigence, il s'imagine qu'il n'y a, dans son voisinage, aucun misérable qui ne reçoive de sa part des secours suffisans, il suppose que ses agens ont assez de droiture pour faire une juste distribution : emporté par le tourbillon des plaisirs, & aveuglé par la grandeur factice qui l'environne, il ne voit pas qu'il se forme souvent des obstructions dans les divers canaux qu'il employe pour répandre les bienfaits dont il est la source.... Tel est aussi, à certains égards, un homme vertueux au fond de sa retraite, lorsqu'il juge d'après lui-même de tout le genre humain : parce qu'il a reçu du ciel un bon cœur & une belle ame, il ne peut concevoir les affreux complots & les noires trahisons qui se trament dans le monde; la vertu est si belle à ses yeux, que les hommes, selon lui, ne peuvent s'empêcher de l'aimer; il ne fait pas attention que le Peuple prend tous les jours pour modèle des hommes qui sont parvenus, par le crime, à obtenir une ombre de bonheur, & que leur exemple suffit pour corrompre la multitude; mais les opinions des hommes ne changent rien dans la nature,

& quelles que soient les idées d'un Crésus inaccessible, d'un vertueux solitaire, ou d'un Savant isolé, il n'est pas moins vrai de dire que la *misère, le vice & le préjugé* semblent s'être toujours donné la main pour régner également sur la surface de la terre.

Ne pouvant détruire l'empire de ces trois maux, nous laisserons à des hommes plus heureux que nous le soin de diminuer le premier; mais nous tâcherons toujours, quoi qu'en dise l'envie, de combattre le second par notre exemple, & le dernier par nos écrits. S'il est des hommes que nous ne pouvons entièrement guérir de leur aveuglement, nous ferons au moins nos efforts pour rendre inutiles les tentatives que font d'autres hommes pour répandre ces lumières fausses & trompeuses qui égarent le voyageur imprudent, & lui font perdre le droit sentier de la vérité pour le conduire dans la route tortueuse du mensonge.

En poursuivant la ruse jusque dans ses derniers retranchemens, la bienséance & l'honnêteté nous ont obligé quelquefois à ne pas déployer toutes nos forces contre nos adversaires; mais, s'il est des vérités personnelles, que nous croyons devoir taire parce qu'elles ne sont point intéressantes pour le Public, nous nous flattons au moins, & nous en faisons ici le serment,

qu'il n'est aucune raison d'intérêt ou d'amour-propre qui ait pu nous arracher une seule assertion contraire à notre façon de penser.

Si nos adversaires avoient pratiqué ce principe, ils se feroient bien gardés de calomnier un homme honnête & sensible, parce qu'il n'étoit pas de leur avis, & d'affirmer méchamment contre nous des faits supposés dont ils ne pouvoient fournir la moindre fémi-preuve (1).

Comme notre Ouvrage est principalement destiné à dévoiler le charlatanisme, nous donnerons ici, en finissant, les principaux traits qui le caractérisent.

Il se vante ordinairement d'avoir découvert de nouvelles lois dans la nature, inconnues jusqu'à lui : mais il s'en réserve toujours le secret, en assurant que ses connoissances sont du ressort de la physique occulte. S'il faut l'en croire, c'est un présent du ciel, ou un don particulier de la nature : il annonce ses prétendus succès avec emphase, & toutes ses promesses sont marquées au coin de l'hyperbole ; le raisonnement lui déplaît, la lumière l'offusque, & la vérité

(1) Je fais depuis peu, qu'on a fabriqué une Lettre, par laquelle on prétend prouver que je manque de délicatesse ; ceci est un nouveau Tour qu'on me joue : je somme les prétendus possesseurs de cette Lettre, de la déposer authentiquement, & je m'inscris en faux.

peut rarement se montrer à ses yeux sans exciter sa colère. Sans cesse occupé à faire triompher l'illusion, & ne vivant que de mensonges, il achète secrètement des suffrages, & fait faire publiquement son éloge par des Écrivains subalternes; il étale de faux parchemins, & prend des titres fastueux : sans avoir rien appris, il prétend être plus éclairé que toutes les Sociétés savantes, & en débitant ses fariboles, il voudroit les faire passer pour des oracles infailibles. Il affiche la bienfaisance, & porte quelquefois le raffinement jusqu'à se déguiser sous les apparences du désintéressement & de la modestie ; mais il finit toujours par attraper l'argent du Public.

L'homme de mérite, au contraire, qui sent en lui quelqu'étincelle de génie avec un désir ardent de se rendre utile, ne perd jamais de vue la faiblesse de l'esprit humain. Il dit en lui-même : *In nullo peccare magis est divinitatis quam humanitatis*, Leg. 2, Cod. de Vet. Jur. Enucl. Il fait que les plus grands hommes n'avancent qu'à pas lents, & par le secours d'autrui, dans le sanctuaire des sciences : s'il désire de s'élever au dessus de son siècle, & de l'enrichir par des productions nouvelles, il commence par s'instruire & se mettre au pair de ses contemporains : ce n'est qu'en profitant de leurs

lumières, qu'il espère de pouvoir les éclairer ; ce n'est, pour ainsi dire, qu'en s'appuyant sur eux qu'il se propose de faire un pas de plus : en un mot, c'est en proposant des doutes & en recueillant les voix, qu'il avance ainsi modestement dans la carrière des Sciences & des Beaux-Arts. Si, dans son chemin, il cueille quelques fleurs, il n'est pas étonné que la calomnie vienne les flétrir, parce qu'il favoit d'avance que les succès réveillent toujours les serpens de l'envie. Trop occupé du soin de se rendre utile pour répondre à toutes les vaines clameurs de l'imposture démasquée, il abandonne l'invective aux Écrivains mercenaires : si on attaque ses opinions par des sophismes grossiers, il ne s'empresse point d'y répondre directement, il ne réplique que par occasion, persuadé que les Juges éclairés, les seuls dont il ambitionne le suffrage, ne donneront jamais dans de pareils pièges. Voyant qu'on ne lui fait une attaque personnelle que par l'impuissance où sont ses adversaires de réfuter solidement ses Ouvrages, il regarde la détraction comme un signe de leur foiblesse, & comme la plus triste ressource de l'amour propre humilié.

Au reste, on ose prédire ici que cet Ouvrage & son Auteur seront dénigrés dans toutes les occasions par des Écrivains accoutumés à se

rétracter, par des Auteurs qui, pour étayer leurs erreurs, ne se font aucun scrupule de puiser dans leur imagination les faits les plus chimériques; ils peuvent continuer en paix ce qu'ils ont si bien commencé: on se tiendra dorénavant sur la défensive, sans aucune récrimination, & comme dit la loi AQUILIA, *cum moderamine inculpatæ tutelæ*, Leg. 1, Cod. Undè Vi. On tâchera surtout de ne pas perdre son temps à disputer une huître pour obtenir une écaille.

*Poor butterflies, there is room enough for you
And for me IN THE WORLD.*

Pauvres papillons, il y a assez de place pour vous & pour moi DANS LE MONDE.

. *Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti: si non, his utere mecum.*



LOGOGRIPE. (1)

J'AI le nom d'un Mortel célèbre dans l'histoire.
 Grand-père de son fils, & fort enclin à boire.
 Quand on me peint en grand, un cercle de tonneau,
 Précédé d'une équerre & suivi d'un marteau,
 Lecteur, voilà les traits qu'on met sur ma figure.
 Si tu veux maintenant connoître ma nature,
 Apprends que j'ai sur moi les replis d'un serpent.
 La course que je fais sans perdre un seul moment,
 Loin de me fatiguer, toujours me fortifie;
 Sans espoir de retour, je quitte ma patrie,
 J'arrive dans un Port avecque le reflux;
 Mais, à mon arrivée, on ne me connoît plus.
 Lecteur, j'ajouterai, pour plus grande lumière,
 Qu'ayant perdu mon nom dans des eaux de rivière,
 Dans les flots de la mer, je peux le retrouver;
 Toutefois, dans les eaux, ne va point me chercher.
 Pour me voir clairement, si c'est là ton envie,
 Il faut me découvrir dans une loterie.
 Le moindre peloton me contient dans son sein.
 Il n'est point de complot dont je ne sois la fin.
 Mon cœur est à New-Yorck, à Windfor, à Soubise;
 Ma tête est dans le Ciel, mon pied dans la Tamise;
 Dans Londres, on me voit un peu plus qu'à moitié.
 Deux fois dans Westminster j'ai reposé mon pied.
 Ton Confesseur me tient caché dans sa calotte.
 Au combat d'Oueffant, j'étois dans chaque flotte.

(1) Nous avons fait connoître, dans le premier Volume, le rapport qu'il peut y avoir entre un Logogriphe & les Récréations physiques.

J'étois à la Grenade avec les Matelots ;
Comme le Grand d'Estaing au milieu des brûlots ,
Je parcours , comme lui , toutes les mers du monde ,
Tout cède à nos efforts , sur la terre & sur l'onde .
Comme lui , dans mon lit , on m'a vu voyager .
Mais quel est le mortel qui nous vit reculer ?
Insensibles aux coups du feu le plus terrible ,
Nous avons pour la mer un penchant invincible ;
Cependant à Passy ne pouvant m'établir ,
Je me fixe à Chaillot pour n'en jamais sortir .

. *Dedit Deus huic quoque*

FINEM.



ÉCLAIRCISSEMENTS

*SUR quelques Articles dont on n'a pas donné
l'explication dans le SUPPLÉMENT A
LA MAGIE BLANCHE DÉVOILÉE.*

ARTICLE PREMIER.

LE langage supposé barbare, dont on donne la traduction, page 114, forme huit vers François Alexandrins, qu'on trouvera facilement, si on ajoute d'abord ensemble toutes les Capitales sans les Lettres minuscules, & ensuite ces dernières, en faisant abstraction des Capitales. Ces huit vers, qui doivent être écrits à la page 170, commencent de cette manière :

Je suis, mon cher Lecteur, cet homme original,
Pour qui tu soucrivis, &c.

ART. II.

Le langage barbare de la page 115, second Couplet, n'est autre chose que du Latin renversé ; en lisant tous les mots à rebours, on aura ce qui suit :

*Legendum est, porrò ad rectè legendam epistolam
meam exigitur notabile tempus : nota ergo, si omnino
curiositatis causà urgearis, patientiam esse quandoque
utilem. Ecce delendum et vinces obstacula ; subtra-*

hendo, addendo, facienda fient ad intelligentiam rei. Estto salvus.

Si on ne trouvoit autre chose que ce Latin dans le langage barbare dont nous parlons, ce ne seroit pas la peine d'en faire un mystère, puisqu'il exprime un sens très-indifférent; mais si on ajoute ensemble routes les premières lettres de ces mots Latins, elles formeront en François l'avis suivant, qui fut envoyé, il y a quelques années, à un Plaideur, dont le procès étoit jugé à Bordeaux par les Chambres assemblées: *Le Parlement ne s'occupe que de vos affaires.*

ART. III.

Le Couplet qu'on suppose avoir été fait par M. Hill, en langue prétendue Madécasse, p. 115, forme la phrase suivante, qu'on trouvera en lisant d'abord les Capitales, & ensuite les petites Lettres.

„ J'ai prouvé clairement que l'Automate joueur
„ d'Échecs, que vous vouliez faire passer pour une
„ production du Génie, &c. „

ART. IV.

L'opération que fit M. Hill, en devinant d'abord chez Madame Williams, que sa montre étoit en gage, n'étoit qu'un tour préliminaire, fait par collusion avec la Maîtresse de la maison, pour persuader aux filles de boutique qu'il étoit possible de découvrir une chose volée, & pour arracher plus facilement l'aveu de sa faute à celle qui étoit coupable: M. Hill, ayant reçu la montre de Madame Williams pour la mettre en
gage

gage de son consentement, il lui fut facile de faire croire qu'il la voyoit avec sa lunette chez le Prêteur sur gage; d'une autre part, Madame Williams se plaignant comme si la montre lui eût été volée, & M. Hill faisant semblant de ne pas connoître Madame Williams, toutes les circonstances concouroient à inspirer aux Ouvrières la crédulité dont on avoit besoin dans ce moment. M. Hill auroit pu sans doute faire croire qu'il découvroit les choses volées, en faisant le tour des trois Bijoux par les nouveaux moyens indiqués, pag. 197 & suivantes; mais il crut obtenir le même effet avec moins de peine & plus de certitude, en priant Madame Williams de lui servir de Com-mère dans ce premier Tour.

ART. V.

Madame Williams, dans l'entretien qu'elle avoit eu avec M. Hill, avant qu'il vînt chez elle, lui avoit enseigné le nom & dépeint la figure de quelques unes de ses Ouvrières; par ce moyen, M. Hill pouvoit les appeler par leur nom en entrant dans la boutique, quoiqu'il les vît pour la première fois, ce qui, joint à la singularité de son costume, & à l'opération qu'il venoit de faire sur la montre, achevoit de persuader qu'il étoit un véritable Devin.

ART. VI.

Pour prouver qu'il pouvoit lire dans tous les cœurs, M. Hill faisoit voir quatre bougies à travers une pierre très-massive, en faisant usage d'une lunette construite sur les mêmes principes que celle qui sert à voir à tra-

vers une muraille, & qui est décrite au volume I de la Magie Blanche, pag. 106.

ART. VII.

Le tableau qui représentoit en grand la boutique de Madame Williams, n'étoit autre chose qu'une petite estampe enluminée, grossie par une bonne loupe, dans une boîte d'optique préparée d'avance; les Figures qu'on y remarquoit étoient des morceaux de papier blanc découpés, formant des Portraits à la Silhouette, fort ressemblans; il y a des Artistes à Londres qui les font en miniature à 24 sols la pièce.

ART. VIII.

Il étoit facile à M. Hill de noircir à son gré le Portrait en blanc de Miss Radegonde; pour cela, il n'avoit qu'à tirer un cordon pour secouer une houpe chargée de poudre noire, &c.

ART. IX.

La grosse boule qu'on voyoit monter & descendre le long d'un mur, n'étoit qu'une boulette d'ivoire, grossie par un verre d'optique, & descendant en zigzag sur un carton incliné: on ne voyoit pas directement la boule à travers le verre, mais seulement son image, dans un miroir incliné, placé au fond d'une boîte. Par cette construction, la boule, quoiqu'elle allât de droite à gauche, & de gauche à droite, paroissoit aller de haut en bas & de bas en haut; il n'est pas facile de démontrer verbalement, ou avec des figures

destinées, par quel art on peut produire cette illusion : Pour une pareille explication, il faudroit avoir sous les yeux la machine elle-même; cependant nous allons essayer de communiquer ici notre idée en peu de mots aux Lecteurs intelligens qui voudront bien y donner toute leur attention.

Supposez un petit carton incliné comme le toit d'une maison; concevez que ce plan incliné est tourné, par exemple, au midi, & qu'on y trace une espèce de rigole en zig-zag, qui se porte en descendant du levant au couchant & du couchant au levant; si on pose une balle de plomb ou une boulette d'ivoire, à l'extrémité supérieure de cette rigole, elle roulera, en suivant la pente de gauche à droite & de droite à gauche, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à l'extrémité inférieure de la rigole : maintenant supposez un miroir placé verticalement vers la partie occidentale de ce plan incliné méridional; si, au lieu de regarder la boule elle-même, vous regardez son image dans la glace, elle vous paroîtra aller du levant au couchant, quand elle ira du couchant au levant, & *vice versa*; mais si, au lieu de poser la glace verticalement, vous l'inclinez à l'angle d'environ quarante-cinq degrés, & que vous portiez votre œil au point nécessaire pour voir l'image de la boule dans la glace, cette boule paroîtra monter & descendre, quoiqu'elle aille toujours en descendant du levant au couchant, & du couchant au levant, &c. &c. &c.

Une machine construite d'après ces principes, & dans laquelle on fait paroître deux balles alternati-

vement (soit en employant un Compère caché, soit à l'aide d'un mouvement d'horlogerie), produit le plus grand étonnement, & donne une apparence de mouvement perpétuel.

ART. X.

Il fut facile à M. Hill de deviner la carte choisie par Miss Radegonde, en lui faisant tirer une carte *forcée*, ou en lui donnant à choisir sur un paquet de cartes tout composé d'as de cœur : les vers que M. Hill fit lire à cette occasion dans une boîte d'Optique, étoient écrits depuis un instant sur un carton percé à jour avec des emporte-pièces, recouvert ensuite d'un papier transparent, & placé avec des lampes, au fond d'une boîte par un Compère caché derrière la cloison.

Pour faire voir, avec une lunette, la carte qu'on venoit de cacher dans un portefeuille, M. Hill employa le stratagème que voici ; il mit au fond d'une lunette ordinaire, à tuyau demi-transparent, une carte en miniature, pareille à celle qu'on venoit de choisir ; cette carte, grossie par le verre de la lunette, sembloit être la même que celle qu'on venoit d'envelopper ; & l'on ne pouvoit la voir ainsi sans croire que la lunette servoit à découvrir les objets les plus cachés.

ART. XI.

Miss Molly Draper, pour écrire ses Lettres en Latin, sans savoir cette Langue, employoit le Vo-

cabulaire ci-joint, & en faisoit l'usage suivant : elle commençoit par écrire à part, & en peu de mots, ce qu'elle vouloit dire, soit en François, soit en Anglois; ensuite, au lieu de la première lettre qui entroit dans son discours, elle prenoit, dans la première colonne du Vocabulaire, le mot Latin correspondant à cette lettre; au lieu de la seconde lettre de son discours, elle prenoit, dans la seconde colonne, le mot correspondant; elle exprimoit de même la troisième & la quatrième lettres par des mots de la troisième & de la quatrième colonnes, & ainsi de suite.

Ce Vocabulaire est fait avec tant d'art, qu'en prenant ainsi un mot quelconque de chaque colonne, on forme toujours un discours Latin; & ces mots conservent à peu près le même sens, quoiqu'on les combine ainsi de tant de manières que les lettres de l'alphabet, pour former les mots & les discours de toutes les langues possibles, mortes ou vivantes; il seroit difficile de concevoir le nombre de ces combinaisons; l'imagination se perd dans cette multitude; mais on peut exprimer ce nombre arithmétiquement, par l'unité suivie d'environ une trentaine de zéros de cette manière:

1,000,000,000,000,000,000,000,000,000,000,000.

Je suppose maintenant que je veuille écrire le mot *Madame*, je cherche dans la première colonne la lettre *m*, & je trouve à côté de cette lettre le mot *auxiliator*, que j'écris; je cherche ensuite dans la seconde colonne la lettre *a*, qui répond aux mots *noster qui*, que j'écris à la suite du mot *auxiliator*;

je choisis dans la troisième les mots *extas in*, qui répondent à la lettre *d*; dans la quatrième, le mot *coelis*, qui répond à la lettre *à*; dans la cinquième, je mot *ametur*, qui répond à la lettre *m*; & dans la sixième, les mots *vocabulum tuum*, qui répondent à la lettre *e*; par ce moyen, j'écris d'une manière très-mystérieuse le mot proposé, en désignant les lettres *m, a, d, a, m, e*, par la phrase suivante : *Auxiliator noster qui extas in coelis, ametur vocabulum tuum.*

Celui qui veut découvrir le sens caché dans ce discours, doit avoir un pareil Vocabulaire, & chercher dans chaque colonne les lettres qui correspondent à chaque mot. Ainsi, pour lire la lettre écrite à Miss Molly Draper, pages 215 & 216, il faut chercher dans la première colonne le premier mot, qui est *Pater*. Ce mot répondant à la lettre *a*, on écrit d'abord cette lettre; ensuite on cherche dans la seconde colonne le second mot, *prædestinatorum*; ce mot répondant à la lettre *i*, on écrit cette seconde lettre à côté de la première *a*, en cherchant de même les mots *triumphas in excelsis*, *ametur alloquium tuum*, &c. Dans les colonnes 3, 4, 5, &c., on trouvera les lettres correspondantes, *m, e, m, o, i, t, o, u, j, o, u, r, s*, &c.; ces lettres jointes aux deux premières *a, i*, expriment le discours suivant : *Aime-moi toujours, ma chère Molly, & viens dîner demain. Adieu, chère Molly.*

Nota. 1°. Dans la lettre Latine dont il s'agit, on n'a fait usage du Vocabulaire Latin que jusqu'à la trentième colonne, page 264; après quoi on a re-

commencé à la première colonne, page 250. Il est clair qu'avant de recommencer, on auroit pu continuer jusqu'à la fin; ce qui auroit donné de suite une version du *Pater* & de l'*Ave, Maria*.

Nota. 2°. La méthode que nous enseignons pour écrire en Latin, sans savoir cette langue, paroîtra peut-être un peu longue, si on veut écrire de cette manière les Lettres ordinaires; mais on voudra bien faire attention que ce moyen ne doit être employé que pour des affaires importantes; qu'il faut d'ailleurs exprimer sa pensée d'une manière laconique, & qu'en général il y a peu de Lettres qui ne puissent se réduire à très-peu de mots, si on retranche les pléonasmes, les expressions néologiques, les complimens fades, &c. &c.

Nota. 3°. Pour entretenir de cette manière une correspondance secrète, il faut donner à son Correspondant un Vocabulaire pareil à celui dont on fait usage; mais, pour que les Lettres interceptées ne puissent pas être luës par d'autres personnes qui auroient appris le même secret, il faut, au lieu de faire usage du Vocabulaire imprimé ci-joint, employer deux copies manuscrites, où les mots de chaque colonne seront arrangés dans un ordre différent de celui que nous donnons. Par ce moyen, tels mots qui, dans notre vocabulaire, expriment les lettres *a* & *b*, pourront exprimer les lettres *c* & *d*, &c.

Nota. 4°. Il y a des hommes qui parviennent, par des combinaisons, des réflexions & des suppositions, à lire les discours en chiffres, sans qu'on leur en donne la clef, c'est-à-dire sans qu'on les avertisse que

telle lettre est exprimée par tel ou tel signe arbitraire : mais on ne doit pas craindre que ces hommes soient assez pénétrants pour découvrir le sens caché dans le Latin dont nous venons de parler, parce que, dans les discours en chiffres, la même lettre, quand elle est répétée, se trouve ordinairement exprimée par le même signe; ce qui peut servir à la faire connoître, eu égard au rang qu'elle occupe dans différens mots; mais dans la méthode que nous donnons, une lettre peut se trouver trente fois dans une même phrase, & n'être jamais exprimée par le même mot Latin; circonstance qui déroutera toujours ceux qui tâchent de déchiffrer les écritures cachées, & par laquelle ils seront aussi embarrassés que s'ils prétendoient deviner le quine qui doit sortir à la Loterie Royale.

Nota. 5^e. Les mots qui sont en Italique dans le Catalogue, doivent être sous-lignés dans le discours, parce que le même mot exprime différentes lettres, selon qu'il est en Romain ou en Italique.

Nota. 6^e. Lorsque le discours qu'on veut cacher est en François ou en toute autre langue, se termine par un mot Latin qui, dans le Catalogue ci-joint, n'est pas immédiatement suivi d'un point, ou de deux points, ou d'un point & d'une virgule, il faut continuer de prendre un mot Latin de chaque colonne jusqu'à ce qu'on trouve cette ponctuation, sans quoi le sens de la phrase Latine seroit incomplet; mais alors le premier de ces mots doit être marqué d'une étoile, ou de quelque autre signe, pour avertir le Correspondant que ces mots n'expriment aucun discours caché.

Par exemple, je suppose que je veuille exprimer le mot *adieu* selon la méthode que nous venons d'enseigner, je mettrai, *Pater cunctorum qui dominaris in excelsis, manifestetur * nomen tuum*, où l'on voit qu'il faut faire abstraction des deux derniers mots.



<i>a</i> PATER	<i>a</i> Noster	
<i>b</i> Factor	<i>b</i> Nostrum	
<i>c</i> Creator	<i>c</i> Omnium	
<i>d</i> Conditor	<i>d</i> Cunctorum	imb.
<i>e</i> Amator	<i>e</i> Univerforum	
<i>f</i> Salvator	<i>f</i> Universitatis	
<i>g</i> Plasmator	<i>g</i> Christianorum	
<i>h</i> Redemptor	<i>h</i> Christicolarum	
<i>i</i> Conservator	<i>i</i> Prædestinatorum	
<i>j</i> Sanctificator	<i>j</i> Supercoelestium	
<i>k</i> Justificator	<i>k</i> Universalium	imb.
<i>l</i> Adjutor	<i>l</i> Generalium	
<i>m</i> Auxiliator	<i>m</i> Generis nostrî	
<i>n</i> Opifex	<i>n</i> Hominum	
<i>o</i> Autor	<i>o</i> Justorum	
<i>p</i> Judex	<i>p</i> Bonorum	imb.
<i>q</i> Rex	<i>q</i> Piorum	
<i>r</i> Deus	<i>r</i> Mitium	
<i>s</i> Rector	<i>s</i> Fidelium	
<i>t</i> Defensor	<i>t</i> Sanctorum	
<i>u</i> Imperator	<i>u</i> Credentium	
<i>v</i> Imperator	<i>v</i> Credentium	imb.
<i>x</i> Liberator	<i>x</i> Angelorum	
<i>y</i> Vivificator	<i>y</i> Spirituum	
<i>z</i> Consolator	<i>z</i> Orthodoxorum	

3

a Es
b Ades
c Vivis
d Extas
e Existis
f Manes
g Permanes
h Resplendes
i Dominaris
j Lucas
k Principaris
l Coruscas
m Triumphas
n Imperas
o Regnas
p Reluces
q Sedes
r Resides
s Refulges
t Habitas
u Rutilas
v Rutilas
x Splendes
y Splendescis
z Glorificaris

4

a Cœlis,
b Cœlo,
c Altis,
d Alto,
e Excelsis,
f Excelfo,
g Altissimo,
h Altissimis,
i Cœlestibus,
j Cœlestibus,
k Omnibus,
l Universis,
m Supernis,
n Paradiso,
o Jerus. cœlesti,
p Empyreo,
q Ævum,
r Æviternum,
s Æternum;
t Perpetuum,
u Sempiternum,
v Æternitate,
x Eminentissimo,
y Eminentissimis,
z Supremis,

5

a Sanctificetur
b Magnificetur
c Glorificetur
d Benedicatur
e Honorificetur
f Superexaltetur
g Honoretur
h Exaltetur
i Laudetur
j Concelebretur
k Timeatur
l Diligatur
m Ametur
n Adoretur
o Colatur
p Invocetur
q Celebretur
r Collaudetur
s Clarificetur
t Beatificetur
u Manifestetur
v Amplificetur
x Agnoscatur
y Cognoscatur
z Notum esto

6

a Nomen
b Domicilium
c Ædificium
d Latibulum
e Vocabulum
f Imperium
g Regnum
h Scabellum
i Consilium
j Sceptrum
k Diadema
l Eloquentium
m Institutum
n Constitutum
o Alloquium
p Myſterium
q Testimonium
r Evangelium
s Cognomentum
t Cognomen
u Agnomen
v Prænomen
x Pronomen
y Templum
z Agnomentum

tuum;

tuum;

tuum;

a Adveniat
b Conveniat
c Perveniat
d Proveniat
e Accedat
f Appropinquet
g Magnificetur
h Multiplicetur
i Sanctificetur
j Amplificetur
k Prosperetur
l Dilatetur
m Pacificetur
n Amplietur
o Prævaleat
p Convaleat
q Exaltetur
r Augeatur
s Firmetur
t Confirmetur
u Confortetur
v Crescat
x Veniat
y Veniens esto
z Crescens esto

a Regnum
b Imperium
c Dominium
d Institutum
e Documentum
f Beneplacitum
g Repromissum
h Constitutum
i Promissum
j Eloquentium
k Consilium
l Verbum
m Dogma
n Ovile
o Opus
p Placitum
q Complacitum
r Præmium
s Amuletum
t Adjutorium
u Remedium
v Domicilium
x Testimonium
y Sanctificium
z Sanctuarium

tuum;

tuum;

tuum;

9

10

<i>a</i> Fiat	<i>a</i> Voluntas	
<i>b</i> Placeat	<i>b</i> Institutio	
<i>c</i> Ametur	<i>c</i> Constitutio	
<i>d</i> Diligatur	<i>d</i> Præceptio	
<i>e</i> Impleatur	<i>e</i> Dispositio	tua :
<i>f</i> Compleatur	<i>f</i> Ordinatio	
<i>g</i> Adimpleatur	<i>g</i> Consultatio	
<i>h</i> Perficiatur	<i>h</i> Providentia	
<i>i</i> Prævaleat	<i>i</i> Prædestinatio	tua :
<i>j</i> Proficiat	<i>j</i> Commiseratio	
<i>k</i> Formetur	<i>k</i> Misericordia	
<i>l</i> Imperet	<i>l</i> Miseratio	
<i>m</i> Regnet	<i>m</i> Cogitatio	
<i>n</i> Regnans sit	<i>n</i> Intentio	
<i>o</i> Observetur	<i>o</i> Mens	tua :
<i>p</i> Superet	<i>p</i> Divina mens	
<i>q</i> Expleatur	<i>q</i> Jussio	
<i>r</i> Operetur	<i>r</i> Lex	
<i>s</i> Exerceatur	<i>s</i> Justa lex	
<i>t</i> Dominetur	<i>t</i> Justitia	
<i>u</i> Conservetur	<i>u</i> Veneratio	tua :
<i>v</i> Custodiatur	<i>v</i> Consolatio	
<i>x</i> Manifestetur	<i>x</i> Justificatio	
<i>y</i> Complaceat	<i>y</i> Sanctificatio	
<i>z</i> Permaneat	<i>z</i> Illuminatio	

II

12

<i>a</i> Sicut		<i>a</i> Cœlo	
<i>b</i> Sicuti		<i>b</i> Cœlis	
<i>c</i> Velut		<i>c</i> Cœlicolis	&
<i>d</i> Veluti	iii	<i>d</i> Excelsis	iii
<i>e</i> Simul		<i>e</i> Cœlestibus	
<i>f</i> Pariter		<i>f</i> Paradiso	
<i>g</i> Æqualiter		<i>g</i> Supernis	
<i>h</i> Tanquam		<i>h</i> Altissimis	
<i>i</i> Quemadmodum		<i>i</i> Supremis	
<i>j</i> Qualiter		<i>j</i> Supercœlestibus	
<i>k</i> Multum	iii	<i>k</i> Supremo	
<i>l</i> Multo		<i>l</i> Superno	&
<i>m</i> Semper		<i>m</i> Excelso	iii
<i>n</i> Jugiter		<i>n</i> Altis	
<i>o</i> Affiduè		<i>o</i> Alto	
<i>p</i> Æquè		<i>p</i> Justis	
<i>q</i> Uti		<i>q</i> Bonis	
<i>r</i> Ut		<i>r</i> Patriâ	
<i>s</i> Et	iii	<i>s</i> Angelis	
<i>t</i> Perfectè		<i>t</i> Beatis	
<i>u</i> Similiter		<i>u</i> Felicitate	&
<i>v</i> Perpetuò		<i>v</i> Beatissimis	iii
<i>x</i> Continuè		<i>x</i> Archangelis	
<i>y</i> Multifariè		<i>y</i> Seraphim	
<i>z</i> Multifariam		<i>z</i> Cherubim	

<i>a</i> Terrâ:	<i>a</i> Panem
<i>b</i> Terris:	<i>b</i> Victum
<i>c</i> Terrigenis:	<i>c</i> Vestitum
<i>d</i> Terrenis:	<i>d</i> Amictum
<i>e</i> Terrestribus:	<i>e</i> Poculum
<i>f</i> Hominibus:	<i>f</i> Vestimentum
<i>g</i> Peregrinatione:	<i>g</i> Operimentum
<i>h</i> Incolatu nostro:	<i>h</i> Nutrimentum
<i>i</i> Peregrinationibus:	<i>i</i> Indumentum
<i>j</i> Exulantibus:	<i>j</i> Incrementum
<i>k</i> Peccatoribus:	<i>k</i> Fomentum
<i>l</i> Mortalibus:	<i>l</i> Edulium
<i>m</i> Mundanis:	<i>m</i> Pastum
<i>n</i> Humanis:	<i>n</i> Potum
<i>o</i> Mundo:	<i>o</i> Cibus
<i>p</i> Infimis:	<i>p</i> Profectum
<i>q</i> Infimo:	<i>q</i> Solatium
<i>r</i> Imis:	<i>r</i> Ornatum
<i>s</i> Imo:	<i>s</i> Subsidium
<i>t</i> Nobis:	<i>t</i> Refrigerium
<i>u</i> Exilio:	<i>u</i> Alimentum
<i>v</i> Fragilibus:	<i>v</i> Alimonium
<i>x</i> Fidelibus:	<i>x</i> Commeatum
<i>y</i> Ecclesiâ militanti:	<i>y</i> Sustentaculum
<i>z</i> Inferioribus:	<i>z</i> Sustentaculum
	<i>a</i> Nostrium

15

a Nostrum
b Justorum
c Bonorum
d Electorum
e Sanctorum
f Angelorum
g Archangelorum
h Supernorum
i Supercoelestium
j Beatitudinis
k Innocentium
l Puritatis
m Bonitatis
n Innocentiæ
o Pietatis
p Salutis
q Pacis
r Vitæ
s Lucis
t Justitiæ
u Virtutis
v Charitatis
x Felicitatis
y Sinceritatis
z Perfectionis

16

a Quotidianum
b Neceffarium
c Sempiternum
d Præparatum
e Perpetuum
f Æviternum
g Æternum
h Optatum
i Sanctum
j Purum
k Lucidum
l Sanctissimum
m Saluberrimum
n Vivificum
o Salutiferum
p Robustissimum
q Solidissimum
r Fortissimum
s Suavissimum
t Magnificum
u Maximum
v Optimum
x Candidum
y Desideratum
z Jucundum

<i>a</i> Da	<i>a</i> Nobis
<i>b</i> Dona	<i>b</i> Miseris
<i>c</i> Dones	<i>c</i> Misellis
<i>d</i> Concede	<i>d</i> Egenis
<i>e</i> Concedas	<i>e</i> Fidelibus
<i>f</i> Concedito	<i>f</i> Egentibus
<i>g</i> Impende	<i>g</i> Pauperibus
<i>h</i> Impendas	<i>h</i> Credentibus
<i>i</i> Impendito	<i>i</i> Postulantibus
<i>j</i> Distribuas	<i>j</i> Supplicantibus
<i>k</i> Distribue	<i>k</i> Expostulantibus
<i>l</i> Elargire	<i>l</i> Expectantibus
<i>m</i> Largire	<i>m</i> Deprecantibus
<i>n</i> Præsta	<i>n</i> Præstolantibus
<i>o</i> Confer	<i>o</i> Pœnitentibus
<i>p</i> Offer	<i>p</i> Indigentibus
<i>q</i> Infer	<i>q</i> Mortalibus
<i>r</i> Offeras	<i>r</i> Orantibus
<i>s</i> Conferas	<i>s</i> Petentibus
<i>t</i> Præbeas	<i>t</i> Optantibus
<i>u</i> Præbeto	<i>u</i> Precantibus
<i>v</i> Præbe	<i>v</i> Exorantibus
<i>x</i> Tribue	<i>x</i> Rogantibus
<i>y</i> Tribuas	<i>y</i> Poscentibus
<i>z</i> Ministra	<i>z</i> Miserrimis

19

20

<i>a</i> Hodiè;		<i>a</i> Dimitte	
<i>b</i> Hoc die;		<i>b</i> Dimittas	
<i>c</i> Hâc die;	℞	<i>c</i> Dimittito	nobis
<i>d</i> Quotidiè;		<i>d</i> Remittas	
<i>e</i> Omni die;		<i>e</i> Remittito	
<i>f</i> Continuè;		<i>f</i> Remitte	
<i>g</i> Incessanter;		<i>g</i> Indulge	
<i>h</i> Indefinenter;		<i>h</i> Indulgeas	
<i>i</i> Abundanter;		<i>i</i> Emunda	nobis
<i>j</i> SuffICIENTER;	℞	<i>j</i> Emundes	
<i>k</i> Clementer;		<i>k</i> Abstergas	
<i>l</i> Perennè;		<i>l</i> Abstergito	
<i>m</i> Misericorditer;		<i>m</i> Absterge	
<i>n</i> Perpetuò;		<i>n</i> Relaxa	
<i>o</i> Jugiter;		<i>o</i> Relaxes	
<i>p</i> Semper;	℞	<i>p</i> Con dona	nobis
<i>q</i> Assidue;		<i>q</i> Condones	
<i>r</i> Piè		<i>r</i> Resolvito	
<i>s</i> Affluenter;		<i>s</i> Resolvas	
<i>t</i> Affatim;		<i>t</i> Aufer	
<i>u</i> Providè;		<i>u</i> Resolve	
<i>v</i> Gratiôsè;	℞	<i>v</i> Auferas	nobis
<i>x</i> Gratuitò;		<i>x</i> Auferto	
<i>y</i> In æternum;		<i>y</i> Dissolve	
<i>z</i> Gratis;		<i>z</i> Dissolvas	

<i>a</i> Debita	<i>a</i> Sicut	<i>nos</i>
<i>b</i> Scelera	<i>b</i> Sicuti	
<i>c</i> Delicta	<i>c</i> Velut	
<i>d</i> Crimina	<i>d</i> Veluti	
<i>e</i> Facinora	<i>e</i> Quia	
<i>f</i> Demerita	<i>f</i> Quantum	
<i>g</i> Maleficia	<i>g</i> Quatenus	
<i>h</i> Malefacta	<i>h</i> Qualiter	
<i>i</i> Peccamina	<i>i</i> Quatinus	
<i>j</i> Flagitia	<i>j</i> Quoniam	
<i>k</i> Peccata	<i>k</i> Quandocumque	<i>nos</i>
<i>l</i> Occulta	<i>l</i> Quotiescumque	
<i>m</i> Vitia	<i>m</i> Quemadmodum	
<i>n</i> Mala	<i>n</i> Dummodò	
<i>o</i> Prava	<i>o</i> Quàm citò	
<i>p</i> Neglecta	<i>p</i> Nempe	
<i>q</i> Admissa	<i>q</i> Quippe	
<i>r</i> Omissa	<i>r</i> Cùm	
<i>s</i> Commissa	<i>s</i> Dùm	
<i>t</i> Prætermissa	<i>t</i> Uti	
<i>u</i> Transacta	<i>u</i> Ut	
<i>v</i> Imperfecta	<i>v</i> Si	
<i>x</i> Occultiora	<i>x</i> Nam	
<i>y</i> Perpetrata	<i>y</i> Etenim	
<i>z</i> Pessima	<i>z</i> Quoties	<i>nos</i>

23

a Dimittimus
b Remittimus
c Indulgemus
d Reconciliamur
e Compatimur
f Condonamus
g Concedimus
h Condolemus
i Miseremur
j Relaxamus
k Laxamus
l Bonum facimus
m Parcimus
n Bene agimus
o Benefacimus
p Boni fumus
q Largimur
r Elargimur
s Condescendimus
t Succurrimus
u Subvenimus
v Consentimus
x Pacem damus
y Favemus
z Faventes fumus

24

a Debitoribus
b Debentibus
c Injuriantibus
d Malefactoribus
e Malefacientibus
f Malefacientibus
g Insultantibus
h Detractoribus
i Detrahentibus
j Adversantibus
k Adversatoribus
l Adversariis
m Inimicis
n Hostibus
o Æmulis
p Lædentibus
q Persecutoribus
r Læforibus
s Infidiatoribus
t Calumniatoribus
u Calumniantibus
v Persequentibus
x Malevolis
y Malevolentibus
z Infidiantibus

nostris: & ne

nostris: & ne

nostris: & ne

25

a Nos
b Pios
c Justos
d Homunculos
e Bonos
f Mites
g Fideles
h Fragiles
i Homines
j Infirmos
k Miseros
l Mortales
m Credentes
n Miserandos
o Miserabiles
p Christicolas
q Christianos
r Mansuetos
s Simples
t Parvulos
u Humiles
v Pusillos
x Contritos
y Debiles
z Homunciones

26

a Inducas
b Induxeris
c Adduxeris
d Adducas
e Inducito
f Adducito
g Perducas
h Perducito
i Perduxeris
j Produxeris
k Conducas
l Producito
m Producas
n Conduxeris
o Conducito
p Abducito
q Abducas
r Præcipites
s Reduxeris
t Reducito
u Reducas
v Introducas
x Introduxeris
y Deducas
z Ducas

III

III

E

27

a Tentationem;
b Tentationes; *fed*
c Tentamentum;
d Tentamenta;
e Tentamina;
f Tentamen;
g Malevolentiam;
h Alienationem;
i Apostasiam;
j Averfionem;
k Defectionem;
l Calamitatem; *fed*
m Pravitatem;
n Malitiam;
o Peccatum;
p Interitum;
q Mortem;
r Vanitatem;
s Perditionem;
t Pertinaciam;
u Impœnitentiam;
v Superbiam;
x Difplicentiam;
y Obftinationem; *fed*
z Defolationem;

28

a Libera
b Liberes
c Liberato
d Releva
e Releves
f Relevato
g Referva
h Refervato
i Referves
j Præfervato
k Præferves
l Præferva
m Confervato
n Conſerves
o Conferva
p Cuſtodias
q Cuſtodi
r Serves
s Serva
t Defende
u Redime
v Defendas
x Redimas
y Liberans eſto
z Servans eſto

<i>a</i> Nos		<i>a</i> Malo.
<i>b</i> Omnes		<i>b</i> Malis.
<i>c</i> Cunctos		<i>c</i> Peccato.
<i>d</i> Nos omnes	tuos à	<i>d</i> Peccatis.
<i>e</i> Nos cunctos		<i>e</i> Malitiâ.
<i>f</i> Inopes		<i>f</i> Malitiis.
<i>g</i> Egenos		<i>g</i> Maleficio.
<i>h</i> Miseros		<i>h</i> Maleficiis.
<i>i</i> Misellos		<i>i</i> Periculo.
<i>j</i> Pauperes	tuos à	<i>j</i> Periculis.
<i>k</i> Universos		<i>k</i> Perditione.
<i>l</i> Sacerdotes		<i>l</i> Reatibus.
<i>m</i> Ministros		<i>m</i> Morbis.
<i>n</i> Infirmos		<i>n</i> Morte.
<i>o</i> Famulos		<i>o</i> Reatu.
<i>p</i> Servulos	tuos à	<i>p</i> Vitiis.
<i>q</i> Supplices		<i>q</i> Vitio.
<i>r</i> Fideles		<i>r</i> Culpâ.
<i>s</i> Humiles		<i>s</i> Culpis.
<i>t</i> Oratores		<i>t</i> Delictis.
<i>u</i> Amatores		<i>u</i> Crimine.
<i>v</i> Christianos	tuos à	<i>v</i> Delicto.
<i>x</i> Christicolas		<i>x</i> Maledictione.
<i>y</i> Adoratores		<i>y</i> Maledictionibus.
<i>z</i> Confessores		<i>z</i> Criminibus.

a AVE,
b Aveto,
c Salve,
d Salveto,
e Gaudeto,
f Gaudeas,
g Gaude,
h Lætare,
i Congaude,
j Congaudeas,
k Congaudeto,
l Exultes,
m Exulta,
n Valeas,
o Valetō,
p Vale,
q Vive,
r Vivas,
s Vivito,
t Exultans esto,
u Gaudens esto,
v Hilaris esto,
x Hilaresce,
y Læta sis,
z Lætissima sis,

a Maria,
b Virgo,
c Regina,
d Domina,
e Puerpera,
f Imperatrix,
g Dominatrix,
h Verbi Mater,
i Dei Mater,
j Mater Dei,
k Sancta Parens,
l Diva Parens,
m Pia Mater,
n Mater alma,
o Sancta Virgo,
p Intacta,
q Inviolata,
r Patrona,
s Deipara,
t Advocata,
u Incorrupta,
v Intemerata,
x Incontaminata,
y Benignissima,
z Castissima,

<i>a</i> Gratiâ	<i>a</i> Plena;
<i>b</i> Lætitia	<i>b</i> Repleta;
<i>c</i> Iustitiâ	<i>c</i> Impleta;
<i>d</i> Pietate	<i>d</i> Referta;
<i>e</i> Pudicitia	<i>e</i> Ornata;
<i>f</i> Castitate	<i>f</i> Exornata;
<i>g</i> Munditiâ	<i>g</i> Decorata;
<i>h</i> Innocentiâ	<i>h</i> Plenissima;
<i>i</i> Charitate	<i>i</i> Refertissima;
<i>j</i> Sanctitate	<i>j</i> Locupletissima;
<i>k</i> Pulchritudine	<i>k</i> Abundantissima;
<i>l</i> Benedictionibus	<i>l</i> Affluentissima;
<i>m</i> Sanctimoniâ	<i>m</i> Ornatissima;
<i>n</i> Integritate	<i>n</i> Circumfusa;
<i>o</i> Castimoniâ	<i>o</i> Sublimis;
<i>p</i> Virtutibus	<i>p</i> Sublimior;
<i>q</i> Castitudine	<i>q</i> Sublimata;
<i>r</i> Puritate	<i>r</i> Ditissima;
<i>s</i> Divinitate	<i>s</i> Locuples;
<i>t</i> Clementiâ	<i>t</i> Abundans;
<i>u</i> Dulcedine	<i>u</i> Affluens;
<i>v</i> Suavitate	<i>v</i> Perfusa;
<i>x</i> Sancto Spiritu	<i>x</i> Divies;
<i>y</i> Sanctitudine	<i>y</i> Refulgens;
<i>z</i> Spiritu Sancto	<i>z</i> Coruscans;

35

<i>a</i>	Dominus	
<i>b</i>	Dominator	
<i>c</i>	Omnipotens	
<i>d</i>	Cunctipotens	tecum:
<i>e</i>	Cunctiparens	
<i>f</i>	Altitonans	
<i>g</i>	Altissimus	
<i>h</i>	Excelsus	
<i>i</i>	Conditor	
<i>j</i>	Creator	tecum:
<i>k</i>	Autor mundi	
<i>l</i>	Summus opifex	tecum:
<i>m</i>	Deus	
<i>n</i>	Salvator	
<i>o</i>	Rex summus	
<i>p</i>	Maximus	
<i>q</i>	Supremus	tecum:
<i>r</i>	Redemptor	
<i>s</i>	Ineffabilis	
<i>t</i>	Incommutabilis	
<i>u</i>	Excellentissimus	
<i>v</i>	Incomprehensibilis	tecum:
<i>x</i>	Sanctissimus	
<i>y</i>	Fortissimus	
<i>z</i>	Salus	

36

<i>a</i>	Benedicta	
<i>b</i>	Laudabilis	
<i>c</i>	Venerabilis	
<i>d</i>	Laudata	tu in
<i>e</i>	Laudatissima	
<i>f</i>	Gloriosissima	
<i>g</i>	Honoratissima	
<i>h</i>	Reverendissima	
<i>i</i>	Eminentissima	
<i>j</i>	Potentissima	
<i>k</i>	Castissima	tu in
<i>l</i>	Maxima	
<i>m</i>	Piissima	
<i>n</i>	Nobilissima	
<i>o</i>	Sanctissima	
<i>p</i>	Pudicissima	
<i>q</i>	Speciosissima	
<i>r</i>	Pulcherrima	tu in
<i>s</i>	Excellentissima	
<i>t</i>	Prædicanda	
<i>u</i>	Mitissima	
<i>v</i>	Ornatissima	
<i>x</i>	Integerrima	tu in
<i>y</i>	Veneranda	
<i>z</i>	Clarissima	

<i>a</i> Mulieribus;	<i>a</i> Benedictus
<i>b</i> Dominabus;	<i>b</i> Semper benedic-
	tus
<i>c</i> Virginibus;	<i>c</i> Superexaltatus
<i>d</i> Matribus;	<i>d</i> Superlaudatus
<i>e</i> Genitricibus;	<i>e</i> Nobilissimus
<i>f</i> Parientibus;	<i>f</i> Clarissimus
<i>g</i> Parentibus;	<i>g</i> Præclarissimus
<i>h</i> Continentibus;	<i>h</i> Amœnissimus
<i>i</i> Parturientibus;	<i>i</i> Gloriosissimus
<i>j</i> Cœlo;	<i>j</i> Laudabilis
<i>k</i> Hominibus;	<i>k</i> Excellentissimus
<i>l</i> Angelis;	<i>l</i> Benignissimus
<i>m</i> Coelicolis;	<i>m</i> Præcellentissimus
<i>n</i> Puellis;	<i>n</i> Præeminentissi-
	mus
<i>o</i> Cœlis;	<i>o</i> Eminentissimus
<i>p</i> Superis;	<i>p</i> Præpotens
<i>q</i> Supernis;	<i>q</i> Potentissimus
<i>r</i> Altissimis;	<i>r</i> Suavissimus
<i>s</i> Creaturis;	<i>s</i> Speciosissimus
<i>t</i> Cœlestibus;	<i>t</i> Dulcissimus
<i>u</i> Sempiternum;	<i>u</i> Venerandus
<i>v</i> Æternum;	<i>v</i> Adorandus
<i>x</i> Omnibus;	<i>x</i> Colendus
<i>y</i> Sæcula;	<i>y</i> Nobilis
<i>z</i> Archangelis;	<i>z</i> Maximè colendus

39

a Fructus
b Conceptus
c Unigenitus
d Primogenitus
e Puer
f Puerulus
g Dominus
h Natus
i Filius
j Foetus
k Infans
l Infantulus
m Inhabitor
n Præparator
o Fœcundator
p Illuminator
q Conservator
r Consecrator
s Glorificator
t Fructus
u Conceptus
v Unigenitus
x Primogenitus
y Puer
z Puerulus

40

z Ventris
b Epigastri
c Abdominis
d Ventriculi
e Habitaculi
f Umbraculi
g Tabernaculi
h Corporis
i Corpusculi
j Uteri
k Sacarii
l Uberis
m Alvi
n Seminis
o Sanguinis
p Visceris
q Operis
r Lactis
s Pectoris
t Ventris
u Epigastri
v Abdominis
x Ventriculi
y Habitaculi
z Umbraculi

tui

tui

tui

<i>a</i> Iesus	<i>a</i> Christus.
<i>b</i> Deus	<i>b</i> Optimus.
<i>c</i> Dominus	<i>c</i> Maximus.
<i>d</i> Dominator	<i>d</i> Excelsus.
<i>e</i> Imperator	<i>e</i> Gloriosus.
<i>f</i> Redemptor	<i>f</i> Altissimus.
<i>g</i> Vivificator	<i>g</i> Maximè pius.
<i>h</i> Sanctificator	<i>h</i> Præcellus.
<i>i</i> Justificator	<i>i</i> Præpotens.
<i>j</i> Conservator	<i>j</i> Omnipotens.
<i>k</i> Fabricator	<i>k</i> Cunctipotens.
<i>l</i> Gubernator	<i>l</i> Dulcissimus.
<i>m</i> Moderator	<i>m</i> Clementissimus.
<i>n</i> Mediator	<i>n</i> Benignissimus.
<i>o</i> Salvator	<i>o</i> Magnificus.
<i>p</i> Opifex	<i>p</i> Misericors.
<i>q</i> Rex	<i>q</i> Mitissimus.
<i>r</i> Judex	<i>r</i> Altitonans.
<i>s</i> Rector	<i>s</i> Pius.
<i>t</i> Autor	<i>t</i> Benignus.
<i>u</i> Liberator	<i>u</i> Adorandus.
<i>v</i> Medicus	<i>v</i> Dei filius.
<i>x</i> Ordinator	<i>x</i> Summè potens.
<i>y</i> Pacificator	<i>y</i> Perjucundus.
<i>z</i> Creator	<i>z</i> Incommutabilis.

*Si plura alia desideras, vide Thrithemii Abbatis
Poligraphiam nec non Steganographiam.*

A P P R O B A T I O N.

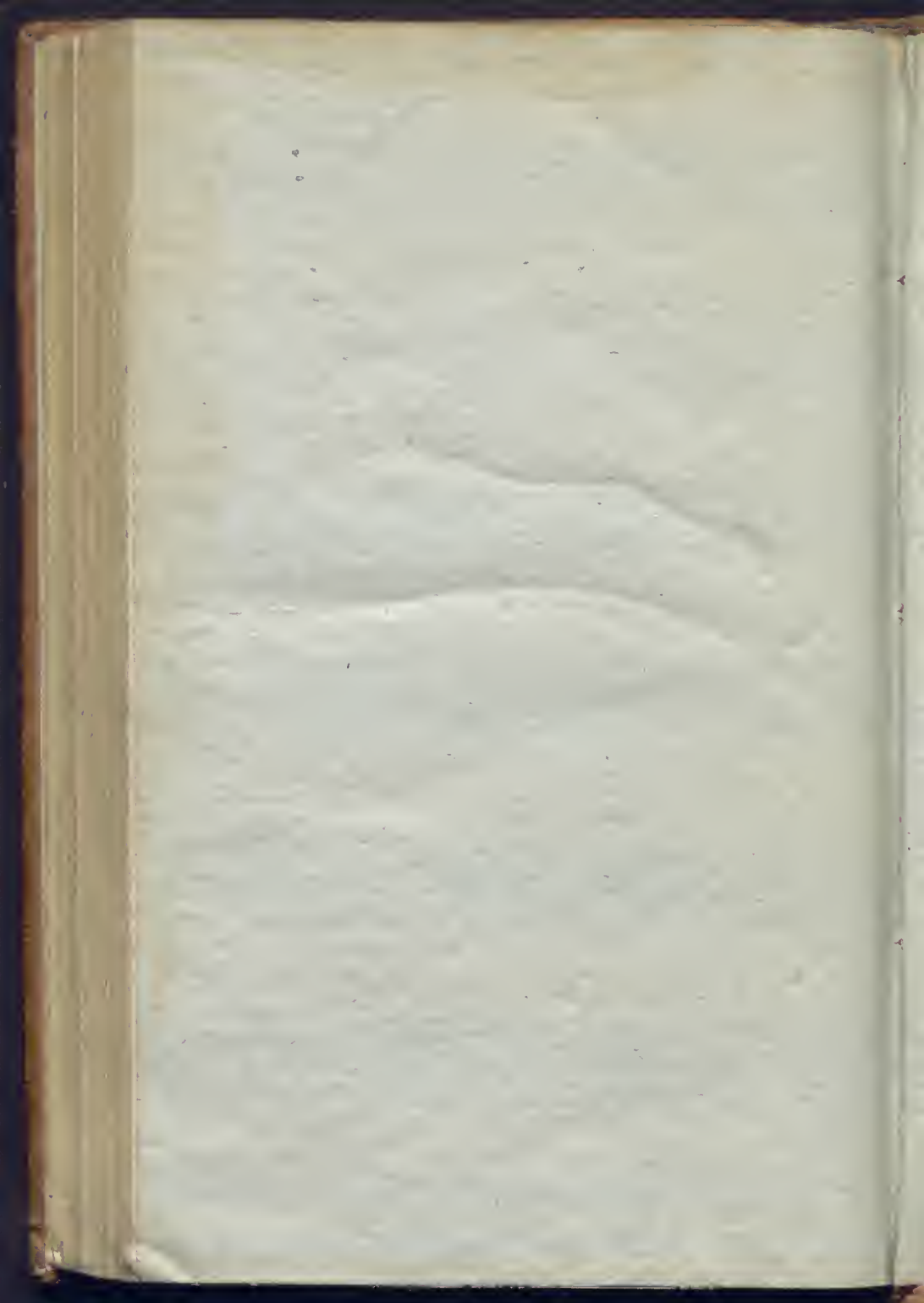
J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un
Manuscrit, ayant pour titre : *Supplément à la Magie Blanche
dévoilée*; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'im-
pression.

A Versailles, le 15 Février 1785.

MONTUCLA, Censeur Royal.











SUPPLÉMENT
A
LA MAGIE BLANCHE
DÉVOILÉE,

CONTENANT l'explication de plusieurs Tours nouveaux, joués depuis peu à Londres. Avec des éclaircissemens sur les artifices des Joueurs de profession, les Cadrans sympathiques, le Mouvement perpétuel, les Chevaux savans, les Poupées parlantes, les Automates dansans, les Ventriloques, les Sabots élastiques, &c. &c.

Par M. DECREMPS, du Musée de Paris.

OUVRAGE orné de 101 figures.

Il est plus facile de tromper le monde, que de le détromper.

Lettres de Mylord Chesterfield à son Fils.

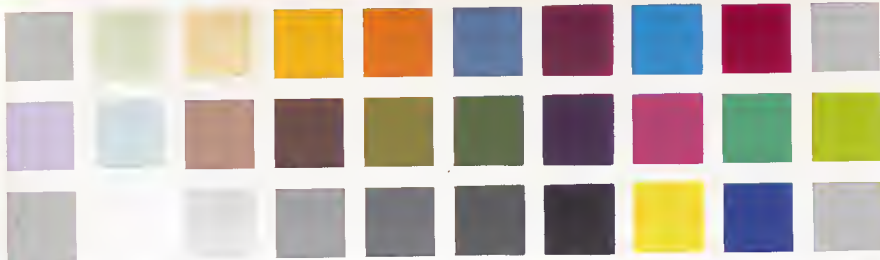
TOME SECOND.



A PARIS,

Et se trouve à LIÈGE,

Chez J. F. DESOER, Imprimeur-Libraire, à la
Croix d'or, sur le Pont-d'Isle.



OPCARD